

# *Club de Lecture adultes*

*Année 2009-2010*

## *Littératures*

 *Israël*

 *Liban*

 *Palestine*

*•Présentation des littératures.*

*•Livres lus et commentés lors des séances du Club de lecture.*

*•Bibliographie des livres disponibles à la bibliothèque.*

*Bibliothèque municipale Le Verbe être  
La Tronche*

## *Présentation des littératures*

• *Israël,*

• *Liban*

• *Palestine.*

## *Littérature israélienne.*

### **L'invention d'une littérature nationale.**

Faire de l'hébreu une langue littéraire et parlée complète fut le double défi de la modernité. Il est entendu que ce défi, c'est le sionisme qui l'a relevé, même si l'hébreu littéraire moderne a d'abord été l'affaire de la Haskala, version juive des Lumières, qui s'étendit de l'Allemagne aux territoires de l'Empire russe dès la fin du XVIIIe siècle.

Précédant la naissance du sionisme, l'invention de l'hébreu littéraire moderne ne lui devait rien. Au contraire, la maîtrise de l'hébreu familier grâce à l'éducation religieuse traditionnelle, mais promu au rang de langue littéraire et scientifique, fut pour des générations de jeunes juifs, gagnés aux idées de la Haskala, un moyen d'accéder à la culture européenne. D'où l'extraordinaire richesse de la littérature hébraïque profane de la fin du XIXe siècle.

Mais cette « génération de la renaissance » risquait de rester sans successeurs. L'émigration massive vers les États-unis et d'autres pays d'Occident diminuait fortement l'attrait de l'hébreu au moment même où le sionisme s'organisait, sous l'impulsion de Herzl, en un véritable mouvement politique. Un écrivain, **Eliezer Ben Yehuda**, juif lituanien né dans une famille de hassidim gagnée à la Haskala, est le symbole de ce combat. En 1881, il émigre en Palestine et crée le noyau de la future Académie de la langue hébraïque. Il mène une lutte acharnée contre les orthodoxes de Jérusalem, qui entendent conserver le caractère sacré de la langue de la bible. La bataille de la langue est définitivement gagnée sur ses deux fronts.

Sur le front littéraire, il est désormais acquis que l'hébreu moderne est capable d'exprimer tous les mouvements de la vie de l'individu et de la collectivité, la vie intérieure comme l'épopée nationale. Sur le front vernaculaire également, puisque des générations d'enfants grandissent dorénavant en parlant hébreu. Les langues juives traditionnelles furent sacrifiées, d'abord le yiddish, parlé en diaspora par les 4/5 du peuple juif. La langue est plus qu'un moyen de communication, en l'occurrence, elle était l'outil de la reconstitution d'une identité nationale.

Avec le temps, la littérature hébraïque épousera l'évolution d'une société israélienne plus soucieuse de ses racines juives, davantage attentive aussi à l'individu qu'à l'aventure collective du « retour ». Chez **Amos Oz**, **Abraham B. Yehoshua** et leurs pairs, on trouvera des thèmes plus intimistes plus universels que chez leurs devanciers.

La résurrection de l'hébreu comme langue parlée, écrite et somme toute vivante est la première et inaliénable victoire du sionisme politique.

## Les grands moments de renouvellement de la littérature israélienne.

Dans les années 1920-1930, l'éclosion du modernisme dans la poésie avec **Nathan Alterman**, **Abraham Shlonsky**, **Ouri Tsvi Grinberg**. Puis dans les années 1950-1960, avec la venue de grands écrivains comme **Nathan Zach**, **Yehouda Amihai**, **Amoz Oz**, **Abraham Yehoshua**, **Aharon Appelfeld**.

Les années 1990 vont entériner une rupture. C'est une période marquée par le choc de la première Intifada (1987), par l'arrivée en Israël de plus d'un million d'émigrants de Russie (juifs et non juifs) et par la signature des accords d'Oslo (1993). Les certitudes israéliennes semblent s'être effritées : réexamen des versions de l'histoire officielle d'Israël, davantage de place donnée aux voix protestataires s'élevant contre l'attitude d'Israël envers les Palestiniens.

Ce sont les années au cours desquelles des auteurs confirmés composent leurs œuvres les plus abouties : **Yehoshua** écrit *Molkho* et *Monsieur Mani*, **Kenaz** publie *Infiltration* et *Vers les chats* qui mettent à l'épreuve les limites de la solidarité collective israélienne.

Mais on assiste aussi à l'émergence de nouveaux auteurs. **Orly Castel-Bloom** avec ses deux superbes romans, *Où je suis* et *Dolly City*. **Etgar Keret** avec ses histoires brèves, *Pipelines* et *Crise d'asthme*, fait descendre la langue de la littérature dans la rue. **Ronit Matalon** introduit le français et l'arabe des émigrants des pays arabes avec *De face sur la photo*. Tous ces auteurs, pour ne citer que quelques noms, portent un regard critique sur des aspects de l'histoire israélienne.

## La littérature actuelle.

La création israélienne ne se limite pas à la seule littérature en hébreu. Elle s'écrit dans ses deux langues officielles, l'hébreu et l'arabe, mais aussi en russe, en anglais, en polonais, en français, en yiddish, en judéo-espagnol ... On compte 13 associations s'exprimant en 13 langues au sein de l'Association des écrivains israéliens. Ainsi **Ida Fink**, qui écrit et publie en polonais, a reçu le prix Israël de littérature en 2008, une première pour un non hébraïsant.

Un écrivain, c'est sa langue. **Esther Orner** et **Claude Vigée** écrivent en français et donnent leurs cours à l'université en hébreu. Des éditeurs en d'autres langues que l'hébreu ajoutent à cette complexité : El-Kana (français), Kul Shee (arabe), Gesharim (russe) ...

Ne pourrait-on pas remplacer « littérature israélienne » par « littérature d'Israël » ? Le fait est qu'en ne renonçant pas pour autant à leur culture et donc à leur langue d'origine, ces écrivains ont enrichi leur littérature nationale.

## Les écrivains de la jeune génération

Ils s'interrogent sur leur identité. La génération qui les précède, **Oz, Yehoshua, Grossman**, a toujours défendu le sionisme, même en critiquant les gouvernements. Eux doutent et laissent de la place à l' « Autre ».

Ainsi **Alon Hilu** avec *La Mort du moine* s'interroge sur le sort des palestiniens après 1948. « Se sont-ils enfuis, comme on nous l'a appris à l'école, ou ont-ils été chassés ? » Il se définit comme sioniste, mais aussi comme Arabe israélien, qui a cherché à connaître, pour les besoins de son deuxième roman, l'emplacement des villages palestiniens qui ont été détruits au moment de l'urbanisation de Tel Aviv. Il a fait d'un enfant palestinien doué de voyance le héros de ce livre.

Pour **Eshkol Nevo**, les sens uniques ne sont plus d'époque. Dans *Quatre maisons et un exil*, pour créer un personnage palestinien dont la famille a perdu sa maison, l'auteur s'est immergé dans l'écoute de la langue arabe. « On nous a transmis une seule histoire, celle qui était vue du côté israélien. La Naqba n'était pas un sujet au programme. » La naqba, *la catastrophe*, qui correspond pour les Palestiniens au jour anniversaire de la création de l'état d'Israël.

**Ron Leshem**, auteur de *Beaufort*, roman social mais aussi très politique, a le sentiment d'appartenir à une génération qui n'a pas eu vraiment le temps de se forger une opinion. « Tout ce que je veux, c'est raconter des histoires et toucher mes concitoyens, et eux d'abord. Ici, c'est chez moi. J'aime cet endroit. »

Pour **Alona Kimhi**, rien d'aussi simple. Née en Ukraine et arrivée à Tel Aviv à l'âge de 7 ans, l'auteur de *Moi, Anastasia*, déclare « Je ne suis pas sioniste. J'appartiens à un monde beaucoup plus cosmopolite. » Elle dit être influencée par la langue de Tolstoï et se vit comme juive plus qu'israélienne.

La vitalité de cette jeune littérature est d'autant plus éclatante qu'elle reste silencieusement cernée par la mort. En amont par la Shoah, en aval par la guerre au quotidien, en permanence par le spectre du terrorisme. Cette littérature est irriguée par la nature même du pays qui l'enfantée, celle d'une terre d'immigration.

## *La littérature libanaise contemporaine*

La littérature libanaise se conjugue à la fois en arabe et en français. Les « pionniers » Hassan Daoud, Abbas Beydoun et Elias Khoury, nés entre 1945 et 1950, ont commencé à écrire sous les bombes et n'ont cessé d'évoquer l'effondrement provoqué par la guerre, parfois de manière détournée. De même, *Ville à vif* d'**Imane Humaydane-Younes** évoque les traces de la guerre à travers les portraits croisés de quatre femmes. Quant aux premiers romans de **Rachid El-Daïf**, ce sont des réquisitoires contre la culture de la haine qui s'est développée au Liban pendant la guerre.

### **Le Liban entre deux langues.**

Le pays du Cèdre, dont la langue officielle est l'arabe, a rendu obligatoire l'enseignement d'une langue étrangère dès la maternelle. Si deux élèves sur trois choisissent encore le français, l'anglais gagne naturellement du terrain. Dans certains quartiers de Beyrouth, on s'exprime spontanément en « franbanais ».

Avant, le pays comptait de grands écrivains et de grandes œuvres de fiction –celle de **Khalil Gibran** ou du poète et dramaturge **Georges Schéhadé** par exemple.

Se sont affirmés par la suite des auteurs installés en France et écrivant en français comme **Amin Maalouf**, Prix Goncourt 1993, **Salh Stétié** ou **Vénus Khoury-Ghata**. Et à Beyrouth parmi les arabophones, **Elias Khoury** ou **Hoda Barakat**.

La guerre civile a donné un nouvel élan au roman libanais, en bousculant le tissu social, brisant les tabous et rompant avec des stéréotypes politiques ou une vision idyllique du « pays du lait et du miel »

### **Le roman moderne né de la guerre.**

Les auteurs actuels, aux sensibilités très différentes ont en commun d'appartenir à la génération d'écrivains que la guerre civile (1975-1990) a vu naître en tant que tels. Source d'inspiration, la guerre civile marque une étape importante dans l'histoire de la littérature libanaise.

« La guerre a permis de briser l'ensemble des inhibitions et des tabous culturels qui avaient empêché la littérature de saisir l'expérience vécue dans son propre langage. La guerre a ouvert le champ de la narration » analyse l'écrivain **Elias Khoury**.

« Depuis vingt ans, on assiste à l'émergence de romanciers en rupture avec la tradition littéraire qui prennent le réel à bras-le-corps, parlent de la vie quotidienne sans tabous » remarque **Farouk Mardam-Bey**.

C'est **Rachid El-Daïf** évoquant la sexualité et les rapports hommes-femmes avec ironie dans *Qu'elle aille au diable, Meryl Streep !* C'est **Alawiya Sobh**, femme engagée dont le premier roman *Maryam ou le passé décomposé* est interdit dans la plupart des pays du Golfe car jugé subversif. C'est **Mohamed Abi Samra** qui, dans *L'homme que je fus*, démolit le personnage de la mère avec une violence rare dans la littérature arabe.

Cette rupture, enfin, se consomme dans l'écriture, qu'elle soit romanesque ou poétique. Les phrases courtes de **Yasmina Traboulsi** dans *Amers*, une prose poétique contaminée par le langage courant chez **Abbas Beydoun**, le minimalisme de **Rachid El-Daïf** en sont autant d'exemples.

Les thématiques de la violence et de l'exil se retrouvent aussi bien dans les romans de langue arabe que dans ceux écrits en français. Mais la façon de les exprimer est différente. Les francophones ont plus de recul et le souci du lectorat occidental, alors que les arabophones, sensibles aux pesanteurs et aux interdits d'une société conservatrice, sont paradoxalement plus hardis pour parler de sexualité.

Le Liban compte d'ailleurs deux lectorats différents, malgré des traductions dans un sens et dans l'autre, qui atténuent les différences stylistiques. C'est un fait : quelle que soit la communauté d'esprit, on n'écrit pas de la même manière en arabe et en français.

### **Beyrouth, Capitale mondiale du livre 2009.**

Beyrouth est une ville de la diversité et de tradition ancienne de l'écrit, l'alphabet phénicien est né au Liban. Beyrouth était considéré comme *l'imprimerie du monde arabe*. La désignation de Beyrouth comme **Capitale mondiale du livre 2009** est aussi un moyen d'effacer l'image d'une ville assimilée à la guerre, aux tragédies.

C'est en effet dans ce cadre qu'auront lieu cette année le Salon du livre francophone, en septembre, et le Salon du livre arabophone, en décembre.

Parmi les projets phares de l'évènement, une belle initiative épistolaire de l'ambassade de France, « **Lettres à Beyrouth** » invite anonymes et célébrités à écrire, sur un site Internet un hommage à Beyrouth. Ces textes seront compilés en un recueil vraisemblablement publié à l'automne. On peut déjà lire les missives de Vénus Khoury-Ghata, Alexandre Najjar ... sur le site <http://www.lettresabeyrouth.org>

Autre projet important, la venue au Liban de 39 écrivains arabes, choisis par un jury composé d'écrivains arabophones, comme l'égyptien Alaa el-Aswany. Ces auteurs viendront en mars 2010, participer à des tables rondes et des conférences.

Enfin, des auteurs du monde entier, comme Olivier Rolin, Orhan Pamuk ou Jorge Volpi, ont participé à l'automne 2009 à des tables rondes à l'université Saint-Joseph autour du thème « **Ecrivains arpenteurs des villes** ».

## *Littérature palestinienne*

L'écriture ou la terre, tel semble être le dilemme qui se pose à nombre d'écrivains palestiniens. La littérature palestinienne s'est développée à l'ombre du politique et plus précisément dans le contexte de la résistance à l'occupation israélienne, principalement à partir des années 1960. Prisonnières des frontières israéliennes, les voix des Palestiniens de l'intérieur ne pouvaient trouver d'écho dans le monde arabe. Paradoxalement, c'est la guerre de 1967, et l'occupation de nouveaux territoires, qui brise cet isolement en ouvrant davantage l'Etat israélien à la production arabe et en permettant à un auteur comme **Emile Habibi** de trouver des lecteurs arabes en dehors du cercle étroit de son premier public. Dans *Les Aventures extraordinaires de Saïd le peptimiste*, le héros, Arabe vivant dans l'Etat d'Israël, ne trouve pour le comprendre que des extraterrestres.

### **Pour qui écrivent-ils?**

Une culture s'est constituée dans la lutte pour une existence minimale, une culture de la résistance, du combat, une culture guerrière donc: cela peut-il fonder une littérature ?

Réponse des quelques auteurs vivant dans ou à la périphérie de cet État sans vrai territoire, mais qui a pourtant une terre qu'ils ne cessent de chanter, vers laquelle ils tendent tous leurs espoirs et qu'ils contribuent à faire exister dans la conscience de l'humanité, en attendant que terre et territoire finissent par correspondre.

Cette littérature palestinienne de combat prend corps durant les années 1960, en particulier avec l'œuvre de **Ghassan Kanafani**, assassiné à Beyrouth en 1972. Dans un roman court, écrit dans un style simple et direct, influencé par l'écriture journalistique, *Des hommes sous le soleil*, publié en 1963, peut être considéré comme le modèle le plus accompli d'une écriture militante, totalement engagé dans le combat palestinien.

### **Palestiniens... de quel intérieur ?**

Certains sont nés dans les territoires, ou pour les plus jeunes dans les camps de réfugiés. L'arabe est leur langue naturelle, l'instabilité leur quotidien. D'autres, plus âgés viennent de vieilles familles de notables installées là bien avant la création de l'État d'Israël. Ils ont étudié au sein des structures créées par les anciennes puissances de tutelle, Angleterre et France, et s'expriment souvent dans ces langues, vivent et enseignent dans leurs capitales, ont des fonctions représentatives au sein d'organisations palestiniennes. Les uns et les autres parlent d'une même voix: donnez-nous les conditions d'exister et nous ferons le reste, la paix y compris.

Et pourtant, si l'absence d'un Etat ne saurait condamner le peuple palestinien à se passer d'un imaginaire collectif, où donc peuvent bien se recruter les artisans de cet imaginaire ?



Quelle place occupe au sein de cette littérature des « Palestiniens de l'intérieur » un auteur comme **Riad Beidas**, né en 1960 en Galilée et qui n'a connu que l'Etat hébreu ? Cette place est-elle plus légitime que celle des écrivains des territoires occupés, de la romancière **Sahar Khalifa** à la jeune génération des « écrivains de l'intifada » ? Où situer dans cet univers des écrivains tel que le Palestinien **Anton Shammas**, qui, comme pour mieux brouiller les cartes, a choisi d'écrire en hébreu ?

Face à une telle complexité, on conçoit mieux que cette littérature ne pouvait faire l'économie d'une phase engagée, mais les écrivains palestiniens devaient être amenés à ne plus se contenter de ce cadre étroit et explorer d'autres manières d'affirmer, par la littérature, leur identité.

### **Le territoire de la mémoire.**

A l'heure où, politiquement, les débats ont majoritairement délaissé l'espoir d'une conquête par les armes pour se concentrer sur la formulation d'une solution négociée, c'est sans doute ainsi que peut s'expliquer l'apparition de textes importants, qui retracent ou recréent, par le travail de l'écriture, le territoire de la mémoire et du pays perdu.

Cet aspect paraît s'affirmer davantage avec des œuvres ouvertement autobiographiques : celle de **Jabra Ibrahim Jabra**, qui raconte son enfance à Bethléem, avant la seconde guerre mondiale. Celle de la poétesse **Fadwa Touqane**, qui connut un itinéraire difficile entre Naplouse et Amman, entre les règles de la société traditionnelle et la révolte contre la condition féminine. Celle de **Faysal Hourani** qui retrace ses premières années d'orphelin dans un village du littoral, paradis perdu dont il fut chassé par la guerre de 1948.

Il n'est pas jusqu'à la poésie qui ne révèle cette tendance, comme dans le dernier recueil de **Mahmoud Darwich**, *Pourquoi as-tu laissé le cheval tout seul ?* Le poète offre à ses lecteurs des poèmes d'amour et de mémoire là où beaucoup espéraient des chants de lutte.

Désormais pour toute une génération d'écrivains palestiniens, le premier combat, celui de l'affirmation d'une identité nationale, s'accompagne d'une autre lutte pour conquérir, sur cette terre « qui se transmet comme la langue », un autre territoire, celui de l'écriture.

## *Livres lus et présentés lors des séances du Club de lecture.*

### **Abichared, Zeina.**

Née en 1981 à Beyrouth, en pleine guerre civile, Zeina Abirached a grandi dans un appartement proche de la ligne verte, la ligne de démarcation qui séparait alors la capitale libanaise en deux. Dans « Mourir, partir, revenir, le jeu des hirondelles », elle raconte une soirée passée à attendre, sous les bombardements, le retour de ses parents, partis rendre visite à la grand-mère.

**Dans cet album comme dans « Beyrouth Cartharsis », « 38, rue Youssef Semaani », on note un lien fort avec la topographie et avec un espace qui, peu à peu, se réduit...**

C'est vrai que le lien entre les trois c'est une réflexion sur l'espace. Il y a la rue-impasse, l'immeuble et puis l'appartement, qui se réduit progressivement à une seule pièce. Ce qui m'a beaucoup marquée, pendant la guerre, c'est la perception qu'on avait de l'espace, de la ville, de ses limites. C'est quelque chose vers lequel je reviens souvent dans mon travail.

Après la guerre, il a fallu se réapproprier l'espace de la ville. Quand je suis allée pour la première fois à ce qu'on appelait encore Beyrouth-Ouest, je me souviens que les deux premiers jours, j'étais étonnée qu'on me comprenne quand je parlais arabe. J'avais l'impression d'être dans un autre pays ! Une autre prise de conscience assez similaire, c'est le jour où j'ai réalisé que la rue Youssef-Semaani (ma rue ! celle où j'avais grandi !) continuait au-delà de ce qui avait été la ligne de démarcation. Ça n'a l'air de rien, comme ça, mais à chaque fois, c'était des petits chocs.

**Cette réduction de l'espace de vie se traduit graphiquement dans ton dernier ouvrage. Le dessin que tu utilises pour signifier l'extérieur est presque abstrait, avec beaucoup de blanc. Cette abstraction, c'est l'idée que tu te faisais de la guerre ?**

Visuellement, j'ai voulu laisser la guerre hors champ. J'ai eu la chance d'être protégée par mes parents et les adultes qui m'entouraient. Dès qu'on devait fuir la maison, ma mère déguisait ça en départ en vacances. Je me souviens même qu'une fois, il y avait un bombardement, et elle avait jeté en urgence trois affaires dans une valise. Pourtant, elle a quand même trouvé le moyen de prendre les vélos, sur le porte vélo de la voiture. On n'était pas complètement naïf, mon frère et moi, mais on a eu la chance de profiter de ce semblant de normalité, pendant la guerre. Et puis s'il y a quelque chose d'extraordinaire que je retiens de ces années, c'est comment les gens ont fait pour lui « résister » au quotidien, en dépit du danger et des pénuries.

**Visuellement, il y a une opposition claire entre les scènes d'extérieur et celles qui se déroulent dans la pièce où tout le monde se trouve.**

L'espace de la nuit que je raconte est clairement divisé en deux. L'extérieur, celui de l'atroce réalité de la guerre, que je représente en aplats noir et blanc, en essayant de synthétiser mon image au maximum, et l'intérieur, celui qui sert de refuge aux personnages, celui surtout

où ils essayent de se convaincre qu'ils sont « quand même peut-être plus ou moins en sécurité ici ». Cet espace est chargé d'émotion, et je prends un vrai plaisir à le saturer de petits détails qui l'humanisent.

### **D'où vient ce graphisme d'ailleurs ? Il s'est développé pendant tes études de pub ?**

J'ai été très vite confrontée à l'image en deux dimensions, à travers mes lectures BD d'abord, puis pendant mes études de publicité où j'ai appris à construire des images concises et efficaces, au service d'un message unique (je pense par exemple aux pictogrammes, aux logos etc.) C'est là aussi que j'ai découvert l'encre de chine et la calligraphie arabe.

Enfant, j'ai été nourrie à la bande dessinée franco-belge. Plus tard, j'ai découvert Gotlib, Bretécher et Fluide Glacial. Et puis, au cours de ma première année à l'Académie libanaise des beaux-arts, d'un seul coup, Tardi, David B. (qui, avec « L'Ascension du Haut-Mal » m'a donné envie pour la première fois de raconter ce que j'avais vécu), Marc-Antoine Mathieu, Pratt, Baudoin, Muñoz et Sampayo, Dupuy et Berbérian, Emmanuel Guibert... Quand je suis arrivée en France et que j'ai commencé à montrer mes dessins, on m'a tout de suite comparée à Marjane Satrapi. Ce qui est drôle, c'est qu'avant d'arriver à Paris, je n'avais rien lu d'elle ! Après, c'est vrai que je suis une femme, que je viens du Moyen-Orient, que je parle de la guerre, en noir et blanc...

### **On a parfois l'impression qu'une certaine nostalgie transparait de l'ouvrage. C'est une nostalgie de l'entraide, de la solidarité qui pouvait exister à cette époque ?**

Je n'ai pas l'impression d'avoir cette nostalgie, mais la guerre et mon enfance sont étroitement liées. Je crois que la nostalgie qu'on peut déceler dans mon livre, c'est plutôt une nostalgie de l'enfance. Mais j'ai besoin de souvenirs de tendresse aussi, sinon c'est insoutenable. Je me souviens que quand le livre est parti de l'imprimerie, j'ai eu peur d'avoir raté mon coup. J'avais l'impression d'avoir oublié de dire combien on avait peur.

C'est vrai qu'à force de vouloir constamment mettre les choses à distance, on a un peu l'impression que tout va bien. Je n'avais pas envie de tomber dans le pathos. La guerre c'est une horreur, mais ça ne m'intéressait pas de le dire de cette façon, sans doute parce que, une fois de plus, j'ai eu la chance d'être épargnée...

### **Tes ouvrages, et particulièrement celui-là, relèvent du travail de mémoire. Il y a eu également un travail de mémoire, à l'échelle du pays ?**

Officiellement, il n'y a pas eu de cadre pour faire le travail de mémoire, avec la politique de reconstruction des années 90 qui s'est appliquée à effacer, au niveau urbain, les traces de la guerre et qui a contribué à installer une sorte d'amnésie. Le travail de mémoire se fait au niveau artistique, à travers le cinéma, le théâtre, la peinture, l'écriture...

### **Et quelle est ton opinion sur la situation actuelle du Liban ?**

Depuis que je vis en France, je me sens impuissante. Mais je ne suis pas très optimiste, je n'arrive pas à l'être. Je le sens quand je parle à mes parents ou à mes copains, c'est l'espoir qui est revenu... C'est toujours comme ça, ça dégénère à une vitesse incroyable et puis ça se calme à une vitesse incroyable. Et le travail de mémoire est un processus qui prend du temps.

Je suis née en 1981, donc six ans après le début de la guerre. Et quand la guerre s'est finie, j'étais trop jeune pour prendre part à la reconstruction. Je n'ai pris conscience que beaucoup plus tard de ce que j'avais vécu. Et dans mon travail, je me dois de commencer par là.

### Quels sont tes projets, à l'heure actuelle ?

Je prépare un album de BD (mais il faudra être un peu patient !) et je continue à travailler en free-lance en tant que graphiste et illustratrice.

Armelle Barré.



**Abichared, Zeina.** *Mourir, partir, revenir, le jeu des hirondelles.* Paris : Cambourakis, 2007.

Cote : BDA A

Ici, tout se déroule dans le Liban des années 80, déchiré par la guerre civile. A Beyrouth-Est plus exactement, où, pour se rendre d'un point à un autre du champ de bataille urbain, éviter les snipers et les obus, les habitants doivent emprunter mille détours. Et s'armer de patience.

Un soir de bombardement, les parents de la narratrice tardent à rentrer. Autour d'elle et de son frère, les rares habitants restés dans l'immeuble font corps et tentent de chasser l'inquiétude. Savoureuse et attachante galerie de portraits - d'Anhala, la servante dévouée, à Ernest Challita, le professeur de français qui déclame Cyrano -, Le Jeu des hirondelles est surtout un authentique et oppressant huis clos. Un drame en chambre où tout se passe hors champ, et dont Zeina Abirached excelle à rendre, graphiquement, la tension. La place accordée aux décors, des scènes comme celle où le tic-tac de la pendule envahit peu à peu les cases, certains détails en gros plan instillent ce qu'il faut de surréalisme pour rendre captivante cette histoire immobile.

Stéphane Jarno

Votre lecture :

*-Cette bande dessinée s'apparente au roman graphique, dans le même esprit que les bandes dessinées de Marjane Satrapi. Il s'agit d'un témoignage intéressant sur ce qu'ont vécu les habitants de Beyrouth pendant la guerre du Liban. Les locataires d'un immeuble sont calfeutrés dans l'entrée d'un appartement, formant ainsi une sorte de communauté très solidaire. Le récit nous est transmis à travers le regard d'un enfant traversé par toute l'angoisse que peut susciter cette situation, avec aussi l'expression de la solidarité manifestée par ces hommes et ces femmes réunis dans cet espace protégé.*

*-Le thème développé est très intéressant, l'envie d'émigrer, la difficulté de vivre dans un pays en guerre. Mais cela n'a pas la richesse d'un texte.*



**Abulhawa, Susan**

Susan Abulhawa, auteure d'origine palestinienne, est née en 1967 dans un camp de réfugiés palestiniens, alors que ses parents venaient d'être expulsés et dépossédés de leurs terres par Israël à la suite de la Guerre des Six jours. Elle a grandi dans divers pays (le Koweït, la Jordanie, Jérusalem-Est occupée,...) avant de venir vivre aux Etats-Unis, où elle a suivi des études de sciences biomédicales à l'Université de Caroline du Sud et a effectué depuis une brillante carrière de biologiste médicale.

Il y a une dizaine d'années, révoltée par les traitements diplomatique et médiatique biaisés du conflit israélo-palestinien, elle a décidé de se consacrer à l'écriture et à la défense du peuple palestinien. Sur ce sujet, Susan Abulhawa a publié dans la presse américaine de nombreux articles et tribunes libres très remarquables. En 2001, elle a également pris l'initiative

de fonder l'ONG Playgrounds For Palestine qui a pour mission d'offrir des terrains de jeux aux enfants palestiniens vivant dans les territoires occupés par l'armée israélienne.

Au printemps 2002, lors du massacre perpétré par l'armée israélienne dans le camp de réfugiés palestiniens de Jénine, Susan Abulhawa s'est rendu en Cisjordanie. Elle a tiré de son voyage un livre-document, *Les Matins de Jénine* (2003, éditions Buchet-Chastel 2008) qui, à travers l'histoire de trois générations d'une famille vivant dans un camp de réfugiés, témoigne de la tragédie qui a frappé les Palestiniens après 1948. Elle est également l'auteur d'un recueil d'essais, *Shattered Illusions* (2002, non traduit en français), consacré à la situation imposée par Israël au peuple palestinien: colonisation et occupation militaire des terres en toute illégalité, déportations et crimes inhumains contre les populations civiles, politique d'apartheid... Enfin, son dernier livre publié, *The Scar of David (La Cicatrice de David)*, 2006, non traduit en français), est un roman historique qui traite du douloureux conflit politique et identitaire entre les peuples israéliens et palestiniens.



**Abulhawa, Susan.** *Les matins de Jénine*. Paris: Pocket, 2009.

Cote: R ABU M.

*Les Matins de Jénine* est né du conflit politique le plus inextricable du siècle. En 1948, l'année de la naissance d'Israël, la famille d'Hassan et de Dalia, Palestiniens soudés à la terre de leurs ancêtres dans le village d'Ein Hod, vit au rythme des récoltes d'olives. Mais leur destin bascule le jour où Ismaïl, leur petit second, est enlevé par Moshe et Jolanta, un couple d'Israéliens en mal d'enfants. Rebaptisé David, Ismaïl est élevé dans l'ignorance de ses véritables origines et dans la haine des Arabes. Le restant de sa famille, dépossédé et chassé de ses terres, est dirigé vers les tentes fragiles et vulnérables des camps réfugiés.

Quand et comment Ismaïl pourra-t-il retrouver les siens, son frère Youssef, nourri par la haine issue de l'injustice et de la misère, puis tenté par la folie du terrorisme. Et sa soeur Amal, qui, établie aux États-Unis et vivant le "rêve américain", reste toujours hantée par l'amour de parents trop tôt disparus et le regret d'avoir fui sa Palestine.

Tiré de la longue page d'histoire des relations israélo-arabes, ce bouleversant roman sur trois générations d'une famille palestinienne éclaire d'une lumière intimiste mais impitoyable deux peuples prisonniers d'une spirale infernale en attente d'aubes qui chantent.


Votre lecture :

*-Je n'ai pas terminé la lecture de ce livre, tellement cela m'était insoutenable. Cette jeune auteure palestinienne n'a pas vécu les événements qu'elle décrit depuis la naissance de l'Etat d'Israël en 1948, mais elle transcrit la haine entre Palestiniens et Israéliens, transmise par ses parents. Ce livre est intéressant par la réflexion suscitée chez le lecteur sur cette haine transmise.*

*-Il s'agit de l'histoire d'une famille palestinienne de 1941 à 2002. On côtoie l'horreur des camps de réfugiés, l'armée israélienne et les massacres de Jénine. En 1948, année de naissance de l'Etat d'Israël, une famille palestinienne de riches propriétaires d'oliveraies est expulsée de ses terres. Ismaïl, le jeune fils est blessé au visage et enlevé par une famille israélienne qui ne peut pas avoir d'enfants. Il deviendra David. A cinquante ans, il retrouve les siens, c'est un choc pour lui. Les autres membres de la famille sont réfugiés dans le camp de Jénine, Youssef devient terroriste, Amal, la sœur obtient une bourse et part aux États-unis pour ses études. Elle change de nom, oublie son pays. En revenant pour les vacances, elle a un choc et décide de rester auprès des siens. L'auteure montre bien la schizophrénie de ces gens partagés entre deux mondes. J'ai éprouvé un sentiment de pessimisme quant à la paix espérée. C'est un beau livre, même si l'on peut noter que le seul point de vue donné est celui des Palestiniens.*


**Aburish, Saïd K.**

Saïd K. Aburish est né en 1935 dans le village biblique de Béthanie, près de Jérusalem. Il a fait ses études aux États-Unis, avant de devenir correspondant pour Radio Free Europe et le Daily Mail. Conseiller pour plusieurs gouvernements arabes, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont une biographie remarquée de Saddam Hussein (*Le Vrai Saddam Hussein*) et une autre de Yasser Arafat. Il vit entre Nice et Londres. Il est connu pour sa position très critique à l'égard de la dynastie royale d'Arabie saoudite.


**Aburish, Saïd K.** *Les enfants de Béthanie*. Paris : Grasset, 1990.

Cote : R ABU E

Au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, la vie à Béthanie, comme dans la plupart des villages de la Palestine alors sous administration ottomane, n'avait guère changé depuis plus de deux mille ans. Jérusalem, toute proche, avait changé plusieurs fois de maître au fil d'une histoire tumultueuse

En 1917, quand Khalil Aburish, homme d'âge mûr – il a alors 56 ans – revient d'une guerre qu'il a faite à l'arrière comme gendarme – très symbolique – dans l'administration turque, tout est encore à sa place millénaire. L'Histoire, la grande, commence pourtant à frapper à la porte. Le 6 décembre, l'armée britannique du général Allenby est entrée à Jérusalem et la Palestine vient de changer de mains. Mais la vie à Béthanie, elle, ne change guère. Les nouveaux maîtres ne bousculent pas les traditions, au contraire, ils encouragent les notables de village à collaborer avec eux. Déjà puissant, Khalil Aburish le sera plus encore – et peu soucieux, si l'on en croit son petit-fils, des bouleversements qui pourtant déjà s'annoncent.

L'année 1917 est aussi l'année de la « Déclaration Balfour », la promesse britannique d'un « foyer national juif » en Palestine. Quelque soixante mille Juifs vivent alors dans le pays (qui compte six cent mille habitants), en majorité des religieux habitant surtout Jérusalem. Mais de nouveaux arrivants débarquent, qui n'ont rien à voir avec cette population de souche. Le jeune mouvement sioniste s'affirme et s'implante. L'Agence juive achète massivement des terres à des propriétaires arabes qui vivent souvent à l'étranger, pour y installer des fermes elles aussi d'un type nouveau, avec une agriculture moderne. La colonisation juive du pays a commencé, généralement hors des régions peuplées. Mais il ne s'agit pas d'une aventure agricole. C'est une nouvelle nation qui se construit, l'histoire du futur État d'Israël commence. À Béthanie on l'ignore, ou plutôt, on n'a pas les moyens d'y penser.

L'histoire que raconte Saïd Aburish parcourt quatre générations d'enfants de Béthanie, depuis Khalil Aburish et sa femme, Rachida. Avec elle, on va donc vivre les épisodes successifs du conflit israélo-arabe puis israélo-palestinien, mais toujours à travers le filtre d'une famille qui peu à peu s'agrandit et se disperse. Khalil est déjà un vieil homme quand il découvre qu'il a été floué par les Britanniques. Ses fils, eux, vont militer et combattre les Britanniques et les Juifs. Saïd, né en 1936 à la veille de la grande révolte arabe en Palestine, et ses frères seront les contemporains de la naqba, la grande catastrophe, l'exode des centaines de milliers de Palestiniens, revers de la création, en 1948, de l'État d'Israël, la victoire des Juifs et du mouvement sioniste.

Les enfants de Saïd, de ses frères et de ses cousins vivront au présent les guerres de 1967 et de 1973, la naissance, l'affirmation du mouvement national palestinien et de l'OLP de Yasser Arafat, les promesses et les échecs d'une solution nationale. Chronologie événementielle et chronologie familiale ne s'accordant heureusement pas toujours (les générations cohabitent au-delà de l'actualité), cela permet au narrateur de confronter en permanence les points de vue des Aburish de tous les âges.

Tradition, religion, sexe, irruption de la modernité, confrontation des expériences d'un clan dispersé, mariages, deuils, émancipation des femmes, tout cela vit et vibre dans le récit de Saïd. La tragédie est toujours là, celle du conflit bien sûr, mais celle aussi qui se joue chez les voisins et « frères » arabes. Saïd Aburish fait à la fois œuvre d'historien, d'ethnologue et de chroniqueur. Mais il est avant tout écrivain. Un écrivain d'une scrupuleuse honnêteté et qui en assume tous les risques, ne cachant rien des errements et des impasses de son camp et de son clan. On n'est pas obligé d'adhérer à ses partis pris, on peut discuter son appréciation (globalement négative) des plans ou processus de paix, de la visite du président égyptien Anouar al-Sadate aux accords d'Oslo : on ne peut lui ôter le mérite d'en rendre compte, d'abord, à travers ces enfants de Béthanie, de leurs contradictions, de leurs enthousiasmes ou de leurs outrances.

Grâce à lui, on comprendra le décalage permanent entre le mouvement sioniste et le mouvement palestinien, mais aussi cette conscience forgée dans l'épreuve du droit égal à la souveraineté. Au commencement du xx e siècle, les Aburish ne savaient rien de ce qu'il en était du reste du monde et, à l'évidence, n'en avaient pas l'usage. À l'aube de ce xxi e siècle commençant, un mur de huit mètres de haut – « la barrière de sécurité » – traverse leur village et leur bouche l'horizon. Quant à nous, nous pouvons difficilement ignorer ce que peut être le prix, terrible, de cette indifférence.

Mark Kravetz


Votre lecture :

*Ce livre, édité en 1951, nous décrit l'évolution de la société arabe de Palestine à travers l'histoire dramatique d'un membre d'une famille palestinienne. On se rend compte du rôle ambigu de l'Angleterre dans ce conflit.*

*L'auteur, de manière sensible, essaie d'être objectif.*

## **Al-Ameer, Racha.**

Racha Al-Ameer est née à Beyrouth et a fait ses études secondaires et universitaires en France. Journaliste, elle a fondé avec son frère, l'écrivain Loqman Slim, une maison d'édition, Dâr al-Jadîd, remarquable entre toutes, dans le monde arabe par le grand soin apporté à sa production.

 **Al-Ameer, Racha.** *Le jour dernier. Confession d'un Imam.* Arles : Actes Sud, Sinbad, 2009.

Cote : R ALA J

Adressée à la femme qu'il aime, la confession d'un cheikh amoureux, victime d'une fatwa. Ce roman raconte la métamorphose d'un religieux musulman qui découvre, à 40 ans, l'amour et la sexualité, et acquiert du même coup une vision nouvelle du monde, de l'homme et de Dieu.

Né dans un petit village de la montagne, quelque part dans le monde arabe, il a suivi le cursus traditionnel des oulémas – sciences du Coran et du Hadith, théologie, droit, langue et littérature – avant d'occuper un poste au ministère des Biens de mainmorte. Il s'est ensuite installé dans un pays voisin – qu'on devine le Liban – où il a exercé les fonctions d'imam, de prédicateur et d'enseignant.

Là, il a été sollicité par une jeune femme travaillant dans une institution culturelle qui lui a confié l'établissement d'un index de la poésie de Mutanabbî, le grand poète arabe du Xe

siècle. Une solide amitié s'est rapidement nouée entre eux, qui s'est transformée en une relation amoureuse. Les confidences de l'imam commencent par l'évocation de sa première rencontre avec cette femme totalement étrangère à son milieu social et se terminent sur sa réclusion, sous la protection de la police, à la suite d'une fatwa émise contre lui par des intégristes. Entre-temps, ayant découvert l'amour et la sexualité, il acquiert une nouvelle vision du monde, de l'Homme et de Dieu.

L'auteur écrit dans une langue arabe classique d'une rare beauté, fourmillant de références religieuses, politiques et littéraires, ce roman est un hymne à l'amour, une revivification du mythe antique de l'humanisation de l'homme par la femme et un appel vibrant à un islam débarrassé des scories qui le défigurent.

Votre lecture :

*-Récit rétrospectif de la vie d'un imam, mêlé brusquement à la réalité de la vie politique. Il rencontre une jeune femme cultivée et moderne, ce contact provoque une lutte dans le cœur de cet homme. Thème très intéressant : montée de l'intégrisme et à la fois, modernité de l'islam sont abordées. L'analyse de ses états d'âme, pétrie d'une pensée qui ne fonctionne pas comme la nôtre, ne facilite pas la lecture. Présence de passages érotiques qui ne s'imposent pas sur le plan littéraire.*

*-C'est le récit de la vie d'un imam et de la forte influence de celui-ci sur sa communauté. On a l'impression qu'il a la mainmise sur celle-ci. L'auteur, une femme, a réussi à se mettre vraiment dans la peau de cet imam. C'est assez impressionnant. Le roman aborde certaines questions comme, comment concilier la religion musulmane avec le monde actuel et où s'arrête la liberté de chacun ? On voit bien que tout éclate, que les certitudes de l'imam sont ébranlées.*

*-Confession d'un imam victime d'une fatwa émise par les intégristes. Il est reclus, protégé par la police. C'est une confession destinée à la femme qu'il aime. Il est originaire d'un petit village perdu dans la montagne, le dernier enfant d'une famille pauvre. Il étudie à l'école coranique pour devenir imam. Il est alors envoyé au Liban pour exercer dans une mosquée. A quarante ans, il rencontre une femme qui étudie la poésie arabe et découvre la vie avec elle, l'amour, la sexualité. Elle lui ouvre les yeux sur le monde, les relations homme-femme. Cette rencontre va le changer, il va animer une émission télévisée sur les questions religieuses, de société, le niqab, le viol ... On a l'impression qu'il fait une psychanalyse, il décrit ce qui lui arrive de l'intérieur. La fin est tout à fait inattendue. On se rend compte qu'au nom de la religion, on accomplit des choses épouvantables. La vie au sein de la mosquée est très bien décrite.*



**Al-Joundi, Darina.**


Née en 1968 à Beyrouth, Darina al-Joundi a grandi dans les ruines et sous les bombes. Fille d'un écrivain syrien en exil et d'une Libanaise chiite, elle est l'enfant, sans confession ni communauté, de la guerre civile. Pendant toute son adolescence, elle a vu les femmes et les hommes tomber, les immeubles s'écrouler, les chevaux en liberté sauter sur les mines, elle a senti partout l'odeur du sang et de la charogne, et elle n'oubliera jamais le massacre de Sabra: «Ce qui m'a fait le plus peur, ce ne sont pas les morts, mais ce qui se lisait sur le visage des vivants. Je venais d'avoir 14 ans.»



Avant d'être assassiné, son père, Assem al-Joundi, progressiste, laïque et ismaélite, l'avait élevée dans le culte de la liberté absolue. Même s'il la plaça dans des écoles catholiques, il voulait qu'elle fût sans tabous religieux, sexuel ou politique. Il lui disait: «Le jour où l'on transformera en bordels les églises et les mosquées, nous serons tranquilles.» Il l'a initiée au Pessac Léognan, au whisky, au tabac, à Baudelaire et Maïakovski. Il lui a fait croire que Guevara ressemblait au Christ. Il lui a ordonné de ne pas porter de soutien-gorge, l'a emmenée au cinéma voir «Emmanuelle» et «Orange mécanique». De ses filles, elle a été sa meilleure élève. Mais lorsqu'il est mort, elle a perdu son protecteur, et que faire de la liberté qu'il lui avait enseignée dans un Orient où la virginité est «le seul capital des filles arabes»? Le jour de son enterrement, elle a remplacé les sourates du Coran par «Save me», de Nina Simone. C'était le souhait du défunt: «Ma fille, je t'en prie, je voudrais du jazz à ma mort, et même du hip-hop, mais surtout pas du Coran.» Aussitôt, des hommes ont battu la renégate et enfermé l'impie à l'asile. Elle s'en est échappée.

Comédienne et martyre, Darina al-Joundi vit aujourd'hui à Paris. Dans son exil, hantée par les images de la guerre et poursuivie jusque dans son sommeil par le sifflement des balles, elle crie, que dis-je, elle hurle. Au Festival d'Avignon, habillée d'une robe rouge sang, elle a saisi d'effroi et d'émotion les spectateurs de la chapelle Sainte-Claire en racontant son cauchemar et, par la force du corps et du verbe, en apostrophant son père, son héros, avec une telle ardeur qu'on eût dit qu'elle le ressuscitait chaque jour. Par la grâce de l'écrivain algérien Mohamed Kacimi, ce témoignage est devenu un livre torrentiel. Il peine encore, dans son joli format, à contenir les bonheurs et les horreurs que charrie sa mémoire, tout ce dont déborde cette jeune femme à la fois hilare et en larmes qui fait peur à la mort.

Jérôme Garcin – Le Nouvel Observateur.

 **Al-Joundi, Darina.** Kacimi Mohamed. *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter.* Arles : Actes Sud, 2008.

Cote : 848 ALJ

Le récit, construit en boucle autour du moment de la mort du père, commence et s'achève à ce moment crucial où Darina, exécutant la volonté du défunt qui avait refusé que le Coran soit diffusé pour son enterrement, éteint le magnétophone, pour passer Nina Simone et du jazz, comme l'avait demandé son père, et se fait insulter par tous. Elle sera traitée de "folle", littéralement. Son père mort, son seul soutien, Darina comprend qu'elle ne peut plus faire face, seule, à la pression sociale à la conformité. Et elle s'envolera pour Paris, où souffle le vent de cette liberté que son père désirait pour elle. Un récit poignant, bouleversant, qui raconte mieux que mille documentaires historiques ce que fut la guerre pour les Libanais, et qui donne enfin la parole à ces autres victimes de toutes les guerres: les survivants.

Votre lecture :

*-Il s'agit d'une autobiographie. Le père, journaliste, élève ses filles dans une grande liberté, mais la société libanaise n'est pas prête à accueillir une telle éducation. La jeune fille vit dans un Liban en guerre, elle est adaptée à ce monde violent, où règnent la drogue, le sexe... Il y a une note d'espoir à la fin, la vie prend le dessus. Darina éprouve une grande admiration pour son père d'origine syrienne, qui a dû s'exiler. Les trois filles sont apatrides. Le père rejette toute religion et c'est compliqué dans un tel pays. J'étais mal à l'aise en lisant ce livre, ce fut un choc violent mais intéressant.*

*-Parcours incroyable de cette jeune fille d'une vingtaine d'années. On se demande comment elle va se reconstruire. Elle s'en sort par l'écriture et en jouant son propre rôle sur scène. Elle va aller jouer au Liban, mais ne revoit pas sa famille.*



## **Amiry, Souad.**

Souad Amiry est une architecte palestinienne. Elle a passé son enfance entre Amman, Damas, Beyrouth et Le Caire. Fondatrice et directrice du Centre Riwaq qui s'occupe de préserver le patrimoine culturel palestinien elle vit aujourd'hui à Ramallah.

**Amiry, Souad.** *Cappuccino à Ramallah : Journal de guerre.* Paris: Stock, 2004.

Cote: R AMI C

Le 17 Novembre 2001, les chars israéliens entrent dans Ramallah. Dans le monde entier, des analyses géopolitiques s'étalent à la une des journaux. Fallait-il qu'Israël réagisse ainsi à la vague d'attentat- suicides ? Boucler le quartier général d'Arafat est-il un pas vers la paix ?

A Ramallah, Souad Amiry, elle aussi se pose des questions. Doit-elle dormir habillée ? Les quinze minutes d'autorisation de sortie suffisent-elles pour aller chercher sa belle-mère à l'autre bout de la ville ? Est-il raisonnable de se faire un Cappuccino quand la machine à café se trouve sur le plan de travail près de la fenêtre ? Avec son journal de guerre qui couvre dix mois d'occupation israélienne, Souad Amiry réussit un exploit difficile à imaginer : nous conduire à l'intérieur du conflit et nous faire rire.

Cappuccino à Ramallah est un livre drôle, qui oscille entre le tragique et le comique. L'arme de Souad Amiry est l'ironie, une arme qu'elle manie avec beaucoup de finesse. Elle sait qu'il lui suffit d'observer et de raconter cette réalité traversée par l'absurde, où souffle un vent de folie. En s'attardant sur le quotidien et ses petits gestes, jugés pourtant si dérisoires en temps de conflit, elle nous révèle la vie au milieu des chars et des soldats. « Ecrire mon journal était pour moi une sorte de thérapie. »

Votre lecture :

*-L'auteur est une jeune femme qui a vécu aux Etats-Unis et cela se sent, elle écrit sur le mode humoristique. C'est un aperçu de ce que pouvait être la vie à Ramallah, à travers ses relations avec sa belle-mère qui habitait juste en face de l'immeuble occupé par Arafat.*

*-Livre séduisant où l'auteur décrit son quotidien à Ramallah en 2001 quand Tsahal, l'armée israélienne est entrée dans la ville. Dans le monde entier, c'est le scoop, elle, elle décrit la vie quotidienne, l'urgence, montrant l'absurdité épouvantable de cette occupation. Se pose la question de savoir s'il est raisonnable de se préparer un cappuccino près de la fenêtre ...Le ton est assez humoristique. J'ai beaucoup aimé.*




## **Appelfeld, Aharon.**

Aharon Appelfeld, est né le 16 février 1932 à Czernowitz en Bucovine, partie alors de l'empire austro-hongrois. Le nord de la Bucovine, est annexé en juin 1940 par l'URSS, avant d'être occupé par la coalition germano-roumaine en 1941. Les nombreux juifs qui l'habitaient depuis des siècles sont exécutés sur place ou déportés.

A l'âge de 10 ans, après une enfance heureuse, Aharon Appelfeld s'évade du camp de concentration, en Roumanie, à la frontière de l'Ukraine, dans lequel il avait été déporté avec

son père en 1941 (sa mère étant déjà morte peu de temps auparavant). A la fin de la guerre, après plusieurs années d'errance, il s'embarque pour la Palestine, où il doit oublier son passé et apprendre une nouvelle langue, l'hébreu. Conscient qu'il est porteur d'un héritage, celui du judaïsme européen, il affronte cette culture et découvre Kafka.

Citoyen israélien, Aharon Appelfeld récuse avec énergie le statut d' « écrivain de la Shoah ». Il lui a fallu se forger une langue et créer un monde bien à lui pour accéder à la vérité intérieure qui est l'objet même de sa recherche. Une langue péniblement arrachée au silence, puis au bégaiement, nourrie du yiddish qu'il apprendra tardivement. Il est aujourd'hui l'un des plus grands auteurs israéliens.

 **Appelfeld, Aharon.** *L'amour soudain*. Paris : L'Olivier, 2004.

Cote : R APP A

Un écrivain à l'automne de sa vie, une jeune fille dévouée : l'idylle n'est pas nouvelle. D'où vient alors le choc que procure un tel livre ? Au-delà de la banalité apparente, Aharon Appelfeld donne à ce récit une grandeur proprement biblique. Parce que la rencontre d'Ernest et d'Iréna est un événement qui les dépasse, elle devient le révélateur qui permet à chacun d'accéder au sens secret de son existence, devenue enfin déchiffrable.

Une vie politique, inscrite dans l'Histoire - celle d'un siècle hanté par le totalitarisme et la destruction de l'identité juive. Et une autre vie, celle que connaissent les " Juifs célestes " chers au cœur d'Aharon Appelfeld. Entre le proche et le lointain, l'identification et la distanciation, la vie quotidienne et la métaphysique, Aharon Appelfeld invente une littérature d'une force et d'une singularité inouïes.

Votre lecture :

*-Histoire d'un amour platonique entre une jeune femme de trente ans et un homme de soixante-dix ans. La jeune femme est l'employée de maison de ce vieil homme, écrivain, atteint d'un cancer. Lui est issu du milieu juif d'Europe centrale et a abandonné sa famille, elle, a grandi dans sa famille et est imprégnée des rites religieux. Le livre nous révèle le cheminement de chacun, lui arrivera à écrire son récit de vie et à renouer des liens avec sa famille, elle à s'en détacher.*

*-Il s'agit de la rencontre d'une jeune femme de 30 ans et d'un jeune homme de 70 ans ! Mise à niveau extraordinaire, amour déployé du A jusqu'au R. Lui est en fin de vie, tout est dit de façon délicate. J'ai rarement ressenti une telle émotion. C'est beau, c'est tout. Cela m'a donné envie de lire « Histoire d'une vie »*

*-Assez remarquable. Appelfeld arrive à évoquer des choses terribles d'une façon non violente, avec délicatesse, « parce que moi-même je ne suis pas violent » Il constate que ce que l'on a ressenti dans son corps est constitutif de ce que l'on ressent dans la vie. « Lorsqu'il fait froid, je me revois dans le ghetto » A partir de là, il se relie au passé, montrant le lien tissé entre le physique et l'imagination, les sentiments. Sur le plan littéraire, ce qui est très agréable, ce sont les chapitres courts mais denses, comme des petites scènes du cinéma muet. On prend le livre, on peut s'arrêter, c'est un grand plaisir. L'espèce de panthéisme qui ressort, notion de sagesse relative aux relations qu'il a avec le hassidisme, humour et sagesse font bon ménage pour supporter les moments dramatiques. Je constate sa difficulté à évoquer le mot amour. Y a-t-il plusieurs mots pour l'évoquer en hébreu ? Tout cela est d'une délicatesse remarquable. Cela me fait penser au fait que le vieillard s'adresse avec un soin infini à la jeune fille, en évitant de la froisser. Il est réconfortant de voir la gentillesse de quelqu'un qui a vécu des moments terribles.*

 **Appelfeld, Aharon.** *Badenheim 1939*. Paris : L'Olivier, 2009.

Cote : R APP B


À Badenheim, le printemps est un moment de transition : les ombres de la forêt battent en retraite, la lumière se répand d'une place à l'autre et les rues s'animent en prévision de la saison estivale. Mais en cette année 1939, tandis que les premiers vacanciers déposent leurs bagages à l'hôtel, que Papenheim et son orchestre arrivent pour le festival de musique, que Sally et Gertie, les prostituées locales, flânent dans l'avenue, deux inspecteurs du service sanitaire passent devant la pâtisserie couverte de fleurs. «Qu'est-ce qu'ils nous veulent ? demande un homme à un autre qui vient de s'enregistrer comme juif au service sanitaire. - C'est difficile à comprendre.»

Ainsi commence ce récit d'une sinistre métamorphose : celle d'une station thermale fréquentée par la bourgeoisie juive en antichambre de la «délocalisation» vers la Pologne.

Votre lecture :

*-Fable montrant comment les illusions voilent la vérité. Les hommes ne veulent pas voir la réalité quand elle est impensable. Dès le début de la lecture, j'ai deviné la fin de l'histoire.*

*-On prépare le festival de musique dans une station balnéaire, tout est agréable, mais peu à peu un certain malaise saisit chacun des curistes. Que viennent faire ici les services sanitaires ? Les services de recensement pour inciter les gens à émigrer en Pologne présentée comme la terre promise ? A ce moment du récit on pénètre dans une sorte de huis clos kafkaïen, l'angoisse nous étreint, on devine l'inéluctable. Très beau livre qui n'est pas si facile à lire.*

 **Appelfeld, Aharon.** *Et la fureur ne s'est pas encore tue*. Paris : L'Olivier, 2009.

Cote : R APP E

A cinquante ans, Bruno Brumhart revient sur sa vie. Une enfance confortable, chérie par ses parents, des juifs communistes, un mystérieux accident dont il n'a aucun souvenir et qui l'a privé d'une main, et l'innommable : le ghetto, la déportation, sa fuite du camp et son errance dans la forêt. Comment retourner dans un monde qui a ordonné, ou laissé faire, la destruction des siens ?

Bruno sait que seule la force d'une profonde fraternité peut apporter la dignité indispensable pour survivre. Il décide alors de transformer un château, qu'il a acheté près de Naples, en lieu d'accueil pour les autres survivants, d'en faire une "étape" sur le chemin du retour.


Votre lecture :

*-J'ai bien aimé la première partie et j'ai plein d'interrogations sur la seconde. L'histoire commence juste avant la deuxième guerre mondiale avec un jeune garçon qui a eu un accident et se retrouve avec un moignon. Ses parents sont des militants communistes vivant en Autriche, le garçon découvrira qu'ils sont juifs. La guerre est déclarée, il passera par un camp de concentration ...Après la guerre et grâce au marché noir, il gagne beaucoup d'argent. Il s'intéresse à la religion et décide de partir en Israël pour créer des lieux d'accueil à destination des Juifs errants d'Europe.*

*-La première partie est très intéressante. Cet enfant qui a perdu une main, dont les parents communistes sont déportés avec lui, ignore qu'ils sont juifs. Il s'enfuit du camp, se réfugie dans la forêt. Dans la seconde partie, il fait du marché noir, s'enrichit et construit un château où il accueille les réfugiés. Il a une attitude ambiguë vis-à-vis de son fils qui est intéressé par sa fortune. Enfin, il retrouve des camarades d'enfance qui lui révèlent les*

*circonstances de l'accident qui l'a privé de sa main. Son moignon lui sert de conscience. Ce roman est peu dans la ligne d'Appelfeld, c'est assez surprenant. La première partie est extraordinaire, la seconde partie n'est pas aboutie.*

*-L'histoire se termine un peu en queue de poisson. Cela veut peut-être dire que les gens sont dans l'impossibilité de guérir après être passés par les camps de concentration. La première partie du roman est belle, la seconde plus laborieuse. Il veut sans doute dire que lui-même n'est pas guéri, tout en essayant d'aider les autres dans la voie de la guérison.*

 **Appelfeld, Aharon.** *Histoire d'une vie.* Paris : L'Olivier, 2004.

Cote : R APP H

Ce livre n'est pas à proprement parler une autobiographie, ou alors c'est une autobiographie problématique et fragmentaire dont la progression n'est pas véritablement chronologique, même si l'auteur y rend compte de l'évolution qui l'a mené à l'écriture, de l'enfance détruite par la guerre aux premiers livres publiés.

Aharon Appelfeld est né en 1932 en Roumanie. Il y vit d'abord une petite enfance heureuse, entre une mère tendre, un père plus lointain, et des séjours à la campagne auprès de ses grands-parents, des Juifs pratiquants. Ses impressions d'enfant à la synagogue seront longtemps ses seuls contacts avec la religion. Puis son monde s'écroule avec le durcissement du régime, la mort de sa mère, l'exil dans le ghetto, puis la longue marche vers un camp de concentration ukrainien d'où il parvient à s'échapper.

A dix ans à peine, le voilà contraint de survivre seul dans la forêt pendant des mois, de trouver refuge pour l'hiver chez des paysans qui lui donnent un abri et de la nourriture contre du travail, à condition qu'il leur cache ses véritables origines. "Plus de cinquante ans ont passé depuis la fin de la Seconde guerre mondiale. Le coeur a beaucoup oublié, principalement des lieux, des dates, des noms de gens, et pourtant je ressens ces jours-là dans tout mon corps. Chaque fois qu'il pleut, qu'il fait froid ou que souffle un vent violent, je suis de nouveau dans le ghetto, dans le camp, ou dans les forêts qui m'ont abrité longtemps. La mémoire, s'avère-t-il, a des racines profondément ancrées dans le corps. Il suffit parfois de l'odeur de la paille pourrie ou du cri d'un oiseau pour me transporter loin et à l'intérieur."

A la fin de la guerre, un autre voyage commence pour lui, à travers les camps de rescapés, puis sur les bateaux qui les emmènent en Palestine. Ce périple est l'occasion d'une multitude d'anecdotes, de rencontres, les unes étonnantes, les autres effrayantes, comme si les lambeaux rassemblés d'un peuple reconstituaient alors une société avec ses ombres et ses lumières, ses crapules, ses justes et ses enfants à moitié perdus, dont nul ne sait encore ce qu'ils pourront devenir.

A son arrivée en Palestine, le jeune garçon se retrouve dans un camp de jeunesse, puis dans une école agricole, où le travail de la terre l'apaise, mais il doit faire ensuite son service militaire. Il tient épisodiquement pendant ces années un journal dont les balbutiements et les lacunes mêmes reflètent sa difficulté à se reconstruire, et le problème du rapport à la langue est alors crucial: le jeune garçon est en effet passé, sans espoir de retour, de l'univers linguistique qui était celui de sa famille, où l'on parlait l'allemand et le yiddish, à une nouvelle terre où la seule langue valorisée est l'hébreu: "L'effort pour conserver ma langue maternelle dans un entourage qui m'en imposait une autre était vain. Elle s'appauvriissait de semaine en semaine et à la fin de la première année il n'en demeura que quelques brandons sauvés des flammes. Cette douleur n'était pas univoque. Ma mère avait été assassinée au début de la guerre, et durant les années qui suivirent j'avais conservé en moi son visage, en croyant qu'à la

fin de la guerre je la retrouverais et que notre vie redeviendrait ce qu'elle avait été. Ma langue maternelle et ma mère ne faisaient qu'un. A présent, avec l'extinction de la langue en moi, je sentais que ma mère mourait une seconde fois."

Les années passées à l'université lui permettront de compléter une formation scolaire trop tôt interrompue, mais surtout de renouer, en terre d'Israël, avec sa culture d'origine, en étudiant au département de yiddish: "L'année 1952 n'annonçait aucun changement à l'égard de cette langue: elle symbolisait la diaspora, la faiblesse et le relâchement. Tout le monde la dénigrait, elle était devenue un objet de dérision et de sarcasme. Mais il y avait dans ce mépris quelque chose qui me la fit choisir. Sa condition d'orpheline résonnait avec mon statut d'orphelin." Au contact de professeurs et d'écrivains tels que Martin Buber ou Agnon, Aharon Appelfeld va à la fois entrer en contact avec les racines de la culture juive, mais aussi trouver sa propre expression, non sans tâtonnements et difficultés. "Les gens de ma génération ont très peu parlé à leurs enfants de leur maison, et de ce qui leur était advenu pendant la guerre. L'histoire de leur vie leur a été arrachée sans cicatriser. Ils n'ont pas su ouvrir la porte qui menait à la part obscure de leur vie, et c'est ainsi que la barrière entre eux et leurs descendants s'est érigée. (...) Chaque fois que vous êtes enfin prêt à parler de ce temps-là, la mémoire fait défaut et la langue se colle au palais. Et puis, vous ne dites rien qui vaille. Il arrive parfois que les mots commencent à sortir de votre bouche, vous racontez, vous abondez, comme si un cours d'eau bouché s'était ouvert. Mais vous vous rendez compte aussitôt que c'est un écoulement plat, chronologique et extérieur, sans flamme intérieure. La parole coule, coule, mais vous ne révélez rien et vous sortez tête basse."

Devenir écrivain, ce n'est pas seulement avoir quelque chose à raconter, un témoignage à faire, quelle que soit la nécessité de le faire. C'est aussi trouver les mots qui permettront de créer entre cette expérience et le lecteur un contact vivant. "Je n'ai pas l'impression d'écrire sur le passé. Le passé en lui-même est un très mauvais matériau pour la littérature. La littérature est un présent brûlant, non au sens journalistique, mais comme une aspiration à transcender le temps en une présence éternelle."

Catherine Raucy

Votre lecture :

*-Petite enfance vécue en Bucovine. Passages très beaux chez ses grands-parents qui parlaient le yiddish. Puis la guerre arrive, le ghetto, la déportation et la fuite du camp. Le petit garçon ne s'étend pas sur la disparition de sa mère, assassinée. Il va donc s'enfuir, survivre seul dans les bois, en Ukraine. C'est la déshérence. Peu d'explications sont données soit sur le temps passé dans le camp, soit sur l'arrivée en Israël. Arrivé en Israël, il n'est pas forcément le bienvenu, il doit oublier l'allemand et apprendre l'hébreu. Récit d'une méditation sur le parcours de la petite enfance à son rêve d'écrivain. Beaucoup d'émotion, notamment un passage fort concernant un oncle et une tante. C'est un très beau livre.*

*-L'histoire commence quand il est jeune, il a environ 8 ans. Pour un enfant il y a une différence énorme entre le fait d'être coupé de son milieu, ses parents ayant disparu, il est alors plongé dans des lieux de guerre inconnus et le fait de subir la guerre en étant dans son propre milieu. Appelfeld a atteint l'âge adulte pour retrouver ses racines. Dans ses livres, il n'y a aucune allusion à l'état de guerre dans lequel il vit en Israël, quand il écrit, c'est sa vocation, il établit une certaine distance. Distance grâce aussi à la langue utilisée. Il a appris l'hébreu en arrivant en Israël, petit à petit, il est arrivé à maîtriser cette langue.*

*-Quel bonheur de lire ce roman d'une richesse extraordinaire, tant sur le plan poétique que politique !*


*-J'avais beaucoup aimé « L'amour soudain », je n'ai pas réussi à entrer dans ce livre, je n'ai pas accroché.*

 **Appelfeld, Aharon.** *La chambre de Mariana.* Paris : L'Olivier, 2008.

Avant de fuir le ghetto et la déportation, la mère d'Hugo l'a confié à une femme, Mariana, qui travaille dans une maison close. Elle le cache dans un réduit glacial d'où il ne doit sortir sous aucun prétexte. Toute son existence est suspendue aux bruits qui l'entourent et aux scènes qu'il devine à travers la cloison. Hugo a peur, et parfois une sorte de plaisir étrange accompagne sa peur. Dans un monde en pleine destruction, il prend conscience à la fois des massacres en train de se perpétuer et des mystères de la sexualité. Renouant avec le thème de l'enfant recueilli par une prostituée (présent dans *Histoire d'une vie* et *Tsili*), Aharon Appelfeld mêle l'onirisme et le réalisme dans ce roman doué d'une force hypnotique.

Votre lecture :

*Une mère confie son fils à une prostituée, le personnage de Mariana est touchant. Malgré la guerre et la violence, Hugo est courageux. Il s'agit d'un roman de formation, avec une belle histoire d'amour entre cette femme et l'enfant. Hugo considère Mariana comme sa mère adoptive. Ecriture simple, chapitres courts.*

 **Appelfeld, Aharon.** *Tsili.* Paris : L'Olivier, 2004.

Dans un village d'Europe centrale, en 1942, une adolescente juive échappe par hasard au destin tragique de sa communauté. Elle erre et se cache trois années durant jusqu'à la fin de la guerre.

Votre critique :

*Petit livre, il s'agit presque d'une nouvelle. Une adolescente d'un village d'Europe centrale, dédaignée par les habitants, échappe au massacre des nazis. Elle se réfugie dans les bois où elle rencontre un homme... C'est écrit sans fioriture, ramassé, à la « Appelfeld ». Histoire attachante.*

 **Avera, Omri Teg'Amelak.**

Omri Teg'Amlak Avera est né dans la région de Gondar en Ethiopie, dans les années 1970. Parti à pied avec sa famille pour "monter" à Jérusalem en traversant le désert en 1983, il finit par arriver en Israël en 1984, au cours de l'opération "Moïse". Il vit désormais à Haïfa. « Asterai » est son premier roman.

 **Avera, Omri Teg'Amelak.** *Asterai.* Arles : Actes Sud, 2009.

Cote : R AVE A

Petgu, enfant des montagnes du Gondar, vit dans son village natal en harmonie avec la nature, ses chèvres et les siens, les Beita Israël, tribu juive perdue d'Ethiopie, descendante de la reine de Saba. Nourri des récits initiatiques de sa grand-mère, le petit berger apprend à apprivoiser les démons, à pénétrer le monde caché, et se découvre une relation intime unique avec Asterai, l'oiseau magique qui protège et guide sa communauté. Un lien précieux qui

s'avère vital quand la tribu décide de se mettre en route à travers le désert pour "rentre" à Jérusalem, terre promise et espérée depuis des millénaires.

Car, des camps de réfugiés du Soudan à l'arrivée en Israël, commence alors une épopée brutale qui va broyer la sérénité et la candeur de Petgu. Pour survivre, il lui faudra puiser force et foi dans sa culture ancestrale. Jusqu'à l'épreuve du racisme, de la judéité niée par le grand rabbinat, de la culture bafouée. Après son service militaire et une longue dérive, Petgu renoue avec la terre en semant dans le champ d'un kibboutz des grains de blé ramenés d'Éthiopie.

Entre roman d'apprentissage et conte initiatique africain, Omri Teg'Amlak Avera signe un roman fier, limpide et bouleversant, sur la perte de l'innocence et l'accession aux fracas du monde contemporain, sur l'importance de se connaître pour rester soi-même et triompher de l'adversité. Asterai est la première fiction écrite en hébreu par un jeune auteur éthiopien. Il témoigne du désir de sauver une culture ancestrale brutalement transplantée dans une société individualiste et dominatrice. Un récit d'immigrant qui parle pour tant d'autres.

## **Les Falashas**

Les Falashas ou Falachas ou Beta Israel sont des émigrés qui se sont réfugiés sur la côte d'Abyssinie ; puis après la conversion à la chrétienté au 4ème siècle de la dynastie impériale d'Axoum, ils se sont réfugiés sur les hauts plateaux d'Ethiopie, dans de petits villages du Tigré, autour du Lac Tana, à Gondar et au Semyen. Selon la tradition falasha, leur ascendance proviendrait de la tribu de Dan qui se serait dispersée aussi bien au Yémen qu'en Arabie septentrionale.

Les " Beta Israel " se sont forgés une identité et un royaume lors de luttes permanentes contre leurs voisins et contre le pouvoir établi du Negus converti au christianisme au 4ème siècle. Ces luttes ont duré plus de 13 siècles, avec des hauts et des bas. Au 17ème siècle, le Negus réussit à les battre et à les asservir. Ces efforts de conversion des falashas au christianisme ont été relayés par les missionnaires protestants au 19ème siècle.

Les " Beta Israel " ont été retrouvés dans un dénuement matériel et spirituel total en 1830 par des missionnaires anglicans. Ils ont été suivis et réhabilités en tant que Juifs par deux français de l'Alliance entre 1867 et 1949, Joseph Halévy et Jacques Faitlovicz.

Lors de la révolution marxiste, les Falashas étaient menacés d'extinction par assimilation quand ils furent sauvés en deux vagues successives d'émigration vers Israël à travers des marches épuisantes au Soudan, opérations à la fois épiques et tragiques. Les opérations Moïse en 1984 et Salomon en 1991 sont dans toutes les mémoires. Aujourd'hui il y a 75 000 falashas en Israël dont le gouvernement continue à faire venir les parents non Juifs, les " Falash Moura " (20 000).

Votre lecture :

*Il y a eu un film franco-israélien très intéressant réalisé en 2005 « Va, vis et deviens » par le réalisateur Radu Mihaileanu, sur un Falasha d'Erythrée, petit berger de 13 ans.*

*Quant au livre, il est largement autobiographique. L'asterai est un oiseau magique qui protège la communauté. Le garçon est initié par sa grand-mère. Il raconte son intégration en Israël. La présence de l'asterai donne au récit un aspect ésotérique qui peut surprendre.*

*L'intérêt de ce livre est triple : d'abord, l'histoire légendaire des Beta Israel restés très fidèles à leur religion, ensuite une quête initiatique symbolisée par l'asterai, communication avec le monde spirituel, enfin le calvaire de l'accueil et de l'intégration.*

*Livre intéressant par sa charge humaine, témoignage de premier ordre. Israël les a fait venir vers 1980, les rabbins et le peuple israélien n'étaient pas du tout prêts à les recevoir.*



## **Awad, Jocelyne J.**

Née à Beyrouth en 1949, Jocelyne Awad est licenciée en lettres. Elle a publié en 1994 *Khamsin*, un roman qui a remporté les prix France-Liban et Richelieu-Senghor. Romancière et journaliste, elle a publié des livres pour la jeunesse. Elle est l'auteure des deux premiers contes *Le petit bossu Barouk* et *Hadi et les trésors oubliés de Enfé* (Edition Dergham) et des quatre guides de la collection Les Sentiers de la Foi (Ed. Aleph Liban).

**Awad, Jocelyne J.** *Khamsin*. Paris: Albin Michel, 1994.

R A W A K

Dans un village de la communauté druze de Syrie, une petite fille naît affublée de pieds-bots. Maudite, rejetée par les siens, humiliée, elle grandit en sauvageonne, condamnée aux travaux les plus durs de la ferme. Mais de cette enfance sans amour, toujours en fuite, Manal tirera une force et une détermination qui la mèneront jusqu'au bout de sa révolte.

De la Syrie au Liban, du djebel druze à Beyrouth en flammes, c'est un étonnant destin de femme que raconte ce roman de Jocelyne J. Awad, inspiré par un personnage authentique rencontré au hasard des bombardements de Beyrouth.

Votre lecture :

*Récit de la vie d'une jeune Syrienne Druze, de sa naissance à l'âge de trente ans, née avec les pieds-bots. Elle part au Liban pour un miracle qui n'aura pas lieu, est accueillie dans les communautés chrétiennes où elle sera exploitée. Dans un centre pour handicapés, elle apprendra la maroquinerie, allant d'humiliation en humiliation. Elle servira même d'indicateur pour le compte de la Syrie.*

*On apprend beaucoup de choses sur les communautés druze et maronite. Le portrait de cette jeune fille est plutôt sympathique dans un premier temps, mais cette empathie disparaît dès qu'elle est guidée par la vengeance. Il ne lui arrive que des malheurs, c'est un peu trop par moment. C'est un récit poignant, mais une lecture peu passionnante. « Caravansérail » est mieux !*

## **Barakat, Hoda.**

Hoda Barakat est née à Beyrouth en 1952 et vit à Paris depuis 1989. Elle a publié en 1985 un recueil de nouvelles, puis, en 1990, *La Pierre du rire*. En 1996, ce roman a obtenu le prix Al-Nâqid. Le deuxième roman de Hoda Barakat, *Les Illuminés* (Actes Sud, 1999), a été publié à Beyrouth en 1993 et traduit en italien et en espagnol. L'un des plus prestigieux prix littéraires arabes, le prix Naguib-Mahfouz, a été attribué en 2000 au *Laboureur des eaux*.

 **Barakat, Hoda.** *Les illuminés*. Arles : Actes Sud, 1999.

Cote : R BAR I

Un homme et une femme sont rendus par l'amour fou à leur condition humaine originelle, au-delà de toute identité, comme s'ils aspiraient l'un et l'autre à réaliser le vieil idéal hermaphrodite. Nous ne connaissons jamais leurs noms, mais nous saurons peu à peu, par des signes ténus, qu'il est chrétien de la montagne, et elle, musulmane citadine, et leur amour - en ces temps de guerre civile - les rejette hors de leurs communautés respectives.

L'homme, le narrateur, sombre dans une folie qui brouille les frontières entre le réel et l'imaginaire... Dans ce roman, le deuxième après *La Pierre du rire*, Hoda Barakat rompt avec une certaine "littérature féminine" pour saisir le rapport homme femme comme on ne l'a jamais fait jusqu'à présent en langue arabe. La guerre civile libanaise, tout en situant l'action dans le temps et dans l'espace, n'est ici qu'un alibi pour explorer les zones troubles, interdites, enfouies dans les profondeurs de l'être, là où l'amour côtoie la folie et la mort.

Votre lecture :

*- Ecrit à l'époque de la guerre civile du Liban, ce roman, dur et déstabilisant mêle les thèmes de la guerre et de l'amour. Des vagues de pessimisme m'ont submergée avec la description hallucinante de la folie du personnage central enfermé dans un asile. On retrouve le thème de l'amour, mais un amour répulsion entre cet homme palestinien et cette femme libanaise, qui se font mal l'un l'autre. Lui dit l'avoir tuée, alors qu'elle apparaît sans cesse. Ceci avec des descriptions de la vie dans les faubourgs de Beyrouth en guerre, mêlées à ses obsessions pour la lumière dont il a horreur. Il a envie de rentrer sous terre pour y retrouver l'image de sa femme. L'écriture « machiste » est assez étonnante quand on sait que ce livre a été écrit par une femme. Obsessions que l'on retrouve chez d'autres auteurs libanais, désespoir de la relation homme femme, machisme ...*

*- Très beau livre, j'ai aimé la sensibilité de l'auteur. Il faut absolument le lire.*

*-Je ne suis pas rentré dans ce livre.*



**Barakat, Hoda.** *Le laboureur des eaux.* Arles : Actes Sud, 2001.

Cote : R BAR L

Comme son père et son grand-père, Nicolas est un commerçant aisé du centre-ville de Beyrouth, où il possède un magasin d'étoffes renommé. Durant la guerre civile, il perd ses parents et sa maîtresse, Chamsa, la jeune et belle servante d'origine kurde. Puis le feu ravage le magasin familial, en préservant toutefois le sous-sol qui sert de dépôt. Nicolas s'y réfugie un jour et décide d'y vivre, au milieu de ses somptueuses soieries dont il connaît l'histoire et les variétés comme personne.

A travers ces étoffes, il se remémore les deux femmes de sa vie : sa mère, fantasque et infidèle, et Chamsa, digne descendante d'un peuple insoumis, avec laquelle il aurait pu échapper à son sinistre destin...Les personnages de Hoda Barakat évoluent dans une ville qui se meurt et qui les entraîne dans son néant. Comme elle, sept fois déjà dans sa longue histoire, ils doivent disparaître sans laisser de traces pour faire place à un nouveau peuple, porteur de valeurs nouvelles. Les leurs, tragiquement désuètes, ne leur offrent plus rien que le malheur. Laboureurs des eaux, à l'image des Phéniciens, ils ne creusent nul sillon, ne bâtissent que des ruines.

Votre lecture :

*-Lecture intéressante pour la découverte de Beyrouth et de ses différentes confessions, et aussi pour la peinture des étoffes. Dans ce récit, les grands-parents arrivent d'Égypte où ils vendaient des tissus. Le père devient un grand marchand à Beyrouth. Il mène une relation amoureuse avec une servante, progression de cette relation à travers la description des tissus. La guerre fait tout basculer avec la destruction du magasin, mais le père avait aménagé le sous-sol et caché les tissus ... Incertitude concernant la fin du récit. J'ai manqué de références historiques quand la jeune femme racontait l'histoire de sa famille druze.*

*-Le monde du Liban s'écroule, pendant la guerre, une explosion détruit le magasin d'un marchand de tissus qui se réfugie dans la cave, entouré de tissus somptueux. Toute sa vie s'organise autour des tissus. La seule fois où il rencontre des hommes, c'est un véritable massacre. Le seul lien qui subsiste, c'est la relation qu'il réussit à établir avec un chien. L'appréhension de la psychologie masculine est intéressante. J'ai apprécié la beauté du style, le maniement de la métaphore, c'est un tisserand ! Pourquoi le laboureur des eaux ? On ne voit pas ce qui peut amener la reconstruction, il vit dans une solitude totale dans son souterrain.*



### **Barakat, Ibtisam.**

Ibtisam Barakat est née à Beit Hanina, près de Jérusalem en 1964. Elle a vu sa vie bouleversée à l'âge de trois ans, quand Israël a occupé la Cisjordanie et Jérusalem-Est à la suite de la guerre de 1967. Elle est maintenant écrivain, poète et éducatrice. Une enfance palestinienne est son premier roman.



### **Barakat, Ibtisam. Une enfance palestinienne.** Toulouse : Milan, 2009.

Cote : R BAR E

Palestine, 1981. Ibtisam, 17 ans, est arrêtée à un poste frontière par des soldats israéliens. Encore une fois la peur. Encore une fois la honte. Elle prend alors conscience qu'elle n'a rien connu d'autre que la guerre et l'exil. " Essaie d'oublier ", lui avait dit sa mère. Mais Ibtisam veut se souvenir, raconter et écrire son enfance palestinienne.

Votre lecture :

*Dans la première partie du livre, elle prend le car pour se rendre de Ramallah à Birzei, où elle a une boîte postale, fenêtre ouverte sur le monde. Au retour, le car est arrêté à un contrôle. Elle prend alors conscience qu'elle a toujours vécu dans la guerre. C'est un dé clic pour elle.*

*Dans la seconde partie, située entre 1964 et 1967, elle décrit son enfance très simplement. Elle réalise qu'elle ne connaît pas la population israélienne, elle n'a de contact qu'avec les soldats israéliens.*



### **Barakat, Najwa**

Née à Beyrouth, en 1966, Najwa Barakat, après des études de théâtre et de cinéma, s'est installée depuis 1985 à Paris où elle travaille dans la presse écrite, radiophonique et télévisée.

Elle a écrit cinq romans dont le troisième, *Le bus des gens bien*, publié à Beyrouth en 1996, et le premier traduit en français, a reçu le Prix de la meilleure création littéraire de l'année 1996.



### **Barakat, Najwa. Le bus des gens bien.** Paris: Stock, 2002.

Cote: R BAR B

Sur la place déserte d'une petite ville d'un pays arabe, un vieil autobus est comme échoué. Perché en équilibre instable sur le toit du véhicule, un brave graisseur tente d'arrimer une charge picaresque, tout un mobilier de chambre à coucher, la dot d'une passagère : Mariam, martyre à force d'être vierge, s'en va, chaperonnée par sa mère Khaddoudja, rejoindre un hypothétique fiancé.

Ils sont peu à peu une douzaine de passagers improbables à s'embarquer pour un voyage qui n'aura d'innocent que les apparences. Et l'autobus, ayant récupéré son chauffeur, un peu suspect lui aussi, entame son périple au bout de la nuit, une nuit qui prête aux confidences, aux épanchements et aux mensonges. Une nuit qui en vaut mille et encore une. En chemin, on recueille une femme enceinte, un sac d'olives, un prétendu opprimé, mais surtout la tempête, dans tous les sens du terme. Le tout couronné par un crime. Un crime qui va déchirer les masques, mettre à nu les âmes, et bouleverser les destins avant que l'autobus reprenne gaiement sa descente aux enfers avec son chargement d'éternels coupables...

Votre lecture :

*Thème vieux comme le monde : derrière la beauté se cache la noirceur. C'est un échantillonnage de personnages pittoresques, imam, femme dévergondée, homosexuel... qui ont en commun la culture musulmane. Tous se réfèrent au Coran et au fil de ce voyage invraisemblable où se mêlent tempête, accouchement, crime, la scène finale est assez échevelée, la police arrêtant tout le monde.*

*Il s'agit d'une peinture de la campagne libanaise avec ses personnages picaresques, qualité des portraits, mais obsession sexuelle appuyée.*

## **Barbash, Benni.**

Dramaturge, écrivain et scénariste pour la télévision et le cinéma, Benny Barbash est né en Israël, à Beer-Sheva, en 1951. Il vit actuellement à Tel-Aviv. *My First Sony* est paru en 1994. Il a connu un grand succès en Israël mais aussi en Angleterre, en Allemagne, en Grèce et en Italie où il a reçu le prix Wizo. Benny Barbash est traduit pour la première fois en français.

Au Salon du livre de Paris en 2008, Benny Barbash a obtenu le prix grand public pour *My first Sony*.

 **Barbash, Benni.** *My first Sony*. Paris: Zulma, 2008.

Cote: R BAR M

Ce roman reflète le courant de la « seconde génération », des fils et des filles des victimes de la Shoah. C'est l'histoire d'un enfant qui enregistre tout ce qu'il entend, l'héritage et les non-dits restent au cœur de la vie familiale et il témoigne de ce vide sidéral laissé par la génération de ses grands-parents. Face au refus d'évoquer le passé, l'enfant désire plus que tout garder une trace du monde qui l'entoure.

En lisant ce roman, le lecteur découvre toute la société israélienne qui défile avec ses laïcs comme ses religieux, les partisans de deux pays et ceux qui ne le sont pas et enfin la génération de la guerre et celle dite de la « post-Shoah ».

Votre lecture :

*Un garçon israélien enregistre les conversations de sa famille sur un magnétophone. Je ne suis pas arrivé à le finir.*



## **Chedid, Andrée.**

Andrée Chédid est née en 1920 au Caire de parents libanais. Elle est mise en pension à l'âge de 10 ans. Elle apprend alors l'anglais ainsi que le français. Elle exprime sa tendresse en mots arabes. A 14 ans Andrée Chédid part en Europe. Elle revient ensuite au Caire pour aller dans une université américaine. Son rêve était d'être danseuse mais elle se maria à 22 ans avec un médecin. Elle aura d'ailleurs avec lui deux enfants : Michèle et Louis. Son oeuvre est un questionnement ardent sur la condition humaine, les liens que tisse l'individu au monde. Souvent portée par une ferveur mystique, son écriture est d'une grande sensualité pour évoquer l'Orient mais se montre plus âpre pour dénoncer la guerre. Elle est poète, romancière, auteur dramatique.

Andrée Chedid a ses racines ancestrales en Egypte et au Liban, mais elle est installée en France depuis 1946. Son oeuvre entière porte les marques de ce multiculturalisme. Le français est sa langue maternelle et sa langue d'écriture. Aujourd'hui elle occupe une place de choix parmi les auteurs français contemporains. Romancière, nouvelliste, dramaturge et surtout poète. « Je reviens toujours à la poésie, comme si c'était une source essentielle » Andrée Chedid est une femme bien de notre temps ; ses écrits restent jeunes dans le plein sens du terme. " Avancer, reprendre joie, défier l'obstacle, peut-être le vaincre, puis aller de nouveau: tels sont nos possibles ".

L'auteure n'en est pas pour autant " féministe " dans le sens militant du terme, de même que son écriture ne peut être qualifiée de " féminine ", terme trop souvent associé à une certaine mièvrerie de convention. Identités sexuelles et actantes sociales, les héroïnes chedidiennes s'inscrivent dans le mouvement solidaire du monde contemporain, tout comme d'autres femmes se sont incarnées dans la réalité d'un autre temps. C'est ainsi que même les personnages-femmes du Moyen Orient sont généralement celles qui savent faire " craquer la carapace " des injustices, comme le dit si bien la poète dans " La femme des longues patientes " (Fraternité de la parole). L'oeuvre d'Andrée Chedid est un ardent questionnement sur la condition humaine.



**Chedid, Andrée.** *Le message.* Paris Flammarion, 2000.

Cote : R CHE M

Dans la rue déserte d'une ville ravagée par la guerre, Marie s'effondre, touchée par une balle alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre Steph. Leurs retrouvailles devaient sceller leur réconciliation et l'aveu d'un amour partagé. Luttant contre la mort, la jeune femme ne désire plus qu'une chose : transmettre un message à Steph pour lui dire qu'elle venait et qu'elle l'aime. D'une écriture sèche et brûlante, Andrée Chedid raconte l'agonie de Marie et scande l'absurdité de la guerre, qui fait gémir les corps et sépare les amants.

Votre lecture :

- *Le récit se déroule sur une journée. Dans un Beyrouth en guerre une jeune femme, Marie, va rejoindre celui qu'elle aime, Steph. Elle est blessée par un franc-tireur. Un couple qui fuit va essayer de la soigner et de porter au jeune homme, le message d'amour qui lui est destiné. Ce livre délivre un message d'amour et d'humanité dans un monde de haine. Il est émouvant, bien écrit.*

- Marie veut retrouver Steph, son ancien amour. Mais elle est blessée, elle lui écrit alors un message. Le roman se termine mal, c'est une histoire émouvante. J'ai aimé ce livre. Andrée Chedid raconte l'histoire d'une jeune fille qui veut retrouver son ancien amour. Elle veut le reconquérir. L'auteur veut nous montrer l'horreur de la guerre. La guerre peut tout détruire, même l'amour entre deux personnes.



## **Darwich, Mahmoud.**

Mahmoud Darwich, né en 1942 à Birwa, près de Saint-jean d'Acre, et mort à Houston en 2008, est unanimement considéré comme l'un des plus grands poètes arabes contemporains.

Auteur de plusieurs ouvrages maintes fois réédités et traduits partout dans le monde, il a publié chez Actes Sud: *Au dernier soir sur cette terre* (poèmes, 1994); *Une mémoire pour l'oubli* (récit, 1994); *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude?* (poèmes, 1996); *La Palestine comme métaphore* (entretiens, 1997); *Le Lit de l'étrangère* (poèmes, 2000); *Murale* (poème, 2003); *Etat de siège* (poème, 2004); *Ne t'excuse pas* (poèmes, 2006); *Entretiens sur la poésie* (2006); *Comme des fleurs d'amandiers ou plus loin* (2007).

A son dernier soir sur cette terre, Mahmoud Darwich est mort à Houston, Texas, autant dire nulle part. Quelle ironie pour celui qui comparait les Palestiniens aux Indiens d'Amérique, chassés de leur terre et se laissant mourir, comme des arbres déracinés. Mahmoud Darwich est mort à 67 ans, loin de chez lui. En 2000, il nous disait : «Ramallah, la Cisjordanie, ce n'est pas ma terre. Les gens, les paysages ne me sont pas familiers. Je suis de Galilée. C'est comme si j'étais encore en exil, mais chez moi.» Finalement, sa seule patrie aura été la poésie.

Sa famille, qui avait fui au Liban, rentre clandestinement en Galilée deux ans plus tard. Il grandit avec les «Palestiniens de l'intérieur», sous administration militaire. Un poème sur la «naqba» (la «catastrophe» de 1948) écrit à 12 ans, à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance d'Israël, lui vaut une convocation chez le gouverneur. Mais c'est aussi à l'école qu'il apprend l'hébreu, qu'il parlait et écrivait couramment, et qu'il prend goût à la littérature grâce à une professeure juive allemande.

Il poursuit ses études à l'université de Haïfa, où il découvre la politique et les femmes. Il milite au Parti communiste israélien, seul parti à compter des Juifs et des Arabes, ce qui lui vaut d'être plusieurs fois arrêté et emprisonné. Il écrit des poèmes, des articles dans la presse. Sa jeune renommée, son charisme et surtout ses textes, qui donnent chair à la Palestine et sont appris comme des hymnes à la liberté, agacent les autorités israéliennes, qui ne cachent pas leur soulagement lorsqu'il quitte Haïfa, où il est assigné à résidence, pour rejoindre Moscou, qui lui a décerné une bourse d'études. Bien plus tard, en 1983, il recevra le Prix Lénine pour la Paix.

Commence alors une longue période d'errance et d'exil, qui épouse les aléas de l'OLP dont il est devenu un cadre dirigeant : Le Caire en 1971, Beyrouth en 1973, Le Caire à nouveau après l'invasion du Liban par Israël en 1982, puis Tunis et enfin Paris. Plus la politique est présente et pressante, plus ses poèmes se font hermétiques ou élégiaques. Il comprend d'instinct qu'il lui faut se délivrer du «sang des martyrs» s'il ne veut pas devenir prisonnier de la cause palestinienne. Il préfère chanter la vie, la mort, l'amour, les femmes...

En 1993, il avait démissionné du Comité exécutif de l'OLP, après la signature des accords d'Oslo. Lui, le «modéré», n'approuvait pas cette paix mal ficelée, oublieuse des réfugiés palestiniens et des colonies juives. «Mon rôle est de demander toujours plus», disait-il, à l'instar d'Edward Said, l'autre grand intellectuel palestinien, mort lui aussi. Mais jamais il n'a accablé Arafat, par fidélité. En 1996, il fut pour la première fois autorisé à se rendre à nouveau à Haïfa, juste à temps pour enterrer son ami le romancier Emile Habibi. Il aurait pu -

dû - avoir le Nobel de littérature mais ses prises de position intransigeantes contre l'occupation israélienne l'en ont probablement privé.

Dans le monde arabe, on ne lisait pas ses recueils de poésie, mais l'on venait à ses récitals comme l'on va voir une rock star, par dizaines de milliers. Lors de sa dernière intervention, à Haïfa, en juillet 2007, il s'était montré amer, ironisant sur le coup de force du Hamas à Gaza : «Nous avons triomphé. Gaza a gagné son indépendance de la Cisjordanie. Un seul peuple a désormais deux Etats, deux prisons qui ne se saluent pas. Nous sommes des victimes habillées en bourreaux.» Dans ce café parisien, ce dimanche matin d'hiver, il nous avait aussi dit cette vérité essentielle :

«J'ai longtemps cru que la poésie était une arme. Et puis j'ai compris qu'un poème ne changeait rien. Rien que la poésie.» C'est déjà beaucoup.

Christophe Ayad.



**Darwich, Mahmoud.** *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ? Poèmes.* Arles : Actes Sud, 1996.

Cote : 892.71 DAR

C'est comme toujours, au croisement de l'expérience individuelle la plus intime et de la mémoire collective que se situe ici Mahmoud Darwich. Dans une poésie qui prolonge les mythes du Proche-Orient ancien mais aussi les grandes odes de l'Arabie anté-islamique pour dire l'exil, le temps suspendu, et une identité irréductible, enracinée dans la langue arabe.

Votre lecture :

*Difficile à lire, avec de nombreuses références mythiques.*



**Darwich, Mahmoud.** *Récital Mahmoud Darwich : Odéon-Théâtre de l'Europe le 7 octobre 2007*, traduit par Elias Sanbar et Didier Sandre ; musiciens Samir et Wissam Joubran. Arles : Actes Sud, 2009.

Cote : 892.71 DAR

Votre lecture :

*-Superbe livre CD où sont repris les textes en arabe lus par Darwich et les mêmes textes traduits en français et lus par un comédien. C'est merveilleux de pouvoir entendre la voix de Darwich à travers un large éventail de son œuvre, ode à la nature, poèmes engagés, textes plus intimes ... L'autre intérêt de ce livre CD, c'est de pouvoir écouter de la poésie, c'est encore plus fort que de la lire, surtout à travers la voix de son auteur.*

*-Les 2 CD regroupent 15 poèmes parus en français. On écoute la version arabe comme une musique. La version française est lue de façon admirable, avec un accompagnement au luth. C'est très beau.*



**Darwich, Mahmoud.** *La trace du papillon.* Arles : Actes Sud, 2009.

Cote : 848 DAR

Cet ouvrage, le dernier publié du vivant de Mahmoud Darwich, rassemble une centaine de textes courts, en vers ou en prose, écrits au fil des jours sans plan préconçu ni la moindre restriction thématique. Ainsi y trouve-t-on des réflexions à caractère politique, toujours décapantes, et des pensées intimes sur le temps qui passe ou sur l'exil intérieur, mais aussi un éloge du vin ou de la voix d'Oum Kalsoum, des poèmes d'amour, la description d'un arbre ou d'un fruit, les échos d'une conversation à Paris ou le récit d'une rencontre en Espagne, et surtout, de bout en bout, le pressentiment d'une prochaine disparition.

Au sommet de son art, Mahmoud Darwich trace des pistes, pose des jalons, nous dit à chaque page de son journal qu'il a encore tant de choses à nous dire et dont nous ne connaissons que les quelques poèmes, sublimes, qu'il a eu le temps d'écrire ou d'achever durant la dernière année de sa vie.


Votre lecture :

*Ce recueil de poésie se lit très bien. Chaque poème est présenté sur une page. C'est de la très belle poésie soit d'inspiration politique, soit des poèmes d'amour ou des pages où il développe des pensées plus intimes.*

### **El-Cheikh, Hanan.**

Depuis plus d'une vingtaine d'années, la voix ironique et chaude de Hanan el-Cheikh, romancière arabe de grand talent, s'élève pour dévoiler la duplicité d'une société crispée sur son image de rigueur morale pendant qu'elle se livre hystériquement à la transgression des tabous. Née en 1945 dans la communauté chiite du Sud-Liban, Hanan el-Cheikh vit à Londres depuis la guerre civile libanaise, après avoir étudié au Caire et séjourné dans les pays du Golfe.

Elle a publié 5 romans et deux recueils de nouvelles. Son oeuvre est traduite en plusieurs langues. Sont déjà parus en France : "*Histoire de Zahra*" (1999), "*Femmes de sable et de myrrhe*" (1995), « *Poste restante Beyrouth* » (1995) et "*Le cimetière des rêves*" (2002). Son dernier ouvrage chez ACTES SUD : "*Londres mon amour*".

 **El-Cheikh, Hanan.** *Londres mon amour*. Arles : Actes Sud, 2002.

Cote : R ELC L

Les destins croisés de trois immigrés arabes : Amira, une prostituée marocaine, Samir, un travesti libanais et Lamis, une jeune divorcée irakienne, et de Nicholas, expert en antiquités orientales pour Sotheby's. Chacun tente d'organiser sa vie dans le paysage londonien. Mais les deux mondes, arabe et anglais, se côtoient et se frôlent sans jamais vraiment se mêler.

Votre lecture :

*-Personnages qui manquent de profondeur, aux destins croisés. Ils se rencontrent dans l'avion menant à Londres et s'y retrouvent de façon un peu artificielle. Pour eux, Londres est un mythe. Chacun reste dans sa communauté, il n'y a pas de véritable rencontre. Je n'ai pas aimé.*

 **El-Cheikh, Hanan.** *Poste restante à Beyrouth*. Arles : Actes Sud, 1995.

Cote : R ELC P



Voici un roman épistolaire dégageant une émotion mais dont il est difficile de restituer l'histoire. Le personnage principal est une femme, Asmahane. Elle est l'auteur des dix lettres adressées aussi bien à des personnes qu'à son pays, sa ville. Il est difficile de définir l'âge et la situation exacte d'Asmahane tant les lettres emmêlent les fils des récits. En effet, ces lettres ne s'adressent pas seulement à leur destinataire mais sont surtout un moyen de raconter une histoire ou plutôt des histoires.

Ces lettres sont un moyen de raconter des histoires personnelles différentes, celles d'Asmahane, de sa famille, de ses amis, des vies intimement liées à d'autres Histoires, celle d'un pays, le Liban et celle d'une région. Le lecteur découvre l'enfance d'Asmahane, le village de la plaine de Bekaa, la grand-mère à la forte personnalité... mais aussi les familles palestiniennes réfugiées, le choix des uns et des autres lors de la Guerre du Liban. Certains sont restés et ont choisi un camp, d'autres sont partis vers un ailleurs qui s'est révélé moins rose que prévu. Et puis d'autres encore ne savent pas quoi faire, où aller et c'est le cas d'Asmahane.

Votre lecture :

*L'auteur écrit des lettres fictives, à une amie elle raconte ce qui se passe pendant la guerre du Liban, à une autre dont le mari a été pris en otage, elle avoue qu'elle se sent elle-même otage, puis elle s'adresse à sa terre, le Liban... On ressent tout l'amour que les Libanais éprouvent pour leur pays. Elle compare les Libanais à des gouttes de mercure, toujours en mouvement et n'arrivant pas à s'entendre.*



## **El-Daïf, Rachid.**

Rachid El-Daïf est né en 1945, à Zgharta, ville de la montagne libanaise où il passe son enfance. Dans son roman *Learning english*, il revient sur les rudes mœurs tribales des maronites de cette région. Étudiant à l'Université de Beyrouth, il s'engage dans les rangs du Parti Communiste libanais qui s'était rangé du côté des Palestiniens dans leur combat contre les phalanges chrétiennes. En avril 1975, il espérait que la guerre allait se terminer par la victoire des « progressistes » et « abolir à jamais le système confessionnel ». Mais il déchantait très vite.

Ses premiers livres, notamment *Passage au Crépuscule* et *Lettre à Monsieur Kawabata*, sont un véritable réquisitoire contre la culture de la haine qui s'est développée au Liban. À partir de *Qu'elle aille au Diable Meryl Streep*, Rachid El-Daïf s'attaque avec une virulence humoristique rare aux hypocrisies de la société libanaise dont la modernité cache, selon lui, des archaïsmes insoupçonnés. Sous couvert d'autofiction, ses romans jettent un éclairage cru et drôle sur le lieu même de tous les conflits et malentendus entre l'homme et la femme, à savoir le lit.

L'oeuvre de Rachid El-Daïf, très populaire dans le monde arabe et traduite dans plusieurs langues, se caractérise par l'incroyable économie de moyens qu'il a réussi à imprimer à la langue arabe, si complexe et si avide de rhétorique, ce qui le place résolument à la pointe de la modernité littéraire.



**El-Daïf, Rachid.** *Fais voir tes jambes, Leïla !* Arles : Actes Sud, 2006.

Cote : R ELD F

Sur son lit d'hôpital, le narrateur retrouve peu à peu la mémoire, il se rappelle que sa voiture a heurté un poteau électrique et que, au moment de l'accident, il téléphonait à sa petite amie, Leïla. Or, depuis qu'il a acheté une Subaru japonaise à son ami Rafic, celle-ci n'a cessé de lui attirer des ennuis de toutes sortes ; il la conduisait avec le sentiment d'être à bord d'une


voiture piégée. Ses déboires ont en fait commencé le jour où il a appris que son père, âgé de soixante-cinq ans, allait se remarier et qu'il envisageait, pour satisfaire les caprices de sa nouvelle épouse, de vendre l'appartement familial. Cherchant alors à empêcher cette union, il n'a pas hésité à fomenter de petits complots, plus pervers les uns que les autres, et même à proposer à la douce et innocente Leïla - du moins le pensait-il - de calmer quelque peu l'appétit sexuel de son père...

Rachid El-Daïf explore la société libanaise d'aujourd'hui avec une rare férocité - sans jamais cependant se départir d'un ton neutre et faussement naïf. Si son héros ne parvient pas à se dépêtrer de ses problèmes, c'est que tout est piégé, la vie politique, les relations familiales, les liaisons amoureuses, et également la belle mais redoutable voiture que son meilleur ami lui a fourguée.

Votre lecture :

*Un jeune homme d'une trentaine d'années ayant eu un accident retrouve la mémoire. Son père veut se remarier et revendre la maison familiale. Le fils veut empêcher ce mariage. Il propose sa copine à son père. C'est du délire !*

*On ressent très bien l'éclatement de la société libanaise, la pierre d'achoppement entre Orient et Occident. La lecture de ce roman n'est pas évidente.*

 **El-Daïf, Rachid.** *Passage au crépuscule.* Arles : Actes Sud, 1992.


Cote : R ELD P

Tantôt reclus, se débattant contre ceux qui investissent son domicile, tantôt fuyant, cherchant son salut dans un improbable passage au crépuscule, obsessionnellement, à Beyrouth, un homme bascule dans le labyrinthe du cauchemar. Telle est en effet la vision - presque une hallucination - que nous propose Rachid el-Daïf.

Dans un récit hanté par l'angoisse de la mutilation et de la mort, nous découvrons la douleur intime d'un conflit jamais vraiment décrit, jamais explicitement circonscrit. Echappant aux catégories du politique autant qu'à celles du militaire, ce texte est, dans son irréalisme même, un témoignage de première force sur l'expérience civile de la crise libanaise.

Votre lecture :

*On est dans la guerre, les affrontements. La forme du récit nous laisse désarmés. Est-ce que le héros est mort, malade ? Est-ce que ce sont des allégories ?*

 **El-Daïf, Rachid.** *Qu'elle aille au diable, Meryl Streep !* Arles : Actes Sud, 2004.

Cote : R ELD Q

Un Libanais nommé Rachid regarde distraitement à la télévision un film dans lequel joue Meryl Streep, Kramer contre Kramer. Ne comprenant pas l'anglais, il parvient juste à deviner que la célèbre actrice est en train de se séparer de son mari. Ce divorce le renvoie soudain à la réalité de son propre couple, dont le mariage avait été préparé par une tante.

Le roman se présente comme une longue interrogation sur ses relations avec sa femme. Pourquoi va-t-elle assez régulièrement dormir chez ses parents, malgré l'achat d'une très belle télévision Sony ? Comment se fait-il qu'elle en sache autant sur la sexualité masculine ? Peut-il vraiment croire à la virginité de son épouse avant le mariage alors que les médecins savent maintenant très bien réparer les choses ? Quelle a été, au fond, la vie de cette femme dont il ne sait finalement pas grand-chose et qui lui échappe chaque jour un peu plus ?

Qu'elle aille au diable, Meryl Streep ! est sans aucun doute le roman arabe où la question du couple est la plus explicitement traitée et où la sexualité est abordée sans ambages. Le mariage apparaît comme une institution mise à rude épreuve par la modernité. En assumant ou en feignant d'assumer cette modernité, la femme dévoile finalement à l'homme à quel point il reste incapable d'en faire autant.

Cette fabuleuse étude de mœurs révèle un malaise palpable : celui de l'homme libanais aux prises avec des transformations sociales qu'il est dans l'incapacité de contrôler ou de réprimer ; les modifications des règles des jeux de l'amour et du sexe troublent profondément Rachid et ses interrogations, certes légitimes, de même que ses arguments souvent bancals, dévoilent le mal-être d'une société naturellement mutante et l'existence d'une guerre des sexes qui est loin de s'achever. Difficile de s'attacher à ce personnage imbu de lui-même et du statut qu'il a reçu en naissant mâle, et sa mauvaise foi, sa lâcheté et son immoralité flagrantes laissent pantois ! Mais c'est surtout son incapacité d'adaptation aux modifications sociales, sa naïveté maladroite, et son discours répétitif, obsessionnel, qui en font un antihéros de choix...

Votre lecture :

*Livre abominable, proche de la pornographie. Cela ne présente pas d'intérêt de montrer l'irruption de la culture américaine dans une société comme celle du Liban.*



## **Gibran, Khalil.**

Poète libanais, né à Bcharré en 1883 et décédé à New York en 1931. Ecrivain, penseur, poète et peintre libanais de grand talent, Khalil Gibran fait partie de ces êtres qui ont illuminé le monde par leur génie créatif. Ses poèmes ont été traduits dans le monde entier et ses peintures appréciées dans les plus grandes capitales. Mais l'œuvre qui a le mieux traduit le message mystique dont il était porteur et qui lui a valu l'illustre renommée que nous connaissons est, sans conteste, "*Le Prophète*" : chef-d'œuvre qui restera dans l'histoire de l'humanité une référence spirituelle incontournable.

Né au Liban dans une famille chrétienne maronite, Khalil Gibran émigre aux Etats-Unis avec sa mère puis retourne seul au Liban pour y faire ses études à l'Ecole de la Sagesse de Beyrouth. Après de nombreux voyages, il s'établit à Paris où il étudie la peinture et achève "*Les Esprits Rebelles*", éloquent réquisitoire contre la suprématie de l'Eglise et de l'Etat qui sera condamné par l'Eglise maronite et les autorités turques du Liban. De retour aux Etats-Unis, un journal diffuse ses écrits faisant l'apologie des valeurs modernes mais universelles qui lui tiennent à cœur telles que la liberté, la fraternité, la justice sociale, la nécessité d'un retour à la nature... Mais le poète n'excelle pas moins dans ses diatribes contre l'institution des religions et des systèmes politiques, du nationalisme, des conditionnements, de la dualité sous toutes ses formes...

Après un autre séjour à Paris où il étudie encore la peinture et côtoie de nombreuses personnalités, il s'installe définitivement à New York. Et, à mesure qu'il publie ses œuvres littéraires et picturales toujours plus saisissantes, sa renommée mondiale ne cesse de croître. Mais Khalil Gibran est aussi un intellectuel engagé. Jusqu'en 1920, date de l'indépendance de son pays natal, il préside une association à la fois littéraire et politique destinée à aider les pays du Moyen-Orient à s'affranchir du joug ottoman. Après la publication du "*Prophète*" en 1923, il devient membre du New Orient Society où il rencontre Gandhi...

Doté d'une santé précaire, l'artiste s'éteint subitement à l'âge de 48 ans, après nous avoir laissé en héritage une œuvre complète que, désormais, nul être humain en recherche d'absolu ou, tout simplement, sensible à la Beauté, ne peut ignorer.

 **Gibran, Khalil.** *Mon Liban.* Paris : Mille et une Nuits, 2007.

Cote : 848 GIB

Parce qu'elle est trop souvent réduite au seul *Prophète*, l'oeuvre de Khalil Gibran demeure méconnue, et c'est précisément cette méconnaissance qui entretient une forme de malentendu quant à sa pensée, à laquelle on a volontiers prêté une certaine mollesse, tandis que fortement imprégné de la réflexion de Nietzsche, elle semble vouloir proposer une alternative.

Réunis pour la première fois, ces six textes en partie inédits ont été publiés en revue par Khalil Gibran (1883-1931), mais n'ont jamais été repris en volume de son vivant. Tous ont pour trait commun la révolte de la sagesse de Gibran contre les pouvoirs religieux et politiques de son temps au Liban qui bafouent leurs idéaux spirituels et idéologiques au profit de bas intérêts immédiats. C'est que Khalil Gibran, pour reprendre la très belle formule d'Albert Camus, a trop " le goût de l'homme " pour ne pas lutter contre ce qui lui nuit, l'asservit, le dupe ou l'abaisse, et prôner ce qui peut élever l'homme vers l'humain. Ces textes sont encore d'une étonnante actualité.

Votre lecture :

*Textes écrits en 1920 au moment où la France assoit son mandat sur le Liban qui perd son indépendance, révélant l'opposition entre un Liban, douce campagne, et un Liban abandonné par ces habitants.*

 **Gibran, Khalil.** *Le prophète.* Tournai : Casterman, 1956.

Cote : 892.7 GIB

Khalil Gibran a écrit de nombreux ouvrages, mais c'est la publication en anglais de *The Prophet* en 1923, qui lui assurera la notoriété dans le monde occidental où il était quasiment inconnu. *Le Prophète* est l'oeuvre d'une vie, une oeuvre qui emprunte à la religion, à la poésie, au bon sens et à la psychologie, un résumé de la sensibilité humaine.

Gibran donnera à la face du monde, avec l'éloquence et la fluidité qui sont siennes, une immense leçon d'humanité qui deviendra depuis sa publication une véritable référence spirituelle. Une oeuvre dont il avait déjà esquissé les grandes lignes en arabe dès l'âge de quinze ans et qu'il travaillera jusqu'en 1923 alors qu'il atteint ses 40 ans, l'âge de la sagesse.

Votre lecture :

*-Écrit sur un mode poétique, Le prophète, est une leçon de morale, quelque part, une leçon de sagesse. C'est un livre intemporel, bâti sur un fonds de morale chrétienne.*

*-Je suis étonnée du succès fou rencontré par ce livre qui est une succession de lieux communs. Par contre j'ai bien aimé le style. Le texte est présenté sous forme de versets.*

 **Gour, Batya.**

Batya Gour (janvier 1947 - mai 2005) est une écrivaine israélienne, spécialisée dans le roman policier. Née Batya Mann à Tel Aviv en 1947, Batya Gour enseignait la littérature à l'Université hébraïque de Jérusalem. Elle collaborait également en tant que critique littéraire au quotidien israélien Haaretz. Gour se met à l'écriture sur le tard, à l'âge de 41 ans. En 1988, son premier ouvrage est publié, qui met en scène son héros principal, le commissaire Michael Ohayon. Il sera suivi de 5 autres romans. Nombre de ses personnages sont inspirés d'individus réels, issus des milieux académiques israéliens.

**Gour, Batya.** *Jérusalem, une leçon d'humilité.* Paris : Gallimard, 2000.

956.94 GOU

Ni historienne ni militante politique, B. Gour, auteur de romans policiers, nous raconte « sa » ville de Jérusalem : le bonheur et la difficulté d'y vivre, son quotidien, ses quartiers, ses rues, ses gens. Son histoire aussi, évidemment, car à Jérusalem plus qu'ailleurs il est impossible d'échapper au poids du passé.

C'est le regard d'une romancière qui ne se revendique pas comme politiquement engagée mais nous livre l'expérience d'une simple Hiérosolymitaine, d'adoption car elle est née à Tel-Aviv et ne découvre Jérusalem qu'à l'âge de dix ans : « Ma relation à Jérusalem n'a pas été d'emblée une histoire d'amour. Je n'ai pas vraiment éprouvé un coup de foudre lors de ce premier contact, quand j'avais dix ans. [...] Mais il y avait eu une deuxième fois; et c'est ensuite qu'il avait été possible de parler d'amour. »

Pour nous, elle égrène ses souvenirs : ses études à Jérusalem dans les années soixante, la ville divisée par un mur de béton, l'effervescence de la réunification, puis la vie au quotidien, les embouteillages, les sirènes des ambulances, les relations avec les Palestiniens, les nouvelles banlieues et autoroutes d'une ville qui devient tentaculaire, l'architecture, les odeurs, les couleurs... le tout émaillé de multiples réminiscences littéraires, de la Bible à Agnon en passant par Bialik, Alterman, A. B. Yehoshua, A. Oz ...


Elle nous plonge dans les petits ennuis quotidiens, les joies et, à chaque fois, soit en filigrane soit explicitement, réapparaît la question du statut de la ville de plus en plus problématique. Car comment concilier l'amour que les juifs éprouvent pour cette ville et l'amour que les musulmans peuvent avoir ?

Christiane Mélin

Votre lecture :

*-Ce livre est un plongeon dans ce que les Israéliens ont comme rapport avec Jérusalem, un rapport sacré. Batya Gour a quitté Tel Aviv à l'âge de dix ans pour aller vivre à Jérusalem. Elle se souvient de ce voyage qui a eu lieu en 1957. Elle est allée sur place, revivre ce voyage. Le récit est très documenté et elle s'interroge sur la possibilité de concilier l'attachement des Juifs et des Palestiniens à cette ville.*

*-Batya Gour décrit la ville de Jérusalem quand elle y est venue la première fois, avec sa population variée, une ville plutôt laide qui n'a rien à voir avec la ville céleste, telle qu'elle l'imaginait. Elle est assez critique vis-à-vis des autorités et avoue son amour pour cette ville.*

 **Gour, Batya.** *Meurtre au kibboutz.* Paris : Fayard, 2004.

Cote : RP GOU M


Un meurtre au kibboutz, ça n'existe pas ! C'est impossible. Mais le kibboutz, qu'est-ce que c'est ? Un milieu quasi familial, une terre promise ou un dernier refuge ? Un monde clos sur ses rêves à l'idyllique promiscuité ? Un passé commun fait de labeurs, marqué par l'Histoire et traversé de luttes souterraines violentes ? Un modèle de société qui aura fait du désert un verger ? Mais à quel prix ?

Le commissaire Michaël Ohayon, pourtant né en Israël et à qui l'on vient de confier l'enquête sur la mort d'une femme, se demande chaque jour s'il connaît son pays. Au kibboutz, entre les rescapés de la Shoah, ceux venus de Pologne ou les enfants nés sur place, les mobiles pour tuer, même s'ils sont surprenants, finalement ne manquent pas...

Votre lecture :

*-Toute l'histoire se passe dans un grand kibboutz. On fait d'abord connaissance avec la vie au kibboutz et les personnages les plus marquants. On se demande si on ne s'est pas trompé en pensant lire un policier, puis brusquement, il y a une mort suspecte. Le commissaire Ohayon enquête avec son équipe plusieurs jours sur place. En toile de fond, on découvre le conflit entre les anciens pionniers fondateurs du kibboutz et leurs idéaux, qui ont tout sacrifié pour créer une nouvelle société, et la deuxième ou troisième génération qui voudraient introduire des changements.*

*-Il faut se familiariser au début avec les noms hébreux. J'ai apprécié la description du kibboutz. Ce qui est impressionnant, c'est le « moi » collectif. Au début, on a l'impression que tout va bien, puis des tensions apparaissent ...L'un des personnages avoue avoir souffert de cette vie communautaire, de la séparation d'avec ses parents, surtout la nuit.*

 **Gour, Batya.** *Le meurtre du samedi matin.* Paris : Fayard, 1993.

Cote : RP GOU M

Pour les membres du prestigieux Institut de psychanalyse de Jérusalem, ce samedi restera à jamais le jour où l'indicible s'est produit : le docteur Eva Neidorf, analyste de renommée internationale, profondément aimée de ses collègues, a été retrouvée dans son bureau tuée d'une balle dans la tempe. Ses proches sont abasourdis. Il n'y a pas de mobile. Elle connaissait l'assassin et lui a elle-même ouvert la porte.

Michaël Ohayon, confronté aux arcanes de ce milieu viscéralement tenu par la déontologie du secret, saura mettre à nu les raisons d'une telle violence. Il saura poser la question cruciale pour cette profession : que faire lorsque l'on détient sur un patient des informations moralement inacceptables ? Que faire si l'intégrité physique ou psychologique d'autres personnes est gravement en danger ?

Votre lecture :

*-On a un corps dès le début du livre. Le contexte est un institut de psychanalyse prestigieux, à Jérusalem. Il s'agit d'un milieu très fermé, sélect. Au commissaire Michael Ohayon et son équipe de retrouver le coupable. En l'absence de pratiquement tout indice, il convoque et interroge péniblement les personnes mêlées de près ou de loin à ce milieu. Lecture facile, sauf pour les noms, inhabituels, des personnes peu faciles à retenir.*

*-Très dense, très fouillé. Il faut s'approprier les noms hébreux et juifs des personnages qui de temps en temps se télescopent. On est dans le domaine de la psychanalyse, les gens sont dans leur bulle. C'est un vrai labyrinthe. Batya Gour a le don d'accrocher son lecteur, quand cela devient dense, tendu, il y a un personnage qui part en vrille et on repart.*

 **Gour, Batya.** *Meurtre sur la route de Bethléem.* Paris : Fayard, 2001.

Cote : RP GOU M

Un cadavre vient d'être découvert dans les combles d'une petite maison du quartier de Bakaa, à Jérusalem Ouest. Le commissaire divisionnaire Michaël Ohayon et son équipe, dépêchés sur les lieux, peinent à identifier la victime, de toute évidence une jeune femme issue d'un milieu aisé. Leur enquête les mène au cœur de l'un des plus anciens quartiers de la ville, dans un périmètre de plus en plus réduit, où tout le monde connaît tout le monde, mais où personne ne semble en mesure d'aider les policiers : ni les époux Bashari, d'origine yéménite, ni leur fils Nathanel, professeur d'histoire russe, ni leurs voisins, M. et Mme Benech, un couple de juifs hongrois et leur fils, le beau Yoram, qui, depuis toujours, vouent une haine sans merci aux Bashari, ni la célèbre journaliste Riky Shoshan, ni le non moins célèbre avocat d'affaires Rozenstein. Sur fond de querelles de voisinage, de diversité de

culture et de deuxième Intifada, Ohayon va mettre au jour un terrible secret, lié à l'une des pages les plus douloureuses de l'histoire d'Israël : le scandale des enfants " volés.

Votre lecture :

*Il s'agit du plus facile à comprendre parmi les policiers de B Gour. L'histoire se passe pendant la seconde Intifada dans un quartier de Jérusalem. L'auteure montre les conflits, les vieilles haines et préjugés selon d'où l'on vient. J'ai bien aimé, c'est distrayant, avec un fonds intéressant.*

## Govrin, Michal.

Michal Govrin est née à Tel-Aviv en 1950 dans une famille laïque. Son père fut l'un des fondateurs de l'État d'Israël et sa mère est une survivante de la Shoah. Romancière, poétesse, et femme de théâtre, elle écrivait ceci: «Partie faire des études à Paris, j'étais essentiellement israélienne. J'en suis revenue juive. Je ne suis pas retournée dans ma ville natale, à Tel-Aviv, mais j'ai choisi de vivre à Jérusalem.»

En quelques lignes, cette femme qui a été une intime d'Emmanuel Lévinas, de Jacques Derrida et de Gershom Scholem, résumait un parcours saisissant. C'est en effet à Paris, notamment après le choc ressenti en voyant «le Chagrin et la pitié» de Marcel Ophüls, que Michal Govrin réalise vers 1972-1973 qu'elle a quelques comptes à régler avec l'Europe, qu'elle appartient à un autre monde, à une autre tradition.

Depuis 1981, elle publie de la poésie dont un recueil illustré par l'artiste Liliane Klapisches. Ses poèmes figurent aujourd'hui dans de nombreuses anthologies. Auteur d'une thèse sur le théâtre sacré contemporain, Michal Govrin a dirigé des mises en scènes très remarquées dans le domaine du théâtre juif expérimental, ainsi que des adaptations de Samuel Beckett, Martin Buber ou Jean-Claude Grumberg.

**Govrin, Michal.** *Sur le vif*. Paris: Sabine Wespieser, 2008.

Cote: R GOV S

*Sur le vif* est son premier roman publié en 2002, paru aux Etats-Unis en 2007, il paraît en français en mars 2008. Dès le début du roman, l'héroïne, Ilana Tsouriel, brillante architecte meurt dans un accident de voiture. Elle laisse derrière elle un épais dossier d'instantanés qui composent sa vie, mêlant fragments de journal intime, lettres, notes, photographies et dessins. De ce matériau émerge un portrait de femme passionnée et lumineuse qui va vivre, peu de temps avant sa mort, une expérience fondamentale : un séjour prolongé avec ses enfants en Israël pendant la guerre du Golfe avec, au cœur du roman, une liaison passionnelle et bouleversante avec un metteur en scène palestinien.

Aaron Appelfeld a souligné l'importance de ce roman pour comprendre la société israélienne. C'est un livre brûlant de passion, d'espoir et de nostalgie. La poétesse et metteur en scène Michal Govrin livre un journal intime imaginaire, où les émotions sont à vif. Et les blessures aussi.

Votre lecture :


*Ilana, une architecte décède accidentellement. Son mari remet ses carnets à une amie, qui retrace les derniers mois d'Ilana, entre New York, Paris et Jérusalem pendant la guerre du Golfe. Elle a le projet de construire un monument pour la paix ; elle mène une relation tumultueuse avec son amant palestinien tout en retrouvant ses deux enfants. La forme est curieuse, on s'interroge sur le narrateur. C'est un plaidoyer pour la paix.*

## Grossmann, David.

David Grossman, né en 1954 à Jérusalem, est considéré aujourd'hui comme l'une des figures majeures de la littérature israélienne. Il fait des études de philosophie et de théâtre à l'Université hébraïque de Jérusalem et commence sa carrière comme correspondant à Kol Israel, la radio nationale en Israël. Il devient célèbre avec la parution de son premier livre, *Le vent jaune*, essai politique engagé où il décrit les souffrances imposées aux palestiniens. Suivent plusieurs romans qui sont traduits dans de nombreux pays.

Célèbre dans le monde entier, il fait partie, avec Amos Oz et Avraham B. Yehoshua, du groupe d'écrivains et d'intellectuels qui ont fondé le mouvement « **la paix maintenant** » et qui, depuis la guerre de 73, travaillent pour le rapprochement entre israéliens et palestiniens et pour la création d'un État palestinien. Le 10 août 2006, quelques jours avant la mort de son fils Uri au combat, lui et les écrivains Amos Oz et Avraham B. Yehoshua avaient lancé, d'abord dans le quotidien Haaretz puis lors d'une conférence de presse, un appel au gouvernement israélien pour qu'il accepte un cessez-le-feu, point de départ pour aboutir à une solution négociée, décrivant la poursuite des actions militaires comme "dangereuse et contreproductive" et s'inquiétant du sort du gouvernement libanais.

Dans son dernier recueil, *Dans la peau de Gisela*, David Grossman livre sa vision personnelle de la société israélienne. À travers la question centrale de l'identité, l'auteur analyse ce qui constitue le quotidien d'Israël : la permanence d'un conflit qui, selon lui, mène à l'impasse.

 **Grossmann, David.** *Dans la peau de Gisela. Politique et création littéraire.* Paris : Seuil, 2008.

Cote : 320.956 GRO

Ce recueil, composé de cinq textes issus d'interventions ou de discours sur les questions relatives au quotidien des Israéliens, évoque la paix, mène une réflexion sur le lien entre littérature et politique. L'écriture apparaît à l'auteur comme le seul espace de liberté permettant de se mettre dans la peau de l'autre.

À travers la question centrale de l'identité, l'auteur analyse ce qui constitue le quotidien d'Israël : la permanence d'un conflit qui mène à l'impasse, la vie sous la menace constante de l'anéantissement, le pessimisme face à l'avenir, l'aveuglement qui empêche d'accepter l'Autre, Israël pourra-t-il enfin s'ancrer dans l'espace ou restera-t-il à jamais un peuple universel, immatériel, diabolisé par le reste du monde ?

Dans ce contexte violent et cruel, l'écriture est le seul espace de liberté permettant de se mettre dans la peau de l'Autre, de «l'ennemi», dans une union pour accéder enfin à la réconciliation et à la paix. Personnels, touchants de sincérité, d'humanité et de réalisme quant à la situation israélienne, ces textes témoignent d'une force de vie extraordinaire.

Votre lecture :

*-Dans le premier texte, David Grossmann revient sur son enfance et l'appropriation du livre à travers la lecture « Je sais aujourd'hui qu'à dix ans j'avais découvert que les livres sont l'unique lieu au monde où les choses et leur perte peuvent cohabiter. » Il évoque la découverte de l'existence du shettel dans un livre offert par son père et conjointement la prise de conscience de la disparition de ce monde. Dans les suivants, sa réflexion est beaucoup plus politique, plus engagée dans la voie d'une meilleure connaissance de l'Autre, avec des parallèles intéressants entre littérature et politique. Quand il compare l'ennemi, le Palestinien au personnage créé par l'écrivain, il dit la nécessité de les connaître tous deux de l'intérieur. Pour lui, l'essence de la littérature, c'est la liberté. La liberté de penser, de*



*regarder les êtres et les choses autrement, y compris son ennemi. Mais réfléchir ou écrire au sujet de son ennemi ne signifie pas les disculper pour autant.*

*- Plusieurs discours de David Grossman sont regroupés dans ce petit livre. Il s'agit de sa réflexion sur la création littéraire et la politique. Il établit un parallèle entre les deux quand il affirme que l'on rentre dans la peau des personnages en littérature et qu'il faut se mettre à la place de l'autre en politique. C'est un homme de paix et non pas un pacifiste. Il ne veut pas de la paix à n'importe quel prix. La paix, ce serait donner aux Juifs la possibilité d'un avenir, leur donner l'impression d'être chez eux, avec des frontières définies. Il analyse très bien la complexité du problème « s'il n'y avait pas la guerre avec les Arabes, on se ferait la guerre » écrit-il.*

*- Il s'agit de 5 textes écrits par David Grossman entre 2002 et 2007 sur la société israélienne, son passé, son présent et son avenir, avec une réflexion sur l'identité nationale. Dans « les livres qui m'ont fait », il évoque la culture traditionnelle juive marquée par la persécution subie et la victimisation, son impréparation à affronter l'opposition Israël /Palestine. Il dévoile aussi le fossé entre sa voix intérieure et la société actuelle.*

*Dans « Réflexion sur une paix improbable » il s'interroge sur la possibilité d'une paix qui ne soit pas seulement un vœu pieux. A travers l'histoire d'Israël, il évoque le syndrome du rescapé et la position de rejet de l'autre en faisant groupe. Comment vivre sans ennemi ? Il analyse aussi la situation actuelle qui fait d'Israël une forteresse assiégée et déboussolée, minée par la violence et le problème insoluble des territoires occupés.*

*Il se demande aussi si le peuple juif s'inscrit dans l'espace ou le temps. Un peuple ? Une race ? Le Racisme ? (La Shoah) Quel processus de guérison ? Où est l'unité d'Israël ? son identité ? Il affirme « la lutte contre les Arabes nous évite la guerre civile » Il est persuadé que seul un climat de paix peut permettre à Israël de s'affranchir de la pression du passé et de celle du présent.*


*« Dans la peau de Gisela » A partir de la réflexion de l'auteur sur ses personnages, comment il les connaît de l'intérieur, « l'autre », David Grossman établit un parallèle avec « l'ennemi » et s'interroge sur comment écrire sur son ennemi. Il fait allusion à la pesanteur de l'histoire officielle, de nos peurs, de nos désirs et illusions. Il faudrait entreprendre une désintoxication pour aboutir à une réconciliation, c'est-à-dire nous rendre l'humanité dont nous avons été dépossédés.*

*« A la mémoire de Itzhak Rabin » Dans un discours pathétique qui s'adresse au Premier ministre Ehud Olmert, David Grossman dénonce avec une violence extrême la brutalité d'Israël et son insensibilité. C'est un appel au dialogue, au consensus, contre les extrémismes. « Au bord du précipice, tout près de perdre tout ce que nous avons créé ici... »*

*« Ecrire dans le noir » souligne le désespoir de ne jamais voir évoluer l'état actuel des choses et la destruction de la pensée par l'état de guerre permanent. Il remarque l'atrophie de la surface de l'âme au contact du monde, il dénonce l'insensibilité à la souffrance de l'autre, la suspension de tout jugement moral et le renoncement même à comprendre. Il élargit sa vision à l'humanité entière où des millions d'hommes sont menacés dans leur survie, leur liberté, leurs valeurs et leur identité.*

*C'est un appel aux intellectuels, aux écrivains : « Lorsque j'écris, j'imagine, je ressuscite, le monde ne se referme plus sur moi, il s'ouvre vers l'avenir. Je nomme à ma façon un monde inhospitalier, je l'apprivoise, je le reconstruis. » Magnifique hymne à l'écriture.*

*-L'auteur livre en cinq textes, condensé superbe, une réflexion sur sa vision personnelle de l'identité. Il analyse un conflit déjà vieux de cinquante ans qui mène à l'impasse.*

 **Grossman, David.** *J'écoute avec mon corps : deux nouvelles.* Paris : Seuil, 2005.

R GRO J

Une jeune femme rend visite à sa mère, en fin de vie, pour lui lire une histoire : un épisode ancien vécu par la fille comme une trahison, lorsque la mère, professeur de yoga, avait par une initiation intense révélé à un adolescent refoulé sa vraie nature. Par le biais de la confession-fiction, les deux femmes engagent le dialogue et se réconcilient après des années d'incompréhension, acceptant la maladie de l'une, l'homosexualité de l'autre.

Dans une voiture qui roule la nuit vers une destination inconnue, un homme confesse son interminable tourment à la conductrice, sa belle-soeur. Il veut aller surprendre sa femme qu'il soupçonne d'avoir un amant depuis longtemps. Mais ce qu'il imagine du couple adultère est d'une telle précision que, peu à peu, le doute s'insinue dans l'esprit du lecteur. Qui trompe qui ? Qui mène une double vie ? L'homme ou la femme ?

Dans ces deux superbes récits à huis clos où imaginaire et réalité se confondent, la plume fébrile, obsédante de David Grossman explore ici les méandres obscurs et vertigineux de la jalousie conjugale, là les rapports conflictuels entre mère et fille.

Votre critique :

*Il s'agit de deux nouvelles. On est toujours perdu, on ne sait jamais qui parle, malgré la différence de typographie. Est-ce la mère, est-ce la fille ? C'est seulement vers le milieu de la nouvelle que l'on arrive à situer les personnages. C'est une histoire à tiroirs où une jeune femme en douleur raconte l'histoire de sa mère avec la permission de celle-ci, en lui en faisant la lecture. La mère, autrefois, en tant que professeur de yoga rencontre un garçon extrêmement sensible, que son père bat et qu'elle va révéler à lui-même. Réflexion sur ce que le corps peut nous apprendre.*



**Halevi, Ilan.**

Né à Lyon, en 1943, dans la clandestinité parce que ses parents étaient juifs et résistants - son père, communiste et révolutionnaire professionnel a même travaillé un temps comme ouvrier à l'Humanité - il passe une jeunesse inquiète entre les États-Unis, où il découvre les Black Panthers, l'Afrique noire et Israël où il s'installe, se marie et fait divers métiers, mais surtout beaucoup de politique. Il est alors, comme il le dit lui-même, un « agitateur professionnel », fréquente les Panthères noires et l'extrême gauche israélienne, le Matzpen, mais aussi palestinienne, el Hard, rêve de les réunir mais se heurte à la répression.

Il finira, après la guerre de 1973, par passer du côté palestinien et servir l'OLP et Yasser Arafat, devenant aux yeux d'Israël la figure même du traître. Ce qui ne l'empêchera pas, plus tard, de participer activement aux négociations israélo-palestiniennes qui suivirent la conférence de Madrid, puis les accords d'Oslo.

Il est notamment l'auteur de *Question juive : la tribu, la loi, l'espace* (Minuit, 1981), ouvrage traduit dans plusieurs langues, et de *Face à la guerre*.



**Halevi, Ilan.** *Allers-retours.* Paris : Flammarion, 2005.

Cote : 956.94 HAL

Qui est-il ? Naïm ou Hilan? Hacoheh, Kagan ou Halevi? Juif, Palestinien, Israélien ou Français ? Et cette histoire qu'il nous raconte, est-ce un roman, une autobiographie, un journal, une intrigue policière ou un livre d'histoire ? Tout cela à la fois et plus encore. Car c'est une bien curieuse autobiographie que publie chez Flammarion celui que les journalistes qui « couvrent » le Proche-Orient connaissent sous le nom d'Ilan Halevi.

Ancien vice-ministre des Affaires étrangères de l'Autorité palestinienne depuis plus de vingt ans, représentant de l'OLP auprès de l'Internationale socialiste, il est un des meilleurs analystes de la situation, tant en Palestine qu'en Israël. Proche d'Arafat, il a participé à toutes les entreprises, secrètes ou officielles, de rapprochement entre Israéliens et Palestiniens. Car il est aussi, et c'est ce que montre son livre, un passeur de frontières, un homme aux identités mêlées.

Le livre raconte tout cela, mais d'une manière romanesque, mêlant les personnages réels, hommes et femmes politiques ou militants des deux côtés, à des personnages de fiction et à d'autres encore, qu'il appelle « inspirés », dont le vrai nom n'est pas cité mais qui ont traversé sa vie. S'y ajoutent des intrigues amoureuses mais aussi et surtout une curieuse histoire d'espionnage dont le héros, Fuad, un Palestinien originaire de Jaffa devenu journaliste et qui est aussi le meilleur ami de Naim, mourra tragiquement dans les ruines du World Trade Center, lors de l'attentat de 1993. Une mort brutale et mystérieuse, occasion pour l'auteur de s'interroger sur les ressorts réels de cet attentat et du suivant, celui du 11 septembre 2001, sur lequel s'achève ce livre étrange et attachant où la réalité rejoint la fiction.

Françoise Germain-Robin

Votre lecture :

*Ilan Halevi se décrit comme Juif non juif, mais comme Juif palestinien. Dans son livre, il y a de nombreux aller retours dans l'espace et dans le temps. Il faut s'accrocher pour le lire, j'ai eu des difficultés à rentrer dedans.*

## Hedaya, Yaël.

Née à Jérusalem en 1964, Yael Hedaya, qui réside aujourd'hui à Tel-Aviv, a exercé la profession de journaliste et se consacre désormais à l'écriture. *Trois Histoires d'amour* est son deuxième livre paru en 1997.

## Hedaya, Yaël. *Trois histoires d'amour*. Arles : Actes Sud, 2002.

Cote : R HED T

Il est des histoires d'amour qui sont également des histoires de séparation. Ce roman est composé de trois nouvelles. Son auteur, Yael Hedaya, une Israélienne de 38 ans, élève seule ses deux jeunes enfants à Tel-Aviv. L'univers de ses fictions est celui d'un amour désenchanté, hanté par la peur de la solitude. Ses personnages ne sont pas des héros. Ils sont profondément humains. Assoiffés d'amour, ils se contentent le plus souvent d'ersatz par crainte de perdre la sécurité de leur quotidien. Ici, pas de grandes passions ni de scènes à la Roméo et Juliette, juste des liens amoureux décrits à la lumière d'une réalité sans complaisance, avec son lot de désagréments, de frustrations et de difficultés d'être. Et de drôleries : des scènes d'amour burlesques ou des situations cocasses, comme le divorce de parents âgés. Autant de moments de vie qui s'ajustent pour former un tout cohérent.

Philosophe de formation, Yael Hedaya porte sur les trajectoires de vie un regard juste. Ces récits hyperréalistes nous renvoient à nous-mêmes, et à nos interrogations sur les raisons pour lesquelles une histoire commence et finit. Aucun mot n'est inutile, aucune information superflue. L'auteur possède l'art du détail, une exquise précision. Elle sait décrire et déceler dans le tremblement d'une épaule le signe de la colère, de la tristesse ou de la trahison. On s'enthousiasme, on se réjouit, on s'attriste et on s'indigne comme on le ferait au récit

d'une amie. C'est un livre qui souvent oppresse et serre le cœur. Aiguisée comme un scalpel, la plume de Yael Hedaya est à la fois grave et légère, comme la vie.

(Valérie Colin-Simard)

Votre lecture :

*Avec ces trois nouvelles, qu'a voulu montrer l'auteur ? Dans la première, il s'agit d'une rencontre arrangée entre une célibataire trentenaire et un jeune homme que lui présente des amies. Les personnages ne sont pas nommés. Ces personnes ont soif d'amour mais n'arrivent pas à le vivre. Cela aurait pu se passer ailleurs qu'en Israël, seule référence au pays, le kibboutz est nommé. J'ai été déroutée par ces nouvelles qui pourtant se lisent très bien.*

### **Kashua, Sayed.**

Sayed Kashua est né en 1975 à Tira, en Galilée, dans un village devenu israélien en 1948. Journaliste et critique de télévision dans un hebdomadaire de Tel-Aviv, il a fait des études dans un lycée de Jérusalem puis à l'Université hébraïque. Il vit aujourd'hui à Beit Safafa, un village arabe en périphérie de Jérusalem. Il appartient à cette nouvelle génération d'écrivains et d'artistes qui refusent d'être les porte-parole d'une idéologie.

### **Kashua, Sayed.** *Les Arabes dansent aussi.* Paris: Belfond, 2003.

Cote: R KAS A

Destin tragique d'un homme en quête d'identité déchiré entre tradition et modernité, ce roman est aussi un constat amer sur les difficultés quotidiennes d'une famille d'Arabes israéliens de 1948 à nos jours. Un livre courageux, sans complaisance ni pour les Juifs ni pour les Arabes. Une bombe dans la littérature israélienne.

Au début des années quatre-vingt, dans le village arabe de Tira, en Galilée, vit un jeune garçon intrépide. Elève brillant, il est porteur des aspirations d'une famille et de tout un village. Mais, s'il parvient sans peine à obtenir une bourse pour le meilleur internat de Jérusalem, la suite est moins aisée... Élevé dans la nostalgie d'une Palestine qu'il ne connaît pas, il découvre un monde nouveau où on parle hébreu, où on mange avec une fourchette et où on écoute les Beatles. Un monde où ses draps roses, ses pantalons cousus par sa mère et ses cassettes de Fairuz font de lui un étranger. Un monde auquel il va pourtant désespérément tenter de s'intégrer. Mais comment se construire une identité quand on a honte de danser, de parler, de s'habiller comme les siens et qu'on est méprisé par ceux auxquels on rêve de ressembler ? Dans cette société pleine de contradictions, de préjugés, de violence et de haine, l'enfant prodige va peu à peu devoir renoncer à ses illusions, condamné à vivre sans repères ni espoir.

Votre lecture :

*-Un jeune Palestinien vit à Tira en Galilée. C'est un garçon plein de promesse qui obtient une bourse pour aller à Jérusalem. Il découvre l'hébreu. On suit pas à pas les choix et la vie du garçon tiraillé entre sa propre culture et un monde nouveau qui le fascine. Il est assez critique vis-à-vis de sa communauté. Il se vit comme un citoyen de seconde zone, c'est troublant. Il vaudrait mieux être palestinien de Palestine. C'est un livre très dur, perturbant.*

*-Un Palestinien essaie de s'intégrer dans la société israélienne.*

## **Kenan, Amos.**

Amos Kenan est né à Tel-Aviv en 1927, il était l'une des dernières personnalités de ce que l'on nomme en Israël la « génération de 1948 », celle qui a combattu pour créer l'État juif. Il fut tout à la fois peintre, sculpteur, poète, écrivain et dramaturge. Il a travaillé dans les plus grands journaux du pays, notamment Haaretz. Par-dessus tout artiste engagé, il aura, sa vie durant symbolisé nombre des contradictions et des déchirures sublimées par les ressortissants de cette génération en Israël.

Il a su faire preuve d'un regard critique des plus acerbes sur la société durant toute sa vie. Présent à Paris entre 1954 et 1962, il a publié un livre enrichi des illustrations de Pierre Alechinsky. De retour en Israël, il reprend son activité satirique, et écrit à nouveau pour le théâtre. L'écrivain iconoclaste est décédé en août 2009 de la maladie d'Alzheimer contre laquelle il se battit durant de longues années.

 **Kenan, Amos.** *La route d'Ein Harod.* Paris : Albin Michel, 1984.

Cote : R KEN R

Dans son célèbre roman de politique fiction " La Route d'Ein Harod "(1984), qui se déroule durant les derniers jours précédant la défaite d'un État d'Israël tombé sous la coupe d'une junte militaire, Amos Kenan raconte la fuite de l'un des assiégés vers cet endroit mythique encore libre. Car Ein Harod (littéralement « la source de Harod ») est non seulement l'origine d'un cours d'eau mais aussi le premier kibboutz, l'atelier qui devait forger l'homme nouveau de la révolution sioniste.

*La route d'Ein Harod est à Israël ce que fut 1984 à l'Angleterre, à savoir une contre utopie.* Amos Kenan comme Orwell, s'efforce d'alerter ses concitoyens sur les périls qui menacent leur démocratie. Son livre, dur et fort, a secoué ses nombreux lecteurs. D'aucuns ont estimé qu'il portait atteinte à l'image de Tsahal. Sa version arabe a paru dans une revue palestinienne.

Votre lecture :

*Ce livre a été publié en France en 1984. Il a fait polémique. Son auteur était proche d'un mouvement d'extrême droite en 1948 et a ensuite évolué vers les mouvements de gauche. Le livre a été traduit par Christiane de Rochefort, elle s'en est inspirée pour écrire « Le repos du guerrier ». Le style est percutant. C'est une sorte de fable dans laquelle on est à un moment x de l'histoire d'Israël. Un homme d'une cinquantaine d'années est terré dans sa maison, il est dans l'opposition au régime politique. Il doit partir pour rejoindre Ein Harod, un kibboutz. Sur sa route, il croise un Arabe, le dialogue va s'engager. Vont-ils rejoindre Ein Harod ? Il y a de très beaux passages. Ce livre m'a interpellé, par la prise de conscience de ce personnage, c'est violent bien sûr.*

## **Khalifa, Sahar.**

Sahar Khalifa est née à Naplouse. Après avoir enseigné à l'université de Bir Ait, en Palestine, elle suit des études de littérature anglo-saxonne aux États-Unis, puis revient en Palestine où elle fonde le Centre des études féminines qu'elle dirige depuis. Elle est considérée comme la plus grande romancière palestinienne et, en 2006, l'Université américaine du Caire lui a décerné le prix Naguib Mahfouz de littérature. Ses romans sont traduits dans le monde entier.



**Khalifa, Sahar.** *Un printemps très chaud.* Paris : Seuil, 2008.

Cote : R KHA P

Le camp palestinien de 'Ayn el-Morjân et la colonie israélienne de Kiryat Sheiba sont séparés par une clôture métallique. De part et d'autre, deux enfants s'apprivoisent. Mais la clôture devient un mur entre deux communautés qui se haïssent ou, au mieux, s'ignorent. Tout est vu à travers le regard d'Ahmad, le jeune Palestinien, en proie aux problèmes de son âge, à sa timidité, à un amour naissant, aux conflits de générations, à la rivalité qui l'oppose tendrement à son grand frère Majid.

Son univers bascule quand il s'introduit derrière la clôture : emprisonné, il passe de l'enfance à l'adolescence. Des illusions à une réalité d'autant plus dure et amère que, entre-temps, la seconde Intifada a éclaté, et que Majid, accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, doit entrer dans la clandestinité, début d'un calvaire qui l'entraînera notamment jusque dans le quartier général assiégé de Yasser Arafat.

Sans manichéisme, la romancière palestinienne Sahar Khalifa brosse une fresque bouleversante de la réalité de son pays, de son désespoir grandissant, de ses paradoxes et de ses antagonismes. Elle pose une question essentielle : quel avenir y a-t-il pour la jeunesse, qu'elle soit palestinienne ou israélienne ?

Votre lecture :

*-Roman poignant et admirable, l'auteur traque les antagonismes de la société palestinienne. Elle défend la cause des femmes, décrit la corruption des autorités palestiniennes et la cohabitation impossible des Palestiniens et Israéliens. Le roman se situe au moment où Arafat est encerclé et la ville de Naplouse détruite par l'armée israélienne. Un jeune homme palestinien est amoureux d'une adolescente juive qui vit de l'autre côté de la barrière. Pour récupérer un chat passé de l'autre côté, il risque la prison. Son père le confie alors à son fils aîné qui sera lui aussi emprisonné. Le jeune frère va devenir ambulancier. Description extraordinaire des femmes qui vivent près du mur.*

*-Livre sans haine, l'histoire se passe dans la Palestine occupée. Cette situation pourrit les hommes. Le personnage, Ahmed est présenté de façon sympathique, il est bègue, timide, mais surtout artiste. Son père lui offre un appareil photo. Il devient très dur. Son frère est à l'opposé, prêt à tout pour réussir. Le livre se lit très bien, on sent le poids de la guerre.*

*-D'un côté un enfant palestinien, de l'autre une fillette d'une colonie israélienne s'apprivoisent. Ahmad va franchir la clôture et se retrouve en prison. Son demi-frère Ajid veut entrer dans le milieu de la chanson, où il se fait un nom petit à petit. Ahmad se retrouve embarqué dans la guerre, arrive au camp de Ramallah où vit Arafat. Il devient ambulancier. C'est très oppressant. Les femmes palestiniennes, notamment les grands-mères sont décrites de façon formidable. -C'est un livre qui n'est pas dans la haine, il montre bien les antagonismes de cette société. On a surtout le point de vue des deux jeunes.*

*-Roman glaçant, mais poignant. Il donne l'image d'une société palestinienne ouverte, traversée par les grands débats actuels. Cela se lit très bien.*




**Khoury, Elias.**

Elias Khoury est né en 1948 à Beyrouth. À l'âge de 20 ans, il se rend en Jordanie où il s'émue au contact des camps palestiniens ce qui l'amène à militer au sein de l'OLP. Après les massacres de Septembre Noir, à Aman, il part pour Paris où il rédige un mémoire sur la guerre civile libanaise de 1960 qui a opposé les Druzes aux Chrétiens. A son retour au Liban,

il dirige, aux côtés de Mahmoud Darwich, la revue Shu'un filistiniya (Les Questions Palestiniennes).

En 1975, il prend part activement à la guerre civile durant laquelle il est sérieusement blessé et manque de perdre la vue. En 1977, il publie son premier roman *La Petite Montagne* où il narre sur un rythme lancinant le chaos de la guerre, la disparition de la ville et la destruction de la vie. Par la suite, il consacre une vaste fresque à l'exode des palestiniens en 1948. Avec *La Porte du Soleil*, il a obtenu le plus grand prix littéraire palestinien, dans ce roman, il s'inspire de la structure des mille et une nuits et retrace l'aventure des réfugiés et la guerre civile au Liban, avec en contrepoint, une magnifique histoire d'amour.

Elias Khoury dirige depuis des années le supplément culturel du quotidien An Nahar dont il a fait la tribune de l'opposition libanaise.

 **Khoury, Elias.** *La porte du soleil*. Arles : Actes Sud, 2001.


Cote : R KHO P

A l'instar des contes de Schéhérazade, il est des histoires qui peuvent sauver la vie. C'est la thérapie mise en oeuvre par le narrateur pour tenter de tirer du coma son père spirituel, héros de la résistance palestinienne. Au chevet du malade dans un hôpital presque désaffecté du camp de Chatila, il raconte les événements de la guerre civile libanaise tout juste achevée, les épisodes marquants de sa propre existence et les itinéraires souvent douloureux d'une poignée d'hommes et de femmes happés par l'histoire après leur expulsion de Galilée en 1948. Dans sa fureur pour ranimer par le souvenir un corps végétatif, c'est tout un peuple qu'Elias Khoury fait vivre sous les yeux du lecteur, dans un roman ample et poignant, considéré unanimement comme le récit par excellence de l'exode palestinien.

Votre lecture :

*Histoire d'un homme âgé entrain de mourir dans l'hôpital désaffecté du camp de Chatila. Le narrateur reprend l'histoire de la Palestine depuis 1948. On se perd un peu dans les noms de lieu, des personnages. La chronologie historique n'est pas toujours respectée. La similitude entre les Juifs expulsés d'Europe et les Palestiniens chassés de chez eux est intéressante à relever. De même, la différence de positionnement entre la population civile, plus ouverte, et les soldats est soulignée.*

*Belle écriture, poétique, mais roman difficile. Ce livre a obtenu le plus grand prix littéraire palestinien et vient d'être publié en hébreu.*

 **Khoury, Elias.** *Yalo*. Arles : Actes Sud, 2004.

Cote : R KHO Y

Yalo a grandi comme une bête sauvage dans le Beyrouth des années de la guerre civile. Etranger à tout, il se retrouve à défendre un pays qui n'est pas le sien, à l'instar de ses congénères, descendants de la minorité syriaque venue de la Jezireh. Intégré dans un gang sans foi ni loi, vêtu été comme hiver de son long manteau noir, le fusil en bandoulière, il surgit dans les bois parmi les couples qui s'y rencontrent à la faveur de la nuit. Les hommes, effrayés, prennent la fuite en toute hâte, abandonnant leurs compagnes entre ses bras. Jusqu'au jour où il tombe amoureux de l'une de ses victimes qui, lassée de ses assiduités, finit par le dénoncer à la police.

Dans l'univers impitoyable de la prison, on torture Yalo pour lui faire avouer des crimes qu'il n'a pas commis. Acculé aux extrêmes limites de la souffrance au point de se dédoubler, il s'extrait de son corps sous la forme d'un aigle, puis d'un spectre qui se pose sur le bord de la lucarne pour assister aux séances de torture que subit son jumeau.

Votre critique :

*-Epouvantable à lire.*

*-Très bien écrit. J'ai été incapable de savoir s'il s'agissait d'un pauvre type victime de la violence dans un Liban en guerre ou d'un serial killer. Ce Yalo, emprisonné, s'extrait par la pensée de sa cellule, se dédouble, quittant son propre corps sous la forme d'un aigle pour ainsi observer les séances de torture qu'il subit. Extrêmement dur.*



### **Khoury-Ghata, Vénus.**

Poète, nouvelliste, romancière, Vénus Khoury-Ghata est née au Nord du Liban en 1937, dans le village de Pshery qui était celui de Khalil Gibran. Son père était interprète auprès du Haut Commissariat français du temps du Mandat et il a donné à ses quatre enfants le goût de la langue française. Vénus, qui fut Miss Beyrouth en 1959, divorce de son premier mari et épouse en 1972 le médecin et chercheur français Jean Ghata et s'installe à Paris. Le thème de la mort, si présent dans son œuvre, s'impose à elle à la fois du fait de la guerre civile et de la mort de son mari en 1981.

Venus Khoury-Ghata est toujours partagée entre deux pays et entre deux langues, l'arabe maternel et le français. Elle a publié une vingtaine de romans, et autant de recueils poétiques. Elle a bâti au fil des ans une œuvre riche, alternant poésie et roman, qui a été couronnée de nombreux prix, prix Apollinaire, prix Mallarmé. Elle est aussi membre de plusieurs jurys dont les prix Mallarmé, Fance-Québec, Max-Pol Fouchet, et du jury du Prix des Cinq Continents.



### **Khoury-Ghata, Vénus. *La Maestra*. Arles : Actes Sud, 1996.**

Cote : R KHO M

C'est comme une somnambule qu'Emma Chattlehorse, malade et désespérée, quitte la luxueuse hacienda de son mari, traverse à pied Mexico, s'engouffre dans un car puis disparaît vers une destination qu'elle-même ignore. Au terminus, un Indien la prend sous sa protection et la conduit vers un groupe de masures accrochées à flanc de montagne.

Commence alors la nouvelle vie de "la Maestra". Entre les mains de cette femme défaillante, toute une population fantasque, déguenillée, imprévisible, va désormais déposer ses espérances et ses désillusions.

Ce petit roman si mexicain, V. Khoury-Ghata l'a écrit avec un bonheur qui jamais n'exclut la gravité : elle entraîne sa "maestra" dans un tourbillon de situations émouvantes où peu à peu prend forme une parabole sur la confrontation des cultures, les aléas de la civilisation, et le précaire scintillement des "vraies richesses".

Votre lecture :

*On part complètement ailleurs, l'histoire se déroule au Mexique. Une jeune femme atteinte d'une maladie incurable part à l'aventure en bus. Elle rencontre un vieil Indien qui l'emmène dans son village perdu dans les montagnes, où vivent seulement les femmes et les enfants. Les hommes sont partis ailleurs rechercher du travail.*

*Le vieil homme la présente comme une institutrice, la maestra, les enfants ont peu envie d'aller à l'école. Elle se fait accepter quand une femme, sur le point de mourir, lui confie son enfant. L'Indien, lui, va partir à la recherche du mari de cette jeune femme. On ne sait pas ce qu'elle devient.*





**Khoury-Ghata, Vénus.** *Une maison au bord des larmes.* Paris :Balland, 1998.

Cote : R KHO M

C'est la longue déchéance d'un frère qu'évoque ce récit à la fois lyrique et impitoyable dans le Beyrouth des années 1950. Promis à un avenir poétique mais déchiré entre l'art, la drogue et un père tyrannique, ce jeune homme est chassé du toit familial. L'auteure, une de ses soeurs, spectatrice de son martyre, témoigne et rend hommage à son frère sacrifié.

Votre lecture :

*-Ce récit autobiographique, alternant les passages en italique où l'auteur s'adresse à son frère, se situe après les évènements. Ses parents sont morts. Son père répandait la terreur dans la famille, en particulier vis-à-vis de son frère qui a vécu de nombreuses années en hôpital psychiatrique. Il avait un tempérament de poète, de musicien, son père lui reprochait de se masturber. La mère pleurait sans cesse, elle tente d'expliquer à sa fille qu'il ne faut pas en vouloir à son père, enfant abandonné par ses propres parents, qui a vécu dans un monastère ... C'est bien écrit, mais je n'ai pas vraiment adhéré.*

*-Récit autobiographique où l'auteur s'adresse à son frère en utilisant le caractère italique. Son frère devenu marginal, le père le fait enfermer. L'auteur force un peu les traits de ses personnages, c'est dommage, l'histoire perd un peu de son intérêt. Trop c'est trop.*



**Kimhi, Alona.**

Alona Kimhi est née en 1966 en Ukraine. En 1972, sa famille émigre en Israël à Kyriat Bialik. Après son service militaire, elle fait des études de théâtre à l'académie Bet Zvi et entame une carrière de comédienne au théâtre et au cinéma. Si elle dit ne pas avoir souffert de l'exil et de son traumatisme, elle confesse son dégoût des événements qui ont marqué l'histoire récente au Proche-Orient.

En 1993 elle commence à publier des pièces de théâtre puis se tourne définitivement vers la littérature en 1996 avec la publication de son premier recueil de nouvelles, *Moi Anastasia*, primé dès sa parution en Israël et qui paraît aujourd'hui en France. Ces premiers textes annoncent l'originalité de l'œuvre de la future romancière. La touche particulière d'Alona Kimhi réside dans sa capacité à rendre le désespoir presque drôle. Suivront deux romans, *Suzanne la pleureuse* en 1999 et *Lily la tigresse* en 2004 qui lui apportent une consécration internationale.



**Kimhi, Alona.** *Moi, Anastasia : Nouvelles.* Paris: Gallimard, 2008.

Cote: R KIM M


Un couple un peu bohème s'ennuie. La jeune femme se souvient de leur frénésie sexuelle passée, s'interroge, le mari regarde la télévision. En attendant, elle passe le temps en courant les boutiques avec sa meilleure amie... Une fillette de dix ans, récemment immigrée d'Ukraine, a tellement peur de son beau-père autoritaire qu'elle ne sait plus comment se comporter... Une adolescente obèse internée dans un hôpital psychiatrique consacre ses journées à faire des portraits tendres et cruels des autres internés...Mor est une photographe à succès mais, contrairement aux apparences, elle se sent désespérément seule, et sa vie ressemble à une lente descente aux enfers...

En quatre longues nouvelles, Alona Kimhi entraîne le lecteur dans l'univers précaire de ses protagonistes à l'équilibre instable. Son écriture possède un pouvoir d'évocation exceptionnel et fait d'elle une des voix majeures de la jeune littérature israélienne.

Votre lecture :

*-Le vocabulaire est un peu familier. Parmi les nouvelles, celle d'une jeune femme internée en hôpital psychiatrique m'a touchée, même si elle est dure.*

*-J'ai détesté. C'est une suite de 4 nouvelles, mal écrites, avec un langage grossier.*

 **Kimhi, Alona.** *Suzanne la pleureuse.* Paris: Gallimard, 2003.

Cote: R KIM S

Suzanne Rabin pleurniche, larmoie, sanglote le plus clair de son temps, sans raison apparente. "Émotionnellement instable" depuis la mort de son père, survenue lorsqu'elle était adolescente, elle a trente-trois ans, mais n'arrive toujours pas à quitter sa mère et leur petite vie dans la banlieue de Tel-Aviv. Les choses changent brutalement lorsque son lointain cousin Naor s'installe chez les deux femmes, séduisant chacune à sa manière, et troublant définitivement le fragile équilibre de leur existence. De crises de larmes en moments d'angoisse, Suzanne se cherche dans le miroir du beau Naor, puis se fait elle-même le chroniqueur narquois de ses petits malheurs et grandes peines.

Dans une succession de scènes hilarantes, son humour grinçant fait mouche, et révèle les personnages dans toute leur humanité. Un roman initiatique qui relève le défi de traiter un sujet grave par une irrésistible drôlerie.

Votre lecture :

*-J'ai lu courageusement ce roman jusqu'à la fin ! Langage cru, réaliste.*

*-Roman où on ne s'ennuie pas, que l'on peut qualifier de « psychothérapique » !*

 **Levy, Itamar.**

Il est né en 1956 à Tel-Aviv. Il a étudié le théâtre à l'université de Tel Aviv. Il publie son premier récit en 1978. Levy est aussi un auteur dramatique et écrit des scripts de radio.

 **Levy, Itamar.** *Lettres de soleil, lettres de lune.* Arles : Actes Sud, 1997.

Cote : R LEV L

Jaafar, un garçon de douze ans, va découvrir, au fil du livre, véritable "roman d'apprentissage", la cause de son peuple, ses luttes désespérées, la richesse de sa culture, l'amour et finalement, la mort - d'abord celle d'un de ses frères -, résistant clownesque à l'occupant - puis la sienne propre. Composé dans la veine du réalisme magique, mettant en scène des personnages hauts en couleur, ce roman célèbre l'univers féérique de la littérature arabe classique en le mettant aux prises avec la réalité d'un conflit aussi absurde qu'insoluble entre deux peuples voisins et cousins.

Votre lecture :

*Il s'agit à la fois d'un témoignage et d'un conte sur un village palestinien à l'époque de la première Intifada. Sorte de documentaire sur les relations entre une armée arabe et une armée d'occupation, vu à travers le regard d'un enfant de 12 ans, analphabète. Chacun des chapitres commence par une lettre de l'alphabet. Le fonds de l'histoire est extrêmement*

*tragique, description de la mort des parents et grands-parents dans un climat fantasmagorique. Cela intrigue parce que l'on rentre dans un village picaresque, à l'atmosphère étrange due à la seule présence de la grand-mère comme femme.*

### **Maalouf, Amin.**

Né à Beyrouth en 1949, au sein de la communauté minoritaire des chrétiens melkites, journaliste et écrivain, émigré en France depuis 1976, Amin Maalouf a renoncé à son premier métier (qu'il exerçait notamment au sein du quotidien libanais An-Nahar dans les années '70 et à Jeune Afrique, dont il fut le rédacteur en chef pour se consacrer entièrement à l'écriture.

Il est l'auteur de nombreux romans qui ont pour cadre le Moyen Orient, l'Afrique et le monde méditerranéen. Parmi ceux-ci, "*Le rocher de Tanios*" lui valut le Prix Goncourt en 1993. Ses livres tentent de jeter un pont entre les mondes orientaux et occidentaux, dont Maalouf se réclame simultanément. "Quand on a vécu au Liban, la première religion que l'on a, c'est la religion de la coexistence». Ces mots résument bien le fil de son oeuvre.

### **Maalouf, Amin.** *Les échelles du Levant.* Paris : Grasset, 1996.

Cote : R MAA E

" Echelles du Levant ", c'est le nom qu'on donnait autrefois à ce chapelet de cités marchandes par lesquelles les voyageurs d'Europe, accédaient à l'Orient. De Constantinople à Alexandrie, en passant par Smyrne, Adana ou Beyrouth, ces villes ont longtemps été des lieux de brassage où se côtoyaient langues, coutumes et croyances. Des univers précaires que l'Histoire a lentement façonnés avant de les démolir, brisant, au passage, d'innombrables vies.

Le héros de ce roman. Ossoyane, est l'un de ces hommes au destin détourné. De l'agonie de l'Empire Ottoman aux deux guerres mondiales et aux tragédies, qui, aujourd'hui encore, déchirent le Proche Orient, sa vie ne pèsera guère plus q'un brin de paille dans la tourmente. Patiemment, il se souvient, il raconte son enfance princière, sa grand-mère démente, son père révolté, son frère déchu, son séjour en France sous l'Occupation, sa rencontre avec sa bien-aimée fugitive, Clara, leurs moments de ferveur, d'héroïsme et de rêve ; puis la descente aux enfers. Dépossédé de son avenir, de sa dignité, privé des joies les plus simples, que lui reste-t-il ? Un amour en attente. Un amour tranquille, mais puissant. Peut-être, en fin de compte, plus puissant que l'Histoire.

Votre lecture :

*L'auteur s'identifie à un journaliste qui voyage dans le métro, il rencontre un homme dont le visage lui rappelle celui d'un homme de son livre d'histoire. Il veut aider cet étranger à l'accent libanais. Celui-ci va lui raconter son histoire sur trois générations pendant quatre jours. Il est le petit fils du dernier sultan ...La fin est surprenante, romantique et très belle. J'aime beaucoup le style de Maalouf.*

### **Maalouf, Amin.** *Les identités meurtrières.* Paris : Grasset, 2004.

Cote : 306 MAA


" Depuis que j'ai quitté le Liban pour m'installer, en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais " plutôt français " ou " plutôt libanais ". Je réponds invariablement : " L'un et l'autre ! " Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est cela mon identité... "

Partant d'une question anodine qu'on lui a souvent posée, Amin Maalouf s'interroge sur la notion d'identité, sur les passions qu'elle suscite, sur ses dérives meurtrières. Pourquoi est-il si difficile d'assumer en toute liberté ses diverses appartenances ? Pourquoi faut-il, en cette fin de siècle que l'affirmation de soi s'accompagne si souvent de la négation d'autrui ? Nos sociétés seront-elles indéfiniment soumises aux tensions, aux déchaînements de violence, pour la seule raison que les êtres qui s'y côtoient n'ont pas tous la même religion, la même couleur de peau, la même culture d'origine ? Y aurait-il une loi de la nature ou une loi de l'Histoire qui condamne les hommes à s'entre-tuer au nom de leur identité ?

C'est parce qu'il refuse cette fatalité que l'auteur a choisi d'écrire *Les Identités meurtrières*, un livre de sagesse et de lucidité, d'inquiétude mais aussi d'espoir.

Votre lecture :

*Essai difficile à présenter. De façon schématique, on peut affirmer que la recherche de l'identité de certaines sociétés vient du fait d'un complexe d'infériorité. S'ensuivent violence et guerres. La seule issue : que tous soient reconnus comme égaux, que chacun puisse vivre sa propre identité, qui ne vient pas seulement d'un peuple, d'un pays, mais de ce que l'on a vécu toute une vie. Position optimiste de l'auteur. C'est un livre à étudier, à discuter.*

 **Maalouf, Amin.** *Léon l'Africain*. Paris : Le livre de poche, 1986.

Cote : R MAA L

Votre lecture :

*Maalouf écrit en français, j'ai beaucoup aimé son style. Le roman débute au XVe siècle dans l'Espagne de l'Inquisition. Un homme musulman, cultivé, brillant, devient marchand, diplomate, vit diverses aventures. Il est capturé et offert au pape qui le christianise. Il négocie avec Charles Quint. Cela m'a fait penser aux livres de Noah Gordon.*

 **Maalouf, Amin.** *Origines*. Paris : Grasset, 2004.

Cote : R MAA O

Le prix Méditerranée a été décerné à Amin Maalouf pour son dernier ouvrage: "*Origines*". C'est un retour aux sources: en disséquant des correspondances, des lettres et des poèmes écrits par son grand-père, toute une richesse cachée dans une vieille malle familiale, Maalouf a eu l'idée de retracer le chemin parcouru par une famille libanaise à travers les âges et les émotions. Le vécu de ces personnages surgit, comme par magie, pour éclairer l'auteur dans sa quête sur ses appartenances.

Dans le cadre de la montagne libanaise, sous domination ottomane, l'histoire de cette famille se déroule traversant divers conflits: appartenances et convictions religieuses, famine, révolte et exil. Révolte d'un grand-père resté au village pour fonder une "école universelle". Il rêvait de moderniser les pays d'Orient et de propager un humanisme éclairé par le savoir. L'exil d'un grand-oncle parti chercher fortune à Cuba. La correspondance entre ces deux personnages, liés par l'amour fraternel, renaît pour devenir la trame de ce livre.

Cette enquête sur l'héritage culturel familial permet à l'auteur de réaffirmer, une fois de plus, ses convictions profondes à savoir: le rejet de l'intolérance, du fanatisme et de l'ignorance.

« Pour moi, l'identité est faite de nombreuses appartenances. Une personne doit pouvoir assumer tous les éléments de son identité; cela a été le credo que j'ai développé dans "*Identités meurtrières*". Aujourd'hui, j'essaie d'évoquer un certain nombre de ces appartenances, liées au parcours de ma famille. Mais ce n'est qu'une partie de mon

appartenance. J'aurais pu développer d'autres aspects et je le ferai un jour. Ici, je raconte, spécifiquement, le parcours de quelques-uns de mes ancêtres, parce que ce sont des personnes qui ont beaucoup compté pour moi et parce que j'ai retrouvé des documents qui m'ont permis de savoir ce qu'a été leur parcours. Je suis profondément persuadé que n'importe qui peut développer son appartenance par rapport à sa propre famille, car chaque fois qu'on plonge dans l'histoire d'une famille, on trouve des choses extraordinaires. » Amin Maalouf

Votre lecture :

*A la suite du décès de son père, de retour dans la maison familiale au Liban, l'auteur découvre une valise remplie de papiers, de lettres. Le mutisme fait partie de son héritage familial, on ne parle pas. L'enquête le mènera jusqu'à Cuba où un grand-oncle s'est exilé. C'est très confus, la généalogie est compliquée.*

 **Maalouf, Amin.** *Le premier siècle après Béatrice.* Paris : Grasset, 1992.


Cote : R MAA P

Il existe sur les marchés d'Orient des " fèves " mystérieuses auxquelles d'antiques superstitions prêtent le pouvoir de favoriser la naissance d'enfants mâles. Quand le narrateur de ce roman, un savant français spécialisé dans les scarabées, s'en procure quelques-unes lors d'un voyage en Egypte, il ne se doute pas que le monde vient d'entrer dans un âge critique de son histoire. Un peu partout, en effet, les naissances féminines vont se raréfier, sans raisons apparentes. Les " fèves " seraient-elles à l'origine de cette malédiction ? A travers une enquête à rebondissements qui les entraîne jusqu'à l'équateur, le savant et sa compagne cherchent une explication.

Féroce et tendre, allègre et grave, ce roman d'Amin Maalouf se prête à plus d'une lecture. Roman de l'amour " maternel " d'un père envers sa fille, roman d'un homme attaché à " la féminité du monde ", roman d'un mal insaisissable qui anéantit les femmes et ronge les hommes, roman du partage de notre planète entre Sud qui dépérit et Nord qui s'exaspère, roman de l'effrayante rencontre entre les perversions de l'archaïsme et celles de la modernité...Mais peut-être est-ce avant tout le roman de notre fin de siècle déconcertante. Avec, aussi, un regard inquiet vers le vingt-et-unième, si présent déjà, et que l'auteur appelle, énigmatiquement, « le premier siècle après Béatrice ».

Votre lecture :

*Récit d'anticipation avec pour thème le génocide des filles et les interrogations que cela soulève. A quoi peut mener un tel monde ? Très belle prose, récit empreint de réflexions intéressantes sur ce fléau rampant.*

 **Maalouf, Amin.** *Le rocher de Tanios.* Paris : Grasset, 1993.

Cote : R MAA R

Essayant de démêler ce qui appartient à l'histoire et à la légende, le narrateur, s'inspirant d'anciens écrits fictifs, part à la recherche de Tanios, un personnage qui a habité le même village que lui au siècle dernier. Qu'est ce qui a valu à ce personnage de laisser son nom à un rocher ? Sa naissance va déclencher une suite d'événements qui vont profondément transformer le village de Kfaryabda, un village dans la montagne libanaise. En effet, une suite de conflits politico-religieux auxquels il est mêlé de façon plus ou moins directe, va enflammer la Montagne : il faut dire que l'Empire ottoman et l'Egypte se disputent le territoire et que la France et l'Angleterre tirent les ficelles en arrière-plan. Dès son plus jeune âge, Tanios se démarque par sa sagesse mais aussi par son opiniâtreté.

Révolté contre son père et contre le système féodal qu'impose le Cheikh (son père biologique), il se lie à des forces étrangères. Les Anglais tentent d'assurer leur hégémonie sur la contrée en la cultivant de l'intérieur : ils ouvrent des écoles dans le pays. Par un concours de circonstances, Tanios aura la chance de suivre les cours du révérend Stolton. Je dis bien « la chance », parce que ce dernier lui apprend moins la culture occidentale que la tolérance et l'ouverture sur le monde. Ce professeur anglais deviendra son père spirituel. Lentement, il en viendra à reconsidérer sa vision de ses différents pères (civil, biologique et spirituel), se réconciliant avec chacun d'eux. Il trouvera l'amour et celui-ci pèsera plus lourd que tous les conflits entre les différentes factions qui divisent son pays.

Bien entendu le roman se prête à l'interprétation et à certains rapprochements. L'auteur lui-même a accepté le jeu : « C'est vrai que c'est l'histoire d'un personnage, Tanios, qui se sent de plus en plus étranger au milieu des siens, qui n'arrive pas à accepter la montée de la violence, qui refuse d'entrer dans la logique de la vengeance, qui ne veut même pas se venger de ceux qui ont tué son père, et qui peu à peu se sent en quelque sorte poussé vers la sortie. Il y a là une parabole, une évocation de ceux qui, comme moi, ont refusé cette guerre, ont refusé d'avoir du sang sur les mains, ont refusé de prendre part à un conflit où il fallait tuer, et qui ont préféré partir. »

Au-delà des interprétations, ce roman peut se lire pour lui-même, pour le plaisir de lire. Maalouf est un merveilleux conteur et son *Rocher de Tanios* n'aurait pas déplu à Shéhérazade. Les personnages sont très typés, plus captivants les uns que les autres, l'intrigue rebondit sans cesse et maints passages sont pleins de poésie. Et toute la mise en scène qui vise à accréditer le récit – le narrateur dans l'histoire, l'utilisation de différentes sources fictives - contribue à le mettre à égale distance du conte et de l'histoire.

Votre lecture :

-« *En ce temps là...* » *On entre de suite dans une histoire, une aventure. L'auteur fait référence à des écrits alors que tout est inventé, sauf l'assassinat d'un prêtre druze.*

-*Maalouf fut une véritable découverte, c'est très beau, poétique et plein d'aventures.*

 **Maalouf, Amin.** *Samarcande*. Paris : Lattès, 1988.

Cote : R MAA S

Amin Maalouf nous fait découvrir dans ce livre l'histoire de la Perse au XI<sup>e</sup> siècle au travers de personnages qui ont marqué cette époque, tel Nissan el-Molk, grand vizir du sultan Malik Shah, Hasan ibn al-Sabbah, fondateur de l'ordre ismaélien des Assassins, ou encore Omar Khayyam, poète, philosophe, expert en mathématique et en astronomie. Le fil directeur de l'histoire est un manuscrit écrit par Omar Khayyam, un recueil de quatrains sur la vie, les femmes et le vin : les Robbayat. Manuscrit qui a disparu suite aux invasions mongoles puis qui a été retrouvé six siècles plus tard.

C'est en suivant les traces de ce manuscrit qu'Amin Maalouf nous entraîne dans la Perse du XI<sup>e</sup> siècle puis du XX<sup>e</sup> avec une histoire qui nous permet de jeter un regard nouveau sur l'Orient au travers des hommes, des lieux et des enjeux politiques (Turcs, Russes, Anglais...) qui ont bercé cette région du monde.

Votre lecture :

*C'est l'histoire d'un manuscrit écrit par un Perse en 1070, poète et astronome qui voyage de ville en ville. On apprend beaucoup de choses sur l'Iran, la secte des Assassins, la forteresse d'Alamut tombée aux mains des Mongoles, l'évolution vers un certain pacifisme avec la secte des ismaélites...*

*On se retrouve ensuite en 1906, un Américain retrouve le manuscrit avec l'aide d'un Perse. Ce manuscrit disparaîtra lors du naufrage du Titanic. J'ai eu un peu de mal à lire ce livre, le style est laborieux.*

## **Majdalani, Charif.**

Charif Majdalani est né en 1960 à Beyrouth au sein d'une vieille famille chrétienne orthodoxe. Il a toujours vécu à Beyrouth, passant l'été dans les montagnes autrefois assez sauvages du Kesrouane. Il a fait toute sa scolarité au Lycée Français de Beyrouth. Il a quinze ans au moment du déclenchement de la guerre civile. À vingt ans, il part en France et passe douze ans à Aix-en-Provence où il fait ses études à l'Université. Il y soutient une thèse sur Artaud.

En 1993, il revient à Beyrouth pour enseigner à l'Université Saint-Joseph la poésie du 20ème siècle et le roman contemporain. Entre 1995 et 1998, il collabore étroitement à la revue L'Orient-Express dirigée par le journaliste Samir Kassir qui est durant trois années la revue francophone la plus inventive et la plus audacieuse au Liban. A l'occasion de la tenue du sommet de la francophonie à Beyrouth en 2002, il écrit le Petit traité des mélanges ; du métissage culturel considéré comme un des beaux-arts, où il exprime son « agacement devant l'aimable notion de dialogue des cultures ».

Son premier roman, « L'histoire de la grande maison », a reçu un excellent accueil du public et de la critique. Il narre la saga d'une famille de grecs-orthodoxes, depuis la fin du 19ème jusqu'à l'effondrement de l'Empire Ottoman. Cette fresque épique, écrite dans un style classique, nous restitue avec verve l'incroyable kaléidoscope que constitue l'histoire de cette grande maison qu'est le Liban. Dans le second, « Caravansérail », un petit-fils raconte l'extraordinaire odyssee de son grand-père à la fin du 20ème siècle, qui du Caire en passant par Khartoum va enfin retrouver le Liban.


## **Majdalani, Charif.** *Caravansérail.* Paris : Seuil, 2007.

Cote : R MAJ C

Au début du XXe siècle, la rencontre d'un colonel anglais excentrique transforme Samuel Ayyad, un jeune Libanais aventureux, en une sorte de condottiere guerroyant au Darfour et au Kordofan, aux confins du Soudan et du Tchad. Un jour, sa route croise celle d'un compatriote qui transporte à travers déserts et savanes, démonté et chargé à dos de chameau, un petit palais arabe qu'il espère vendre à quelque roitelet africain épris de faste. Samuel lui achète son encombrant bagage, avec l'idée de le ramener à Beyrouth. Mais entre-temps, la Première Guerre mondiale a éclaté, et avant de revoir son Ithaque, notre moderne Ulysse vivra une odyssee qui le mènera, à la tête de la caravane portant son palais en pièces détachées, entre pillards et patrouilles ottomanes, le long du Nil puis à travers l'Arabie et la Syrie soulevées par Fayçal et Lawrence, jusqu'aux neiges du Mont-Liban.

Votre lecture :

*Le narrateur raconte l'histoire de son grand-père aventurier. Le contexte historique est réel. Parti au Soudan comme interprète de l'armée anglaise, il passe en Egypte, en Arabie Saoudite puis rentre au Liban avec une caravane transportant un palais en pièces détachées...*

 **Majdalani, Charif.** *Histoire de la grande maison.* Paris : Seuil, 2006.

Cote : R MAJ H

Dans le Liban de la fin du XIXe siècle, Wakim Nassar, un homme reparti de rien, décide d'introduire la culture de l'oranger sur cette terre supposée infertile. Son entreprise réussie, il fonde une famille nombreuse et fait bâtir la Grande Maison, devenant ainsi puissant et respecté. Dans un style éblouissant, voici l'histoire haute en couleur de l'ascension, de la grandeur et de la décadence du clan Nassar : un destin libanais.

Anecdotes, légendes et fables tissent un récit plus réel que le réel. L'auteur fait défiler sous nos yeux un Liban palpable avec ses seigneurs, ses paysans, sa soldatesque turque, ses bannis et ses pendus.

Votre lecture :

*Le narrateur essaie de reconstruire l'histoire de sa famille. Au début du XIXe siècle, son grand-père quitte Beyrouth pour s'installer dans une région occupée par les Maronites qui y cultivent des mûriers, lui va y planter des orangers. C'est une réussite, son grand-père est alors considéré comme une personne respectable. Il fonde une famille. C'est le déclin de l'empire ottoman. Nassar choisit le côté français, il doit donc s'exiler. C'est un épisode douloureux. A son retour, il espère sauver son affaire, en vain. La description de la campagne est remarquable. Le livre est très beau, c'est la saga d'une famille sur laquelle le malheur s'abat.*

 **Modan, Rutu.**

Née en 1966 à Tel-Aviv, Rutu Modan publie des dessins humoristiques et politiques dans la presse israélienne et collabore régulièrement au New York Times. Elle a été récompensée à plusieurs reprises pour son travail d'illustratrice. Elle enseigne la bande dessinée en Israël et participe à l'émergence d'une nouvelle génération d'auteurs. Elle a déjà publié en janvier 2005 l'album *Energie* aux éditions Actes Sud.

*Exit wounds* a reçu le prix France Info 2008 de la bande dessinée d'actualité et de reportage. Le jury a salué une oeuvre de fiction toute entière dominée par l'actualité de la société israélienne, ses peurs et douleurs face aux attentats aveugles. À travers la quête incertaine mais opiniâtre dans laquelle se lancent les deux protagonistes, c'est toute la nouvelle société israélienne qui est passée en revue.

 **Modan, Rutu.** *Exit Wounds.* Arles : Actes Sud, 2007.

Cote : BDA MOD

Nomi, jeune appelée du contingent, surgit dans la vie tranquille d'un modeste chauffeur de taxi vivant replié sur lui-même, Kobi Franco. Le père du jeune homme serait la victime non identifiée d'un attentat kamikaze. Non sans réticence, Kobi accepte de suivre Nomi et tout deux se lancent à la recherche d'un homme avec qui Kobi avait coupé les ponts. Au fil de leurs pérégrinations se noue une relation très forte où chacun apprend à découvrir l'autre et à lui faire confiance. Derrière chacune des étapes de ce road-trip atypique, se dessine en creux le portrait d'une société vivant en permanence sous la menace des bombes et réussissant malgré tout à s'en accommoder. Un attentat éclipe l'autre. Ainsi cette scène à la morgue où lors de l'identification du corps, le légiste propose avec entrain une vidéo d'un cadavre à la condition que la famille de la victime apporte une cassette vierge. Ce plan encore où les deux protagonistes croisent un chien errant à la laisse traînante sans même s'interroger sur l'endroit où peut être son maître. Les personnages semblent détachés, indifférents. A force



de côtoyer la douleur et l'indicible, ils apparaissent isolés, comme extérieurs à la réalité. La fêlure existe néanmoins et le blindage est friable. Dans cet entre-deux se révèlent les fragilités de chacun. Kobi est aussi apathique et hésitant que Nomi semble gauche, en décalage avec sa famille.

La famille, c'est l'autre grand sujet de ce roman graphique. Mais une fois encore, la décomposition de la cellule familiale est le prétexte à une autopsie de la société israélienne, à l'examen clinique et distancié d'un corps social qui se délite. C'est la perte des repères que Rutu Modan donne à observer, la déchéance symbolique de la figure paternelle. Celle du père biologique mais également celle des pères fondateurs de l'Etat d'Israël, celle des rescapés de la Shoah qui aspiraient à la création d'un refuge en Palestine. La leçon est dure.

A la lecture de ce conte tragique, la vie apparaît comme une épreuve d'endurance empreinte d'une certaine fatalité. L'espoir subsiste néanmoins. A l'image de cette dernière planche toute en subtilité, la vie est un saut dans le vide où l'on espère se raccrocher à des bras secourables. En se lançant à la recherche de son père, en tentant de résoudre le puzzle de sa disparition, c'est son identité que Kobi va reconstruire et ce, avec une amie pour le soutenir. A la complexité des personnages fait écho la simplicité, la naïveté du dessin qui permet de rendre au plus juste les sentiments qui traversent les personnages. Les couleurs estompées servent idéalement un trait épuré qui se veut réaliste, souvent synthétique, parfois schématique et s'inscrivant dans la tradition de la ligne claire.

Quant au mot de la fin, comment ne pas le laisser à Joe Sacco, fin connaisseur de la bande dessinée comme du Moyen-Orient (*Palestine : une nation occupée ; Palestine : dans la bande de Gaza*) quand il évoque, à propos de ce bel ouvrage, ce « regard sans sentimentalisme sur le malaise d'une société, les relations humaines, et ce lieu trouble où les deux s'entrecroisent ».

Votre lecture :

*Dessin classique, « gentil », mais le contexte est grave. Suite à un attentat, un cadavre n'est pas réclamé. Une jeune fille va trouver un garçon en lui laissant entendre que cela pourrait être le cadavre de son père. Ils vont faire des recherches.*



## Najjar, Alexandre

Né en 1967 au Liban, Alexandre Najjar est l'auteur de romans (dont *Les Exilés du Caucase*, *Le Roman de Beyrouth* et *Phénicia*, prix Méditerranée 2009), de récits (*L'Ecole de la guerre*, *Le Silence du ténor*) et de biographies (*Khalil Gibran*), traduits dans une douzaine de langues.

Avocat, responsable de L'Orient littéraire, il a obtenu le prix Hervé Deluen décerné par l'Académie française pour son action en faveur de la francophonie.



## Najjar, Alexandre. *Berlin 36*. Paris : Plon, 2009

Cote : R NAJ B

«Pour moi, Jesse Owens n'était pas seulement l'athlète accompli qui avait brillé aux Jeux olympiques de Berlin, c'était aussi l'homme qui avait surmonté la ségrégation qui minait son pays et ridiculisé les théories de la suprématie aryenne prônées par les nazis. Au Liban, j'avais, comme lui, connu les "apartheids" et la résistance aux "ténèbres organisées": je ne pouvais rester insensible à son combat contre le racisme et la haine », écrit Alexandre Najjar dans le prologue de *Berlin 36*.

Né de l'admiration de l'auteur pour Jesse Owens, ce roman - dont les premières pages ont les accents émouvants de *La Case de l'oncle Tom* ! - n'est pas tant une biographie de

l'athlète noir, dont la victoire aux Jeux de Berlin, en 1936, fut un véritable camouflet pour Hitler, qu'une fresque brochant, autour d'un événement historique, les manœuvres sournoises du nazisme. Ce régime qui, sous couvert d'un visage civilisé de l'Allemagne et de ses intentions pacifiques, va chercher, par le biais de la caution des organisateurs des Jeux olympiques, à récupérer cette manifestation pour en faire un véritable instrument de propagande.


C'est donc autour de cet événement sportif, organisé par le III<sup>e</sup> Reich en 1936, que vont graviter les personnages - la plupart bien réels, d'autres fictifs - de ce roman historique. Où l'on voit défiler, dans une succession de petits chapitres, comme autant de courtes séquences, Hitler et ses ministres Goebbels et Göring, Leni Riefenstahl, égérie du régime et fameuse réalisatrice du film *Les Dieux du stade*, le baron Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux, et... Pierre Gemayel, jeune président idéaliste - et patriote! - de la Fédération libanaise de football, de passage dans la capitale allemande. Mais aussi, parmi une foule d'autres personnages, Oskar Wilmer, un pianiste de jazz (musique considérée « noire » et prohibée par les nazis), et Claire Lagarde, une journaliste française venue couvrir les Jeux. Un duo qui, outre l'histoire d'amour qui se noue entre eux, devra faire face au « terrorisme intellectuel » du régime hitlérien

On l'aura compris, dans ce dernier roman, comme dans la majorité de son œuvre précédente, Najjar met l'accent sur les analogies entre passé et présent. Le lecteur ne manquera pas d'identifier les correspondances entre le régime nazi et les phénomènes totalitaires, idéologiques et d'embrigadement des masses qui prédominent au Moyen-Orient. Tout comme il ne manquera pas d'établir un parallèle entre le récent appel au boycott des Jeux olympiques de Pékin pour cause de désaveu de la politique chinoise en matière de droits de l'homme et celui qui eut lieu plus de sept décennies plus tôt ! Écrit d'une plume limpide et basé sur une solide documentation, pour laquelle l'auteur s'est rendu à Berlin, à Lausanne, au Musée de l'Olympisme et sur les traces de Jesse Owens à Chicago, Alabama et Ohio, sans oublier les recherches entreprises dans les archives de *L'Orient-Le Jour* (l'auteur reproduit un article de Pierre Gemayel envoyé à *L'Orient* en 1936, publié dans le « Courrier des lecteurs » et dans lequel il regrettait l'absence de participation du Liban aux Jeux!), *Berlin 36* est d'une lecture prenante. Une fresque qui fait habilement se rencontrer les dieux du stade, de la guerre et de l'amour...

Votre lecture :

*-Autour d'un événement, les Jeux Olympiques de Berlin en 1936, gravite une foule de personnages dont : Jesse Owens, athlète noir américain qui remporta 4 médailles d'or, Göring et Goebbels qui firent des jeux un instrument de propagande, le Baron Pierre de Coubertin, vieillissant, qui s'égare, Leni Riefenstahl, cinéaste du III<sup>e</sup> Reich ...Réflexions sur le racisme, l'intolérance, l'aveuglement.*

*-Lecture limpide et prenante basée sur une solide documentation. On peut considérer ce roman comme une biographie de l'athlète Jessi Owens. Il s'agit d'une tranche d'histoire intéressante. Hitler se présente comme un homme de paix, alors qu'il est raciste et antisémite. Il y a à la fois des personnages réels et des personnages imaginaires, Hitler, Leni Riefenstahl, la photographe ...Il y a aussi le point de vue du Baron Pierre de Coubertin qui avait démissionné de son poste et a accepté de prononcer un discours moyennant finances. Est présenté aussi Pierre Gemayel, le futur chef des Phalanges chrétiennes libanaises, assez favorable au régime nazi. La journaliste est un personnage imaginaire qui a une histoire d'amour avec un musicien de jazz. Lecture agréable et documentée.*

 **Najjar, Alexandre.** *Les exilés du Caucase.* Paris : Grasset, 1995.

Cote : R NAJ E

Terre de légende et mémoire des hommes, le Caucase ne connaîtra-t-il donc jamais la paix? Aujourd'hui comme hier, au temps de la Fédération russe comme au temps du tsar, en Circassie comme en Tchétchénie, des Caucasiens meurent pour la liberté. *Les Exilés du Caucase* raconte le combat de ces montagnards, retrace la formidable et tragique épopée de cheikh Mansour et des ses descendants tcherkesses, chassés du Caucase dans la seconde moitié du XIXe siècle, puis recueillis par le Sultan avant de s'établir dans les Balkans, à l'est du Jourdain, au Liban et en Syrie où ils se mettent au service de l'Armée française du Levant et participent aux combats opposant les Alliés aux Vichystes.

Votre lecture :

*Roman basé sur une documentation extrêmement fouillée. Il s'agit des peuples du Caucase pris entre les Mers Noire et Caspienne. Les Russes ont voulu annexer cette région où les peuples entrent en résistance et se placent sous la protection ottomane. On suit l'histoire d'une famille. Des cartes et un arbre généalogique en facilitent la lecture. Le livre se termine pendant la seconde guerre mondiale. Cette histoire est encore loin d'être réglée actuellement, ces peuples cherchent toujours leur patrie.*



**Najjar, Alexandre.** *Le roman de Beyrouth.* Paris : Plon, 2005.

Cote : R NAJ R

Tout commence en 1858, place des Canons, à Beyrouth. Pris par le démon de la révolte, un tranquille fonctionnaire du Consulat de France, Roukoz, décide de pousser à la rébellion les paysans de son village natal maltraités par les féodaux... Et l'Histoire se met en branle : révolution, proclamation de la première République d'Orient... La libération du Liban est en marche! Cette histoire aux multiples soubresauts, la mythique Beyrouth en fut le coeur écartelé. Alexandre Najjar nous la fait revivre à travers trois générations d'une famille libanaise. Histoire où la tragédie côtoie sans cesse le cocasse, magnifiée par la mémoire de Philippe, le vieux narrateur aveugle, dernier survivant des petits-fils de Roukoz, qui se souvient tout haut pour nous. Combinant adroitement fiction et réalité, Alexandre Najjar accomplit le rêve de son héros Philippe : ressusciter Beyrouth, sa ville crucifiée, en donnant vie à ceux qui l'ont aimée.

Votre lecture :

*Sur trois générations d'une famille on traverse l'histoire de Beyrouth et du Liban, avec les Ottomans et les Syriens, l'occupation des Français et l'antagonisme des pétainistes et des gaullistes. Le roman n'est pas passionnant, c'est intéressant pour l'histoire.*



**Nevo, Eshkol.**

Eshkol Nevo est né à Jérusalem en 1971. Ses années de jeunesse se passent entre Israël et les Etats-Unis. Il fait ses études universitaires à Tel-Aviv en psychologie et copy-writing publicitaire. Il enseigne l'écriture créative à l'académie des Beaux-Arts de Bezalel, à l'université de Tel-Aviv et au Collège Sapir. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles, d'un essai et de deux romans.

Son premier roman, *Homesick*, devenu un best-seller, a reçu le Gold Book Prize en 2005. À travers un kaléidoscope narratif de destins croisés, Eshkol Nevo décrit un pays traversé par des failles de plus en plus violentes. Entre israéliens et palestiniens d'abord, mais

aussi entre religieux et laïcs, entre ceux qui veulent poursuivre le processus de paix et ceux qui le repoussent.

 **Nevo, Eshkol.** *Quatre maisons et un exil.* Paris : Gallimard, 2008.

R NEV Q

Quand Amir, étudiant en psychologie à Tel Aviv, et Noa, inscrite aux Beaux-Arts de Jérusalem, décident de vivre ensemble, leur choix s'arrête sur un appartement à Maoz Sion, localité située à peu près à mi-chemin entre les deux métropoles. C'est une drôle de petite ville : site historique de la guerre d'Indépendance connu sous le nom de Castel, peuplée ensuite surtout par les Juifs du Kurdistan, elle accueille depuis peu des habitants plus aisés en mal de campagne.

Ce n'est pas le cas d'Amir et de Noa. Ils doivent se contenter d'un petit deux-pièces dans une maison mitoyenne. Les propriétaires, Moshé et Sima, habitent juste de l'autre côté du mur. Moshé est chauffeur de car, Sima s'occupe de leurs deux petits enfants. Il y a aussi les parents de Moshé, au dernier étage. En face est installée une famille en deuil : leur fils aîné Guidi est tombé au Liban. Yotam, son petit frère, se sent délaissé par ses parents, paralysés par la douleur. Il manque l'école et traîne dans les terrains vagues autour de la maison, avant de se lier avec Amir. Dans les rues de Maoz Sion travaille également Sadek, l'ouvrier arabe, qui reconnaît la maison que ses parents ont quittée en 1948, celle dont sa mère a toujours la clef : c'est maintenant la maison de la famille de Moshé...

À travers ce kaléidoscope narratif de destins croisés, Eshkol Nevo décrit un pays traversé par des failles de plus en plus violentes : entre Israéliens et Palestiniens d'abord, puis entre religieux et laïques, entre gens désireux de poursuivre le processus de paix et ceux figés dans la peur et le deuil. Mais il dessine aussi une société où l'espoir et les rêves sont omniprésents dans le quotidien.

Votre lecture :

*Couple d'étudiants qui se met en ménage, lui suit des études de psychologie et elle de photographie. On voit leurs difficultés de vie de couple liées à leur différence, lui est religieux, elle, ne l'est pas. Le couple de voisins a des problèmes. Cet ouvrier palestinien essaie de rentrer dans la maison où le jeune couple vit, où ils ont vécu avant d'être expulsés. Sa mère lui a donné la clé pour récupérer des choses.*

*C'est un roman plein d'espoir, sauf pour le Palestinien, qui évoque la guerre, les attentats, mais qui n'est pas plombant.*

 **Oz, Amos.**

Amos Oz est né à Jérusalem le 4 mai 1939. Ses parents étaient des immigrants sionistes d'Europe de l'Est venus très tôt en Palestine. Son père avait étudié l'histoire et la littérature à Vilnius, en Lituanie et était devenu bibliothécaire et écrivain à ses heures perdues à Jérusalem. Il vivait au milieu des livres et parlait plus d'une dizaine de langues. Amos Oz vivra dans le fleuve de la bibliothèque familiale et de la culture européenne, et russe en particulier.

Dans son livre *Une histoire d'amour et de ténèbres* l'écrivain évoque son enfance à Kerem Avraham, quartier pauvre de Jérusalem, et le traumatisme lié à la mort de sa mère qui se suicide alors qu'il est adolescent. À l'âge de quatorze ans, il quitte son père « À 14 ans, je me suis révolté contre le monde de mon père, ses valeurs, ses traditions, et je suis parti vivre dans un kibboutz. Il était un intellectuel de droite, j'ai décidé de devenir un conducteur de

tracteur de gauche. » Il va aller vivre dans un kibboutz de gauche, Houlida, près de la frontière jordanienne. Il vivra cette belle utopie de l'égalité absolue qui ne peut résoudre l'inégalité absolue des âmes. Membre de droit en 1957 il va y rester presque trente ans.

C'est à cette époque, en 1954, qu'il adopta le nom d'« Oz » qui signifie « force, courage » en hébreu. Comme la plupart des Israéliens, Amos Oz servit dans Tsahal. À la fin des années 1950 il servit dans l'unité Nahal ; pendant la Guerre des Six Jours en 1967 il se trouvait dans une unité de chars dans le Sinaï ; pendant la Guerre du Kippour de 1973 il servit sur le plateau du Golan.

Après Nahal, Oz étudia la philosophie et la littérature hébraïque à l'Université hébraïque. En dehors de courts articles dans les bulletins des kibboutzim et le journal Davar, il ne publia rien avant l'âge de 22 ans. Son premier roman fut publié en 1966. Il demeura au kibboutz jusqu'à ce que lui et sa femme Nily s'installent à Arad, au nord du désert du Néguev.

Plusieurs années plus tard, devenu romancier, il effectue un long voyage en Europe pour retrouver ses racines. Invité par l'université d'Oxford, il a séjourné un an en Angleterre. Traduit en quatorze langues, Amos Oz est l'auteur de plusieurs romans et nouvelles. C'est la parution de son premier roman, *Ailleurs peut-être*, qui, en 1971, l'a tout de suite imposé en France.

En 1977, il est membre fondateur du mouvement « **La Paix maintenant** », Shalom Arschav, collectif international militant, qui prône le dialogue avec les Palestiniens, et la création d'un État palestinien, même au prix de douloureuses concessions. Signataire des accords de Genève, il intervient régulièrement dans la presse internationale

Il est la figure la plus marquante de cette " jeune " génération israélienne aujourd'hui arrivée à maturité. Militant pour une réconciliation israélo-arabe, il est devenu l'un des leaders du mouvement " La Paix maintenant ». Cet engagement est illustré par son ouvrage *Les voix d'Israël* paru en 1983. Amos Oz a reçu le prix Femina étranger en 1988 pour son roman *La boîte noire* et le prix de la Paix en 1993.

La dernière guerre du Liban en 2006, les dernières évolutions à Gaza, ont mises à mal sa foi utopique en la paix, et, désenchanté, il prône plus le divorce que la cohabitation. Il lutte encore avec fougue contre toutes les montées de haine. En 2006, il revient dans le milieu littéraire avec son roman « *Soudain dans la forêt profonde* » puis avec un livre caustique se moquant de sa propre stature de « grand écrivain », *Vie et mort en quatre rimes*.

 **Oz, Amos.** *Aidez-nous à divorcer !* Paris : Gallimard, 2004.

Cote : 956.94 OZ

Un divorce qui se substituerait à l'enfer. Pari insensé ou seule voie possible ? Amos OZ plante le décor, présente les personnages et annonce très vite le seul scénario possible qui puisse mettre fin à ce conflit sanglant. S'il renvoie dos à dos les belligérants, quant aux responsabilités, il accuse l'Europe d'avoir « colonisé le monde arabe », de l'avoir « exploité, humilié » pour l'utiliser « comme une aire de jeu impérialiste » et d'avoir pratiqué « la discrimination des juifs » qui ont été « harcelés mentalement, puis exterminés en masse lors d'un génocide sans précédent »... Ce conflit serait l'affrontement de deux peuples victimes. C'est une analyse rigoureuse, efficace...

L'auteur a raison en affirmant que seule la reconnaissance réciproque de la légitimité de deux états distincts est acceptable et peut conduire à une solution crédible et réaliste... Sur la genèse de l'Etat d'Israël, on pourrait contester ses affirmations, certes et rappeler que c'est un Etat, construit de toutes pièces remplissant une fonction politique assignée dès l'origine par les « impérialistes » avec la bénédiction de la bureaucratie « soviétique »...mais ne gâchons pas notre plaisir devant un si vibrant plaidoyer en faveur de la paix !

Aujourd'hui, il faut se sortir de la spirale infernale : répression sauvage et sans pitié de la part de l'état israélien et attentats aveugles de la part d'une partie de la résistance palestinienne. Amos Oz est très convaincant quand il parle de compromis indispensables de


part et d'autre dans le cadre d'un divorce avec des pièces séparées, distinctes et une partie commune.

Il propose d'en revenir aux frontières de 1967 avec des aménagements concertés et qu'une solution soit trouvée quant aux réfugiés afin qu'ils retrouvent leurs terres et leurs maisons.... Il ne s'agit pas seulement d'un cri du cœur mais d'une conviction profonde et d'un optimisme qui se mue en réalisme avec les « accords de Genève » en perspectives crédibles quant à une paix enfin possible.

Jean-François CHALOT

Votre lecture :

*Amos Oz est lucide, dur à l'égard de son peuple, de ses dirigeants ainsi que vis-à-vis des Arabes. Il s'agit d'un conflit entre deux victimes de l'Europe, oppresseur qui a écrasé le monde arabe et pratiqué le génocide du peuple juif. Conflit entre deux causes justes. Il faut un compromis, c'est la seule chance de paix. C'est un divorce où il est nécessaire de partager la même chambre.*

 **Oz, Amos.** *Une histoire d'amour et de ténèbres.* Paris: Gallimard, 2004.

Cote: R OZ H

Tous ceux qui veulent mieux comprendre pourquoi Israéliens et Palestiniens se livrent une guerre sans merci depuis des décennies sans tomber dans le simpliste modèle hollywoodien qui consiste à désigner les bons et les méchants devraient se pencher séance tenante sur *Une histoire d'amour et de ténèbres*. Car sous couvert d'un destin individuel, d'une généalogie familiale, c'est la trajectoire collective d'une nation qu'il nous est convié de suivre.

Son livre a été salué comme un événement en Israël, sans doute parce qu'il mêle l'intime à la conscience collective. Certains se sont cependant demandés pourquoi intituler une autobiographie, roman : " Parce que toute mon oeuvre est autobiographique. Si j'écrivais un jour une histoire d'amour entre Mère Teresa et Abba Eban, elle serait également autobiographique. On peut être dans l'autobiographie sans pour autant avoir besoin de se confesser ... Le lecteur ne devrait pas se demander si ce sont des faits réels. Si c'est ce qui se passe dans la vie de l'auteur. Tout simplement parce que les faits sont souvent les ennemis jurés de la vérité. "

Ceux qui suivent Amos Oz savent le plaisir qu'il prend à jouer avec les limites de la narration. Son histoire d'amour et de ténèbres ne déroge pas à la règle. Oz n'hésite pas à casser la chronologie, à l'émailler de flash-back ou de sauts dans le temps manière d'évoquer, de restaurer, mais aussi de reconstruire une mémoire défaillante. Déroulant son fil d'Ariane dans l'inextricable labyrinthe familial, il se retrouve parfois confronté à des événements qui lui sont totalement étrangers. D'où ce travail de déduction, d'imagination (on comprend mieux dès lors le mot roman) qu'il faut opérer pour que les vivants répondent aux morts, les présents aux absents, les personnages réels aux êtres fictifs.

La mort de la mère constituant la pierre angulaire du récit. La mère d'Amos Oz s'est suicidée en janvier 1952, à l'âge de 39 ans. Dans le livre, Oz la fait mourir à plusieurs reprises, histoire de rappeler quelle place a tenu et continue de tenir ce " Tchernobyl intime. " Après le suicide de ma mère, je me suis rebellé contre le monde des livres, cet univers de bibliothèques et de mots dans lequel je baignais. J'ai quitté la maison paternelle pour m'installer au kibboutz. J'ai changé de nom, ai choisi le nom hébreu de Oz (la lumière). J'étais décidé à devenir tout le contraire de ma famille. Ils ne juraient que par les livres, je leur ai dit que j'allais devenir tractoriste. Ils incarnaient la petite bourgeoisie de droite, j'étais décidé à me transformer en un révolutionnaire socialiste. Ils ne cessaient d'avoir des avis sur tout, j'ai choisi de me taire et de travailler la terre.

Les illusions perdues, l'insatisfaction d'une vie à ses yeux médiocres et le rêve avorté du sionisme ont sans doute précipité le drame. Une nouvelle fois l'intime se conjugue avec la

grande Histoire : " Pendant des années, j'ai détesté mon père pour ce qu'il était et ma mère pour ce qu'elle avait fait. Ce livre est avant tout un livre sur le pardon. Le pardon d'un homme qui a atteint un âge où il pourrait être le père de ses parents. Une grande partie du texte montre comment je me suis guéri de mon propre fanatisme ... Avec l'expérience, je suis devenu un homme de compromis. Pour moi, le mot compromis signifie la vie. Son contraire n'est ni l'intégrité ni l'idéalisme. C'est le fanatisme et la mort.

Votre lecture :


*-Livre picaresque, émouvant, intéressant parce que l'auteur a un regard distancié sur lui-même, sur l'enfance, avec un sens psychologique souriant, livre humain. C'est un livre que je relirai volontiers. Au point de vue historique, il évoque une vie culturelle d'une richesse extraordinaire. Dans la culture juive, le livre occupe une place importante, l'amour de la discussion fait partie aussi de cette culture rendue avec humour et délicatesse. Livre que je ne peux que recommander de par sa complexité. Sur le plan littéraire, c'est aussi remarquable à propos des sentiments d'un enfant vis-à-vis de ses parents. J'ai été aussi excessivement touché au point de vue intellectuel et esthétique.*

*-Récit de l'enfance de l'auteur aux tout premiers jours de la naissance de l'état d'Israël. Il est très marqué par la mort de sa mère, sur laquelle il revient plusieurs fois. Je me suis perdue dans l'inextricable labyrinthe familial. C'est très intimiste, centré sur les personnages composant la famille.*

*-Il faut penser à ce que représente ces personnes qui ne sont jamais sans intérêt. Chacune représente un aspect de cette culture, de cette histoire. La façon dont il en parle permet de rendre compte de cette importance.*

*-J'ai eu l'impression d'être étouffée par tous ces personnages.*

*-Amos Oz avait 9 ans en 1948, à la naissance de l'Etat d'Israël. Il revient sur l'histoire de sa famille qui venait de Lituanie et d'Europe centrale. Livre dense avec des personnages magnifiques, très bien campés, notamment le portrait de sa mère au destin tragique, qui se suicide. On ressent fortement le poids de la famille, c'est un livre qui nous nourrit.*

 **Oz, Amos.** *Mon Michaël.* Paris : Calmann-Lévy, 1973.

Cote : R OZ M

Hanna, déçue par son mari, par ses amis, par la vie, devient peu à peu étrangère au monde qui l'entoure. Tout lui paraît atteint d'une implacable érosion à laquelle elle-même ne peut échapper. Dans son journal, qu'elle tient comme pour se prouver sa propre existence, fiction et réalité se mêlent. C'est à travers ces pages d'une langue admirable que nous la voyons s'enliser dans la nostalgie de son enfance en Palestine, dans des fantasmes où deux jumeaux arabes reflètent à la fois ses obsessions sexuelles et les terreurs d'un peuple qui ne peut vivre en paix.

La guerre du Sinaï est proche. Labyrinthe de rues et de rocs, Jérusalem que cernent d'imprécises menaces, étouffe. Hanna a peur. Elle va entrer dans la guerre comme on sombre dans la mer. Ce bouleversant portrait de femme est aussi une remarquable analyse d'un pays toujours entre guerre et paix.

Votre lecture :

*Second roman d'Amos Oz écrit en 1968. Une femme raconte sa vie et sa rencontre avec Michaël. C'est une femme au foyer qui s'ennuie auprès de cet homme plongé dans ses*

*études, elle est à la limite de troubles psychiatriques, qui se manifestent par une frénésie d'achats compulsifs. Le mal être de ce couple est très bien décrit. Les deux protagonistes sont sans doute les parents d'Amos Oz, dont on sait que la mère s'est suicidée.*

 **Oz, Amos**, lu par **Eric Ruf**. *Soudain dans la forêt profonde*. Paris: Gallimard, 2007.


Cote: R OZ S (CD audio)

Dans un village du bout du monde, encerclé par d'épaisses forêts profondes, tous les animaux ont disparu depuis des années. Seuls quelques habitants se souviennent encore du miaulement des chats ou du chant des oiseaux. A la nuit tombée, tous se barricadent dans les maisons, terrifiés par une créature mystérieuse qui parcourt les rues. Pourquoi les animaux sont-ils partis ? Quel est ce fantôme qui hante le village ? Pourquoi les grandes personnes refusent-elles de répondre aux questions des enfants ? Une petite fille intrépide et son ami décident un jour d'élucider ce mystère et d'aller vers la forêt...

Eric Ruf sait rendre par sa voix chaleureuse, qui se plie à toutes les inflexions, le mystère et le charme de ce conte moderne. Il nous replonge dans l'univers de l'enfance, à cette époque heureuse où l'on écoute une histoire en tremblant tout en sachant qu'on ne risque rien.

Votre lecture :

*Conte dans lequel, chaque nuit, un monstre vient terroriser un village où les animaux ont disparu. Deux enfants décident de découvrir pourquoi. C'est une leçon de tolérance, un très beau texte. Petite réflexion sur l'écoute de ce livre audio qui fut comme une expérience : on ne peut pas faire de pose, revenir en arrière pour relire une phrase, mais on garde en soi le plaisir d'écoute !*

 **Oz, Amos**. *Vie et mort en quatre rimes*. Paris: Gallimard, 2008.

Cote: R OZ V

En Israël, Amos Oz est à la fois un écrivain engagé et totalement solitaire. Toujours prêt à descendre dans l'arène, et sans cesse embastillé dans sa tour d'ivoire, où il orchestre une oeuvre qui explore les dédales de la vie intérieure. Avec *Vie et mort en quatre rimes*, Oz poursuit ce voyage vers l'invisible en nous plongeant, cette fois, dans l'intimité la plus secrète d'un écrivain qui est sans doute son alter ego.

Cet écrivain-là n'a pas de nom. Il vit à Tel-Aviv et doit participer à une table ronde dans un centre culturel. Le voici face à son public, prêt à répondre aux questions, à s'offrir en spectacle. Mais, ce soir, tout va dérailler dans sa cervelle: tandis que la belle Rochale lit des extraits de ses romans, il se met à rêvasser, promène son regard dans la salle, scrute les visages et commence à leur inventer toutes sortes de destins; alors que chacun le croit concentré, il est déjà ailleurs, en vadrouille dans ses lubies, en train d'échafauder un nouveau roman...

Léger comme un songe, le récit d'Amos Oz est un work in progress où l'on découvre comment naissent les histoires dans la tête des écrivains, comment ces éternels gambergeurs transforment en fiction le moindre détail, et comment une lectrice nommée Rochale peut s'échapper de son estrade pour devenir la plus brûlante des amantes. Mêlant érotisme furtif et auto-ironie - façon Nathalie Sarraute - ce roman est un petit bijou. Et un savoureux éloge de la littérature, cet art de la fugue que le magicien Oz pratique avec maestria, du haut de son tapis volant.

André Clavel

« J'ai voulu décrire la comédie humaine comme elle arrive tous les jours. Montrer que toute rencontre, tout événement, quelle que soit sa banalité, peut devenir matière à littérature. Le livre évoque la misère humaine, la quête d'amour de petites gens qui d'habitude ne



deviennent pas des figures littéraires. Cela aurait pu être une pièce de théâtre. À la fin, je dresse la liste des personnages en les décrivant, avec humour. » Amos Oz.

Votre lecture :

*-L'auteur joue avec le lecteur. C'est un enchantement.*

*-Le narrateur est invité à un colloque, à partir des gens qu'il y côtoie, il se met à imaginer une histoire. Au début, on fait bien la différence entre la réalité et ce qu'il imagine, puis on s'y perd.*

## **Pinhas-Delpuech, Rosie.**

Née à Istanbul où elle a vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Rosie Pinhas-Delpuech part en 1965 pour Paris où elle étudie la philosophie à Nanterre, sous la direction de Paul Ricoeur et Emmanuel Levinas. En 1966, elle découvre Israël et l'hébreu, y séjourne pendant plusieurs années, retourne en France pour soutenir une thèse de IIIème cycle de littérature française, sur la pensée libertine au XVIIème siècle, enseigne à l'université Ben-Gourion du Néguev, et revient définitivement en France en 1984.

A partir de cette date, elle quitte l'enseignement et se consacre à plein temps à la traduction de l'hébreu et à l'écriture. Elle a traduit à ce jour plus d'une cinquantaine d'ouvrages des meilleurs écrivains israéliens contemporains. En 1998, elle publie son premier récit, *"Insomnia, une traduction nocturne"* Vient ensuite une trilogie sur sa traversée des langues, des cultures, sur l'étrangeté et la condition du juif, prototype de l'étranger. Le premier volet, *"Suite byzantine"* (Bleu autour, 2003) est la radioscopie d'une enfance turque dans la république d'Atatürk et la découverte par un enfant de la langue de la rue : le turc. Le deuxième volet, *"Anna, une histoire française"* (Bleu autour, 2007), parcourt la grande et la petite histoire d'une langue française familiale, l'amour de la France malmené par la Shoah, et la condition de l'immigré. Le troisième volet de la trilogie est en cours d'écriture. Elle est responsable de la collection "Lettres hébraïques" chez Actes Sud.

 **Pinhas-Delpuech.** *Tel-Aviv Avenir : recueil.* Paris: Joëlle Losfeld, 2008.

Cote: R PIN T

Tel-Aviv Avenir est un collage subjectif, une déclaration d'amour à une ville. L'ensemble se veut volontairement hétéroclite : de longues nouvelles des meilleurs auteurs telaviviens sont scandées, séparées les unes des autres par un poème. *Tel-Aviv Avenir* a été conçu pour transmettre au lecteur qui ne la connaît pas ce mélange d'odeurs, de sueur, d'énergie, de joyeux désespoir, de sexe, qui anime cette première ville hébraïque, profane, libre, provocante, qui s'invente pas à pas.

Votre lecture :

*Recueil de nouvelles d'auteurs israéliens contemporains. Rosie Pinhas-Delpuech résume dans sa préface les thèmes développés dans les nouvelles choisies, incommunicabilité, mal-être, solitude, horreur de la guerre. Chaque nouvelle est séparée de la suivante par un poème hommage à la ville de Tel-Aviv.*

*Incommunicabilité dans la nouvelle intitulée « Petit déjeuner santé » où un homme quitté par sa femme prend chaque jour son petit déjeuner dans le même café. Un jour, un homme l'aborde le prenant pour un autre, il ne le contredira pas, ébauchant ainsi une*

*relation fondée sur le mensonge. Mensonge qui lui permet d'exister aux yeux des autres, de se sentir dans le monde des vivants.*

*Dans la nouvelle la plus longue et la mieux construite « Menschel et Romanska », un homme et une femme se donnent rendez-vous par téléphone pour faire connaissance. Cette rencontre fantasmée se révélera un échec pathétique. L'auteur rend à merveille ce que ressentent les deux protagonistes en nous livrant leurs réflexions intérieures.*

*Le thème de l'émigration est abordé aussi dans « Nuit sombre », nouvelle qui s'ouvre sur le suicide d'une femme émigrée russe et nous montre la noirceur de l'âme humaine à travers le massacre du chien de cette femme par son voisin.*

*Les personnages de ces nouvelles ont tous une faille, un manque. Nous sommes placés dans un univers déstabilisant, où le malaise sourd brusquement d'un évènement banal et la situation bascule alors dans l'absurde, voire l'horreur.*



### **Saïd, Edward W.**

Né en 1935 à Jérusalem et naturalisé américain, il enseignait la littérature anglaise et comparée à l'Université Columbia de New York. Il a raconté son parcours dans son livre autobiographique, *A contre-voie*. Il a écrit de nombreux livres consacrés, notamment, au conflit du Proche-Orient.

Membre du Conseil national palestinien depuis la fin des années 1970, il en avait démissionné par opposition aux méthodes de la direction de l'OLP. Hostile aux accords d'Oslo, il n'en était pas moins partisan d'un dialogue avec les forces progressistes israéliennes, et combattait fermement toute forme de négationnisme. C'était aussi un musicologue reconnu, comme en a témoigné son article « Barenboïm brise le tabou Wagner ». Son œuvre majeure, *L'Orientalisme*, date de 1978. Edward W. Saïd est mort en 2003, de la leucémie qu'il combattait avec un remarquable courage depuis plus de dix ans.



**Saïd, Edward W.** *A contre-voie, mémoires*. Paris : Le Serpent à Plumes, 2002.

Cote : 848 SAI

*À contre-voie* est une splendide entreprise " proustienne " de reconstitution quasi archéologique de cette époque (les années 40 et 50), dans un Proche-Orient post-colonial qui se défait et se recompose autrement, annonçant le Proche-Orient d'aujourd'hui et ses déchirures.

Ramenant à la vie des lieux et des personnes qui ont disparu, notamment la figure exigeante, dominatrice et " victorienne " du père et celle adorée de la mère qui lui donna la confiance en lui-même, Edward W. Saïd se pose en " outsider " : certes arabe mais chrétien, Palestinien mais détenteur d'un passeport américain, doté d'un prénom britannique joint à un nom arabe. Nappé par la culture occidentale, Edward W. Saïd s'y montre toujours en porte-à-faux avec son monde d'origine, toujours à contre-voie, nous livrant au travers de son expérience personnelle les clefs d'un monde complexe, traversé de multiples zones de fracture.

Votre lecture :

*-Ce sont ses mémoires. Par ses origines et son parcours singulier, Edward W Saïd est en décalage, son prénom « british » Edward, accolé à son nom arabe, le perturbe. Dans les écoles anglaises qu'il fréquente en Égypte, il se fait remarquer, n'est pas trop apprécié par ses professeurs. Il est à la recherche de son identité. A la maison, son père est exigeant avec lui, même sa mère, protectrice et possessive, va le critiquer à certains moments. Ses parents*

sont protestants, non musulmans. Le problème palestinien n'est jamais évoqué dans son milieu familial. Il suivra des études littéraires à Princeton aux États-unis, se plongeant alors dans la littérature anglaise. Il est également passionné de musique. Cela se lit facilement.

-Edward W. Saïd est un professeur de littérature et musicologue engagé pour la cause palestinienne. Ses Mémoires concernent les 27 premières années de sa vie, écrits alors qu'il est menacé d'un cancer. Je suis stupéfait du foisonnement de détails, on ne retrouve rien de son engagement pro palestinien. La famille voyage beaucoup entre Jérusalem, Le Caire et les États-unis. Il a vécu des événements extraordinaires dans des lieux où les gens étaient broyés par ce qu'ils vivaient. Il allait dans un collège anglais où il était méprisé par tous, les Anglais, comme les Arabes. Son père le considérait mal, le frappait. Sa mère névrosée l'entourait d'un amour étouffant. Le milieu familial, social et scolaire le laminait, de même aux États-unis quand il est allé à l'université. Il raconte par le détail, j'ai trouvé cela ennuyeux, c'est aussi mal écrit (problème de traduction ?) Je n'ai lu que les cent premières pages. Je l'ai trouvé aussi intéressant, paradoxalement parce qu'il n'enjolive rien, qu'il nous livre toute sa pensée, à la manière d'un Marcel Proust.

### Samra, Mohamed Abi.

Mohamed Abi Samra est né en 1953 à Chebaa, village reculé du Sud Liban où il vécut jusqu'à l'âge de sept ans. Puis sa famille émigre dans la banlieue sud de Beyrouth, où il se réfugie dans la lecture et dans l'écoute des chansons de Fayrouz, à qui il consacre une étude pour son diplôme de sociologie obtenu à l'Université libanaise. Depuis 1976, il travaille dans le journalisme et est actuellement rédacteur dans le grand quotidien libanais an-Nahar.

Il publie en 1990, à la fin de la guerre, son premier roman, *Pauline et ses ombres*. Son deuxième ouvrage, *L'homme que je fus*, retrace le parcours d'un personnage décalé qui refuse de vivre au présent et reste englué dans son passé. Dans ce roman se déverse une charge d'une violence inédite dans la littérature arabe contre le personnage de la mère " dénuée de toute féminité ".

L'œuvre de Mohamed Abi Samra, et notamment son dernier roman, *Les habitants des images*, est construite comme une rupture dans une société qui privilégie le collectif et où l'individu trouve difficilement sa place.

### Samra, Mohamed Abi. *L'homme que je fus*. Arles : Actes Sud, 2007.

Cote : R SAM H

Quittant un Liban qui commençait à s'enfoncer dans la guerre civile, le narrateur avait vingt ans lorsqu'il débarqua à Lyon. Il venait d'un quartier pauvre de Beyrouth, une enclave misérable habitée par des migrants provenant en majorité d'un même village du Sud-Liban et qui côtoyaient des voisins kurdes et syriaques. Le narrateur évoque d'emblée sa stupeur lorsque, rentré au pays après dix-sept ans d'absence, il découvre qu'il n'a jamais cessé de ressembler, tant par sa physionomie, ses gestes, le ton de sa voix que sa manière de s'habiller, à ses compagnons d'enfance et de jeunesse, à son père et à ses frères. Il lui semble aussi que sa femme française et ses trois enfants sont nés dans le même taudis...

Peut-on s'affranchir, et à quel prix, de son identité première ? Peut-on accéder, par l'appropriation d'une culture étrangère, à une autre identité ? *L'homme que je fus* renouvelle brillamment, et avec une confondante sincérité, une thématique qui n'a cessé de tourmenter les écrivains arabes depuis le XIXe siècle.

Votre lecture :

*Récit largement autobiographique d'un jeune homme né dans un quartier pauvre de Beyrouth, celui des éboueurs, qui le quitte pour mener des études à Lyon, où il épousera une femme française. La figure maternelle ne lui inspire que haine, dégoût, répulsion. Celle du père reflète l'image d'un homme humilié par un exil voué à l'échec.*

*Il n'arrive pas à dissocier passé et présent, à se projeter dans l'avenir. L'étape du mariage résonne comme un arrêt brutal de la vie rêvée « Je m'étais marié par hasard et les (enfants) avais engendrés sans raison » Le narrateur éprouve des difficultés à construire sa vie d'homme, englué dans une enfance miséreuse, dont il a honte et submergé par la douleur et la solitude de l'exil. Il tente de se réapproprier ses racines par l'écriture. Le voyage effectué à Beyrouth dix sept ans plus tard lui apportera une certaine sérénité, il retournera en France laissant son passé derrière lui.*

*Une langue crue, complexe pour traduire le malaise du narrateur et le poids d'un passé omniprésent. Passage très beau sur la solitude de l'exilé que personne.*



### **Sanbar, Elias.**

Historien, essayiste, poète et militant de la cause palestinienne, Elias Sanbar est né à Haïfa en 1947. Il est âgé d'un an quand sa famille est chassée de Palestine au moment de la création d'Israël (1948). « Ma famille était très particulière, dit-il. Non par son rang social, la petite bourgeoisie, mais par une sorte de libéralisme interne dont mon père était le principal instigateur. C'était un personnage singulier, d'un anticléricalisme virulent alors qu'il était très croyant, et d'un anti-autoritarisme spontané. "Plus tard, ne respecte jamais ceux qui te donneront des ordres, mais respecte toujours ceux à qui tu pourras en donner", me répétait-il à l'envi. Il avait aussi une profonde affection désintéressée et sans affectation pour les pauvres, qu'il m'a transmise. Cela n'en faisait pas un révolutionnaire pour autant. Il était d'une très grande singularité, tout en étant complètement solidaire de son groupe. » (Elias Sanbar, Politis, mars 2002)

Installé au Liban avec sa famille, il milite dès le plus jeune âge au sein d'organisations défendant la cause palestinienne. « C'était notre tour, dit Elias Sanbar, nous voulions faire mieux que nos prédécesseurs, avec lesquels nous étions très injustes. Nous avons dû lutter pour que les mots "Palestine" et "Palestiniens" ne disparaissent pas. Et nous avons réussi. C'est de ce sauvetage des mots, auquel il est très lié, que vient la légitimité d'Arafat. » (Politis)

En 1969, il vient poursuivre ses études à Paris. Devenu historien, il enseigne à Paris (Paris VII), au Liban et aux États-Unis (Princeton). En 1981, Elias Sanbar fonde à Paris, *La Revue d'études palestiniennes* dont il est le rédacteur en chef. Il a aussi participé à des travaux de cinéma, traduit des poèmes en français (notamment ceux de Mahmoud Darwich) et écrit plusieurs essais. Elias Sanbar habite et écrit en France où il partage la vie de la chanteuse et comédienne, Dominique Devals. Elias Sanbar demeure un militant engagé, il a participé aux négociations bilatérales à Washington puis fut en charge de la délégation palestinienne aux négociations multilatérales sur les réfugiés.



### **Sanbar, Elias. *Le bien des absents : récit.* Arles : Actes Sud, 2001.**

Cote : 848 SAN

Elias Sanbar évoque la maison familiale, l'exode des siens, l'enfance dans le Liban des années cinquante, les rencontres, les proches et les camarades de combat, les vaines négociations israélo-palestiniennes, un bref retour à Haïfa. Son témoignage apporte une perspective sensible aux événements contemporains. Souvenirs émaillés de mille anecdotes

rendant hommage à ceux qui sont tombés pour la cause palestinienne, souvenirs de ses rencontres avec les poètes (quelques pages superbes sur Jean Genet), avec l'Amérique et les Indiens qu'il affectionne, par analogie de sort...

« Exilé de sa patrie palestinienne avant même d'y avoir vécu, Elias Sanbar ne cède pas aux illusions de la nostalgie. Il donne plutôt à voir, dans un miroitement d'épisodes aux tonalités changeantes, l'immatérielle présence d'une Palestine ressentie "du dehors". Une maison à Haïfa qu'il faut fuir dans la peur - la même maison qui s'entrouvre, cinquante ans plus tard, désormais devenue "bien des absents" Les dieux lares de l'expatrié seront tour à tour une armoire, des combattants défunts, des sympathisants et poètes essentiels, ou de très emblématiques Indiens du Far West. Dans ce kaléidoscope de choses vues, d'expériences presque indicibles et d'anecdotes douces-amères, jamais Elias Sanbar n'abandonne le sens de l'humour, ni le pays où naquit son peuple jeté aux quatre vents. » (Présentation de l'éditeur)

Votre lecture :

*Dans ce récit, Elias Sanbar évoque le destin de sa famille, Palestiniens de Haïfa, et sa trajectoire personnelle. Une Palestine encore sous mandat britannique puis devenue Israël, sa famille fuyant au Liban. L'enfant qu'était Elias Sanbar se souvient de cet exil. L'arrivée à Beyrouth d'une armoire abandonnée en Palestine, le départ du frère aîné pour des études aux Etats-Unis, l'exil toujours.*

*Cette nostalgie est tempérée par la force de vie qui anime les membres de la famille. Il nous restitue par la saveur des dialogues toute la chaleur des liens familiaux et toute la détermination d'une société riche en couleurs.*


*Il fait part de ses engagements politiques au service de la cause palestinienne « Ma génération s'est retrouvée confrontée dès l'adolescence à la nécessité d'agir » Il évoque les rencontres qui l'ont marqué, l'écrivain Jean Genêt, l'un des premiers à pénétrer dans les camps de Sabra et Chatila après les massacres. Son amitié avec Jean-Luc Godard qui tournait un film « Jusqu'à la victoire » sur la résistance palestinienne. Layla Shahid, l'écrivain Juan Goytisolo ...Rencontres qui ont jalonné sa vie d'écrivain et d'homme engagé qu'il sait nous faire partager dans une langue chaleureuse.*

## **Shahar, David.**

Né en 1926, dans une Palestine encore sous mandat britannique, David Shahar appartient à une famille établie en Israël depuis cinq générations. Il passe toute son enfance à Jérusalem et en explore les moindres recoins. Cette ville et ses habitants pittoresques seront les personnages principaux de la plupart de ses livres, comme dans sa vaste fresque *Le palais des vases brisés*. Il obtient une licence de philosophie à l'université hébraïque, puis sert dans l'armée israélienne comme lieutenant d'infanterie. Il connaît la lutte pour l'indépendance et prend part aux guerres de 1948, 1956 et 1967.

A trente-sept ans, il quitte pour la première fois son pays pour un long séjour en France. Séduit surtout par Paris et la Bretagne, Shahar fait entrer la France dans son oeuvre, oeuvre qui mêle les cultures arabe, juive et chrétienne. Il écrit aussi bien des livres pour enfants comme *Riki. Un enfant à Jérusalem*, que de longues sagas historiques. Président de l'Association des Ecrivains israéliens, il reçoit en 1969 puis en 1978 le prix de la Création littéraire, en 1973 le prix Agnon de la ville de Jérusalem. Le prix Médicis étranger 1981 récompensera son roman *Le jour de la comtesse*, troisième tome du *Palais des vases brisés*, et David Shahar sera fait commandeur des Arts et des Lettres par le gouvernement français en 1986. Il meurt à Paris en 1997.

Bien que son apolitisme et son individualisme maintiennent David Shahar en marge du monde intellectuel israélien, le rayonnement de son oeuvre est considérable. Ses textes reflètent la complexité de la vie quotidienne à Jérusalem.

 **Shahar, David.** *Lune de miel et d'or.* Paris : Jeanne Bourin, 1991.

Cote : R SHA L


Le nom de David Shahar est lié au *Palais des vases brisés*, flamboyant retable où pavoise une magicienne à l'oeil azur : Jérusalem. C'est dans cette ville que se situe ce premier roman de Shahar, *Lune de miel et d'or*. Dans l'Israël de la fin des années cinquante, il fait courir un jeune homme à la recherche de son bonheur. Dan, le narrateur, se libère des chaînes religieuses, sociales, morales qui l'entravent en s'éveillant à la vie et à l'amour. Les femmes sont au centre de cette initiation et c'est à travers elles que Dan met à mal les conventions et les valeurs reçues en jetant un regard aussi impertinent sur son époque que sur celle des patriarches de la Bible.

La verve et la drôlerie, la joie de vivre et le sens de l'humour accompagnent les personnages de ce roman d'amour et d'apprentissage, le premier qu'ait écrit David Shahar. On y retrouve l'art si riche et si original du grand écrivain, cette manière d'entrelacer rêves et réalité, passé et présent, visible et invisible. *Lune de miel et d'or* a été un livre charnière dans la littérature hébraïque moderne.

Votre lecture :

*-Je n'ai pas accroché avec le personnage.*

*-Parcours initiatique d'un jeune homme qui passe un été dans un kibboutz en 1956, avec ses réflexions ironiques sur la société traditionnelle israélienne. Place importante de Stella qui est revenue en Israël et imprime au jeune homme ses façons de vivre orientales. Le pilier du roman est un dîner où tout un monde cosmopolite se rencontre, avec ses tiraillements, ses flatteries, l'ambiguïté des relations homme femme. Dans la seconde partie du livre, le jeune homme épouse une jeune femme venue d'ailleurs, c'est raconté avec un regard non dénué d'humour. Récit assez touffu.*

 **Shahar, David.** *Les petits péchés.* Paris : Julliard, 1994.

Cote : R SHA P

Les petits péchés que raconte Shahar sont les péchés ordinaires des hommes, un peu médiocres parfois, un peu compromis, un peu faibles. Il y a les oncles du narrateur qui n'ont jamais su aller au bout de leur talent et qui ne sont pas devenus ce concertiste, ce peintre immense, cet écrivain majeur qu'on aurait pu croire. C'est encore un adultère, encore une trahison. Mais il y a aussi la suffisance de ses fils qui sont persuadés de savoir ; il y a le mépris envers le benjamin, Chaïque, simple d'esprit toujours gentil, toujours bousculé.

*Brouria* est la nouvelle la plus courte : il y est encore question d'amour et d'abandon. Et le recueil se ferme sur la *Première leçon*, lorsque le narrateur, en France, se souvient de sa grand-mère si dure qui prétendait lui interdire de dessiner parce que c'était shabbat et que même les petits garçons de cinq ans devaient le respecter. Crise, colère, fuite, et là encore le souvenir presque anecdotique sert à faire surgir une Jérusalem disparue, celle d'avant la modernité, celle où on se lamente sur la disparition d'un poêle du temps des Ottomans qui chauffait si bien, celle où il y a déjà les Arabes et les Juifs qui s'ignorent, mais encore les Anglais.

Et se mêlent alors l'instant présent, le très lointain, le passé proche, l'hier et l'avant-hier. Parfois on ne sait plus à quel moment on est, et c'est très bien. Alors qu'il commence à

conter un souvenir, le narrateur soudain raconte autre chose, fait un détour, un portrait, et revient au souvenir, et tout est à sa place pourtant. Et le narrateur, toujours, d'observer les autres comme au théâtre, et de voir les faiblesses et les accommodements de tous. Ces petits péchés qui font l'humanité, et font grandir les petits garçons.

Votre lecture :

*-Si on cache bien son adultère, si on ne fait pas de peine à l'autre, c'est bon ! Ce n'est pas le contexte de la guerre, on est dans le quotidien de la vie en Israël. C'est très bien écrit et l'on a plaisir à lire ces nouvelles.*

*-C'est étonnant, distrayant.*



### **Shahid, Sirine Hussein.**

Sirine Hussein Shadid est née en 1920 dans une famille de notables de Jérusalem. Son père militant activement contre le mandat britannique en Palestine, la famille a dû vivre en continuel déplacements entre le Liban, l'Iraq et l'Arabie Saoudite.

L'auteur est la mère de Leïla Shahid, qui a été la représentante de Palestine en France pendant 15 ans.



**Shahid, Sirine Hussein.** *Souvenirs de Jérusalem.* Paris Fayard, 2005.

Cote 848 SHA

Par petites touches, Sirine Hussein Shahid nous brosse le portrait d'une famille palestinienne, la sienne, installée à Jérusalem depuis plusieurs siècles et contrainte en 1936 de prendre la route de l'exil pour se réfugier à Beyrouth. Née en 1920, l'auteur passe son enfance et le début de son adolescence dans cette ville cosmopolite où différentes communautés et différentes religions se côtoient sans hostilité. Mais les souvenirs, teintés de nostalgie, de ces jours heureux n'occultent pas la montée des troubles et de la répression britannique. La résistance palestinienne des années 1930 et 1940 est décrite de façon admirable, comme un mouvement d'hommes cultivés, courageux, se battant pour empêcher l'occupation étrangère de leur pays.

Cette succession d'images intimistes, disposées sur une trame chronologique qui sert de fil conducteur à la narration, permet de prendre toute la mesure du déchirement du peuple palestinien. Mais Sirine Hussein Shahid ne se contente pas de raconter l'existence de ces classes privilégiées et cultivées qui ont subi l'exode. Elle dépeint également le sort des Palestiniens restés à Jérusalem, de ceux aussi qui, issus de milieux modestes, ont été plus douloureusement frappés que sa famille par la paupérisation et l'occupation coloniale. Le livre de Sirine Hussein Shahid est un trésor historique et humain. [...] C'est un témoignage intime, sans doute, mais c'est également de la littérature, familière, humaine, sincère, généreuse et éloquente.

Edward Said

Votre lecture :

*Elle raconte l'histoire de sa famille qui habitait Jérusalem et Jéricho, diplomates, famille aisée. Tout change quand les Palestiniens se révoltent contre l'occupant anglais en 1934 et que les Juifs prennent ensuite possession de leurs habitations et qu'ils sont obligés de se disperser dans différents pays.*

*Ce sont des souvenirs écrits à l'âge de 90 ans.*

## **Shalev, Meir.**

Meir Shalev est né en 1948 à Nahalal, et vit aujourd'hui à Jérusalem. Il est grièvement blessé pendant la guerre des Six Jours en 1967. Après des études d'art et de psychologie à l'Université hébraïque de Jérusalem, il travaille comme journaliste et auteur pour la radio et la télévision. Il est également chroniqueur régulier de journaux et de magazines.

Parallèlement, il est l'auteur d'essais, de romans et d'ouvrages pour enfants. Il a notamment publié *Le baiser d'Esau*, *Que la terre se souvienne*, *Pour l'amour de Judith* et *La meilleure façon de grandir*. Ces quatre romans ont été traduits dans plus de vingt langues.

Dans son essai, *Ma Bible est une autre Bible*, Meir Shalev puise dans ce formidable répertoire d'histoires qu'est la Bible pour les éclairer d'un regard neuf, impertinent et drôle. Au fil des intrigues, tant politiques qu'amoureuses, Meir Shalev fait apparaître la Bible comme le creuset des passions humaines et ces personnages, vieux de quelques millénaires, semblent soudain étonnamment proches.

Traduit en français en 2009, *Le Pigeon voyageur* a connu un grand succès en Israël où il fut récompensé par le prix Brenner en 2006, il a aussi reçu le Jewish Book Award aux États-Unis en 2007.

## **Shalev, Meir.** *Le pigeon voyageur*. Paris : Les Deux Terres, 2009.

Cote : R SHA P

*Le Pigeon voyageur* raconte des histoires d'amour, des relations. Au départ, l'amour qui lie une jeune fillette et un colombophile ; celui-ci est tué pendant la guerre d'Indépendance en 1948, mais il envoie pour un ultime vol son pigeon vers la fillette. Cinquante ans plus tard, Yair Mendelssohn, guide touristique, écoute un de ses clients, un vieil américain, lui raconter la mort du jeune homme, que l'on surnommait Bébé.

L'histoire que tisse Meir Shalev commence alors : une histoire d'avenir et de passé, une histoire faite de retours constants sur un passé énigmatique, inconnu, tu par la principale protagoniste, qui elle-même est morte au moment où Yair, le narrateur, raconte et se souvient. Il se souvient de sa mère, Raya, raconte la famille qu'ils formaient : elle, son mari, Ya'acov, qu'elle surnommait Vot'père en s'adressant à leurs fils, Yair le brun, Benyamin le blond. Yair qui va finalement, à l'âge mûr, trouver sa place précise.

Toute une galerie de personnages, des femmes en particulier, aux caractères bien trempés, un récit habile qui tient le lecteur en haleine et joue entre passé et présent, entre Tel Aviv et Jérusalem, qui déploie les révélations et les surprises au cours des pages, pour s'achever sur une énumération lapidaire des destins des principaux protagonistes.

Excellent conteur, Meir Shalev a un don : celui de reconstituer les odeurs et, avec elles, de réveiller les souvenirs. Mais pas n'importe lesquels : ceux qui sont enfouis dans le corps et non dans la tête. Meir Shalev signe là un roman sensible, drôle, à la symbolique forte, dans lequel il montre, une fois de plus et avec une infinie poésie, son attachement à ce "petit pays", et à sa terre, faite de délicieuses odeurs et de dramatiques chimères.

Votre lecture :

*Un roman agréable, sensible, qui nous promène entre passé et présent, oscillant entre la grande histoire et la petite histoire. Yair, le narrateur, au fil des rencontres, de retrouvailles avec son passé va renouer le fil de ses origines, comprendre pourquoi il s'est senti différent et continue encore à le ressentir dans sa vie actuelle. En choisissant sa maison il se choisit aussi un lieu de reconstruction. Roman des origines, de la filiation.*

*Les relations amoureuses sont merveilleusement évoquées, les relations intra familiales sont décrites avec sensibilité et pudeur et Meir Shalev le fait dans une langue à la fois simple et imagée. De plus le monde de la colombophilie a été une découverte pour moi.*



## Shalev, Zeruya.

Née au kibboutz Kinneret en 1959, Zeruya Shalev est une des représentantes les plus talentueuses de la nouvelle génération d'écrivains d'Israël. Son dernier livre, *Théra*, qui vient d'être publié en France, est déjà traduit en 7 langues et les trois précédents ont été traduits en pas moins de 22 langues. Son précédent livre, *Mari et Femme*, est un best-seller dans plusieurs pays d'Europe, et notamment en Allemagne.


Mariée avec l'écrivain Eyal Megged et mère de deux enfants, Shalev a fait des études bibliques, et elle vit aujourd'hui à Jérusalem, où elle travaille comme éditrice. La famille Shalev compte plusieurs écrivains et poètes. « On a ça dans les gènes », explique Zeruya. « A l'âge de 6 ans, j'écrivais déjà et mes parents me lisaient Kafka, Gogol et bien sûr, la Bible ». Née au kibboutz, elle n'y est pas restée longtemps car, précise-t-elle, « mes parents se sont vite aperçus qu'il s'agissait d'un système éducatif anormal ». Ils se sont installés à Tel Aviv, avant de déménager à Jérusalem après la guerre des Six Jours.

Pour comprendre l'engouement que suscite son oeuvre, tant en Israël qu'à l'étranger, il est nécessaire de préciser la place qu'occupe Zeruya Shalev dans le paysage littéraire israélien. Ses quatre romans, auxquels s'ajoute un recueil de poésie et un livre pour enfants, lui ont suffi à occuper une place en vue au sein de la nouvelle génération d'écrivains d'Israël. Une génération qui, contrairement à celle des Amos Oz, A.B. Yehoshua et David Grossman, refuse de transformer la littérature en manifeste politique. Trop souvent en effet, ces représentants de la « génération de l'Etat » ont confondu le rôle de l'écrivain et celui d'hommes politiques. On peut même se demander si les illustres aînés de Zeruya Shalev - Oz, Yehoshua et Grossman - ne doivent pas leur célébrité mondiale moins à leur talent littéraire qu'à leurs opinions politiques et à leur engagement au sein du mouvement « La Paix Maintenant », dont ils sont devenus les porte-parole attitrés.

Or c'est précisément cette confusion des genres que rejettent Zeruya Shalev et d'autres écrivains de sa génération. Dans les romans de Shalev, qui se déroulent en Israël aujourd'hui, on chercherait vainement la moindre allusion politique ou le plus petit indice permettant de deviner ses opinions sur le conflit israélo-arabe ou sur le « problème palestinien »... Zeruya Shalev fait partie de ces écrivains qui, comme Aharon Appelfeld et d'autres, refusent de se laisser enfermer dans le rôle de « l'écrivain israélien engagé qui dénonce la politique de son gouvernement. On aurait tort de voir dans cette attitude un quelconque repli sur soi ou une tentative de fuir la réalité israélienne. Car Zeruya Shalev, qui a été grièvement blessée dans l'attentat du 24 janvier 2004 à Jérusalem, a éprouvé dans sa chair la dure réalité du conflit et la haine que vouent les Arabes à notre peuple.

Ses trois derniers romans constituent une sorte de trilogie, qui tourne autour du couple et de la vie familiale et conjugale. Le premier, *Vie amoureuse*, décrit une relation passionnelle entre une femme et un homme deux fois plus âgé qu'elle. Le deuxième, *Mari et femme*, parle de la décomposition d'un couple confronté à la maladie. Son dernier roman, *Théra*, est la narration d'un divorce et de la tentative de recomposer une cellule familiale, sur les débris d'un mariage détruit. Avec un langage d'une précision chirurgicale, Zeruya Shalev décrit les tourments d'une femme qui décide de quitter le mari qu'elle n'aime plus et qui tente de retrouver un bonheur fugace, partagée entre le doute, l'appréhension et la culpabilité.

Si les romans de Zeruya Shalev ont pu toucher un public aussi vaste, c'est sans doute parce qu'elle décrit des situations qui sont vécues de la même manière dans toutes les villes du monde. En cela, elle est la représentante d'une nouvelle génération d'écrivains israéliens qui redécouvrent, au-delà des vicissitudes de la politique et des discours convenus sur la guerre et la paix – dans lesquels leurs prédécesseurs se sont souvent laissé enfermer avec complaisance – la quintessence de la littérature.

 **Shalev, Zeruya.** *Mari et femme.* Paris : Gallimard, 2004.

Cote : R SHA M


Naama et son mari Oudi ne sont ni heureux ni malheureux. Une vie de couple bien réglée, une fille de dix ans, des métiers satisfaisants, guide touristique dans le désert pour lui et assistante sociale pour elle. Une vie ordinaire, en apparence. Jusqu'à ce matin où Oudi ne parvient pas à se lever. Ses jambes ne lui obéissent plus, ses membres inférieurs sont paralysés. Lorsque le verdict des médecins tombe- le trouble est de nature psychosomatique -, la mécanique de leur existence s'est déjà dérégulée de manière irréversible.

*Mari et femme* semble s'attacher à un sujet classique, la lente décomposition d'un couple, mais grâce à l'écriture de Zeruya Shalev, qui épouse le flux et reflux de la pensée de sa narratrice, nous sommes entraînés dans un chaos émotionnel qui fait fi de l'ordre chronologique des événements et transforme la lecture en une course haletante.

Votre lecture :

*-C'est le monologue d'une femme qui décrit sa vie de couple. Elle a connu son mari à l'adolescence. Elle a été captée par l'amour de ce garçon connu très jeune. Ils ont une fille de 12 ans. Elle parle aussi de sa mère qui a divorcé d'un mari trop gentil, elle avait une vision idyllique du couple de ses parents. Deux évènements marquants vont la faire vaciller : elle a failli avoir une aventure, lui ne l'a pas su et il a laissé échapper sa femme. Un jour, lui se réveille paralysé des deux jambes (syndrome de conversion), il n'a rien physiquement. Le roman se déroule sur le mode du monologue, la narratrice nous emporte dans ses réflexions grâce à une écriture de l'ordre de l'intime. On n'est pas dans l'histoire politique, on est dans la vie des êtres.*

*- Il s'agit du monologue d'une femme qui décrit sa vie de couple avec un enfant de 10 ans. Son mari et elle se connaissent depuis l'enfance. Elle a le sentiment de ne pas avoir choisi. Elle s'est laissée « emporter » dans leur histoire d'amour. Elle a la volonté de réussir sa vie de famille et de couple, contrairement à sa mère qui est partie, abandonnant un mari « trop gentil » et ses enfants pour vivre sa vie. Le roman se déroule sur une quinzaine de jours. Un matin, le mari se réveille les jambes paralysées, il n'y a rien de mécanique, c'est un syndrome de conversion ...*

 **Shalev, Zeuya.** *Un petit garçon idéal.* Paris : L'Ecole des Loisirs, 2009.

Cote : R1 SHA

Gour est l'enfant le plus joli du monde, il est aussi le plus intelligent, le plus fort et le plus grand. C'est ce que dit Maman. Pourtant à l'école, Noa est plus grande que lui, Mikaël est plus beau, Itamar donne de vrais coups de pied. Gour réfléchit : sa maman ne va vraiment pas bien si elle se trompe à ce point. Et puis, l'aimerait-elle encore si elle réalisait son erreur ? Un livre pour les enfants qui aiment déjà lire tout seuls.

Votre lecture :

*Zeruya a écrit une trilogie sur le couple, « Vie amoureuse » « Mari et femme » et « Théra », elle se refuse à écrire sur la guerre. Ce roman pour enfant, traduit par Valérie Zenatti, traductrice d'Appelfeld, en est un exemple.*

 **Shalev, Zeruya.** *Théra.* Paris: Gallimard, 2007.

Cote : R SHA T

Théra est le troisième volet d'une trilogie. C'est, sur près de 500 pages, un monologue intérieur où les débuts et les fins des vingt-quatre chapitres permettent tout juste de reprendre son souffle. Les événements de la vie extérieure n'interrompent pas le cours des pensées

d'Ella. Théra raconte la rupture, puis la rencontre avec un nouvel homme. L'histoire se passe à Jérusalem, un psychiatre suit une femme victime d'un attentat et les garçons de vingt ans sont à l'armée, à part ça, elle pourrait se passer n'importe où.

Zeruya Shalev décrit l'instabilité des sentiments, le passage de l'amour à la haine, de la sérénité à l'angoisse et à la culpabilité. Théra donne une vision sombre, conflictuelle, des relations entre les hommes et les femmes. A l'intérieur du couple, c'est irrespirable parce que l'air est toxique : tout est, dès l'origine, marqué par la culpabilité et l'angoisse d'abandon. A l'extérieur, c'est irrespirable, parce qu'il n'y a pas d'oxygène pour alimenter la vie, pense Ella.

Etrangement, pourtant, le roman n'est pas totalement noir. Sa force et sa séduction sont aussi dans des pages lumineuses sur le sommeil et les jeux des enfants, sur les amours d'adolescence, et même sur la possibilité que le bonheur soit à venir : «Je sais que je vis ce court moment béni où [...] une heure passée dans un café minable paraît de ces moments, les seuls, qui méritent qu'on en ait ensuite la nostalgie, car eux seuls sont capables de conférer au reste de notre vie un éclat sacré, si le miracle s'est produit une fois, il pourra se reproduire.»

« Je n'écris pas sur la politique israélienne parce qu'elle ne m'inspire pas, je ne suis pas sûre que la politique et la littérature soient un mélange intéressant, la politique est trop bruyante pour la littérature, elle peut la tuer. Mais vivre en Israël c'est comme vivre sous un volcan, ça rend créatif, c'est une inspiration. En ce sens, la réalité israélienne influence mes livres, ne serait-ce que parce que je vis dans une ambiance très tendue, chaque jour est plein de peurs et de dangers, à tout moment, tout peut arriver. Mon style reflète cette tension, dans Théra, on sent cette angoisse, il y a aussi ces détails de la vie quotidienne, les gardes qui fouillent les sacs à l'entrée des magasins, l'endroit où on s'assied dans les cafés, est-ce que c'est moins dangereux dedans que dehors, mais je ne me sens aucune obligation de décrire cette réalité de manière directe, c'est le travail des journalistes. La littérature doit être plus lente et plus complexe. »

Nathalie LEVISALLES

Votre lecture :

*Théra est l'ancien nom de Santorin. C'est l'histoire de deux archéologues dont la vie de couple se passe bien jusqu'à l'arrivée de l'enfant. Elle met son mari dehors, se reprend, essaie de le reconquérir. Le récit est fait du point de vue de l'enfant.*

*Après le divorce, elle fait une dépression, puis tombe amoureuse de son psychiatre. J'ai beaucoup aimé.*

## **Traboulsi, Yasmina**

Yasmina Traboulsi est née en 1975 à Paris. D'un père libanais et d'une mère brésilienne, elle a passé son enfance à Paris jusqu'à l'âge de quatorze ans. Diplômée en droit international et communautaire, elle vit aujourd'hui à Londres.

Son premier roman, *Les Enfants de la Place*, a reçu le prix du premier roman en 2003. C'est un récit qui nous plonge dans la réalité des bas-fonds du Brésil contemporain. Son deuxième roman, *Amers*, raconte la descente d'une pianiste dans les enfers modernes de Beyrouth. Servis par une écriture vive et très personnelle, ses romans se remarquent par leur scansion musicale.

 **Traboulsi, Yasmina. Amers.** Paris : Mercure de France, 2007.

Cote : R TRA A

D'abord, l'accident. L'univers lisse de Gabrielle s'ébrèche. Demain, une surprise de taille attend la pianiste. Saura-t-elle faire face à ce monde vacillant, qu'advient-il de Gabrielle dans ce Liban d'avril 2005 en proie aux tourments ?

Faux-semblant, chausse-trappes et manipulation : Yasmina Traboulsi nous entraîne dans une ronde infernale, au cœur de Beyrouth.

Votre lecture :

*Je n'ai pas aimé cette littérature.*

## Yared, Hyam

Hyam Yared est née en 1975 à Beyrouth, poète et nouvelliste, elle a publié deux recueils de poésie chez Dar Anahar, *Reflets de lune* en 2001 et *Blessures de l'eau* en 2004, qui lui ont valu des prix et de nombreuses invitations dans des festivals de poésie, notamment au Canada, au Portugal, au Mexique et en Suède. Elle a publié en 2006, un premier roman *L'Armoire des ombres*, où elle abordait, au-delà des apparences trompeuses de la femme libérée libanaise, toutes religions confondues, le poids des traditions et les faux-semblants de la société.

**Yared, Hyam.** *Sous la tonnelle.* Paris: Sabine Wespieser, 2009.

Cote: R YAR S

Pour garder vive la mémoire de sa grand-mère tout juste disparue, la narratrice se réfugie dans son boudoir, où se sont entassés au fil des ans lettres, dessins et carnets. Elle y retrouve la fantaisie, la liberté et la générosité de la vieille dame qui, pendant toute la guerre du Liban, a refusé, malgré les objurgations de sa famille, de quitter sa maison et son jardin, situés sur la ligne de démarcation entre Beyrouth Est et Beyrouth Ouest. Veuve à trente et un ans, cette encore jeune femme d'origine arménienne avait décidé de consacrer sa vie aux autres, après avoir juré fidélité à son défunt mari. Pour sa petite-fille, en instance de divorce, déchirée entre sa quête de liberté et son besoin d'amour, elle était un point d'ancrage et un modèle inatteignable.

Au fil du roman apparaît pourtant, derrière la figure idéalisée, une femme plus complexe et plus mystérieuse aussi. S'arrachant à son isolement, la narratrice finit par rejoindre dans le salon les visiteurs venus présenter leurs condoléances, ceux qu'elle appelle les " corbeaux ". Elle y croise un inconnu, dépité d'être arrivé trop tard pour remettre à l'occupante des lieux l'épais dossier qu'il lui destinait. Pendant une longue conversation sous la tonnelle, la narratrice médusée va découvrir tout un pan caché de l'existence de sa lumineuse grand-mère. Car le visiteur que nul n'attendait n'est autre que le fils d'un homme épris d'absolu et d'archéologie, Youssef, que rencontra la jeune veuve lors d'une croisière en 1947. Construisant son deuxième roman comme une invocation à cette grand-mère disparue, tissant la trame de son intrigue dans celle des déchirements de l'Histoire, Hyam Yared dresse là un très beau portrait de femme, hanté par ses propres obsessions sur la passion, le désir et la violence.

Votre lecture :

*Roman intéressant, malgré l'invraisemblance de l'histoire. Une jeune femme assiste à l'enterrement de sa grand-mère. Cette femme est entrain de divorcer. Puis, l'histoire de la grand-mère nous est révélée par le fils d'un personnage qui a eu une grande importance dans la vie de celle-ci.*

*La grand-mère a perdu jeune son mari. Lors d'un voyage, elle rencontre un homme pour qui elle éprouve une amitié amoureuse forte, pour lui c'est un grand amour. Il retourne à Paris et en 1968 se retrouve dans le lit d'une femme avec laquelle il aura ce fils. La petite fille éprouvait un grand amour pour sa grand-mère. C'était un plaisir pour elle de rester auprès de celle-ci dans un immense jardin juste sur la ligne de démarcation entre Beyrouth Est et Ouest. Le cadre était terrifiant, mais la grand-mère était sereine. L'auteur établit un parallèle entre l'amour platonique vécu par la grand-mère et le divorce que vit la jeune femme. C'est une écriture très agréable avec des références à certains auteurs comme Anna de Noailles. Livre que je recommande.*

## **Yehoshua, Abraham B.**

Abraham B. Yehoshua, né en 1936 à Jérusalem, est l'un des chefs de file de la littérature israélienne contemporaine. Après des études à l'Université hébraïque de Jérusalem, il démarre une carrière d'enseignant. De 1963 à 1967, il réside à Paris. Il rejoint l'Université de Haïfa en 1972. Abraham B. Yehoshua a embrassé une carrière d'écrivain dès la fin de son service militaire dans les rangs de Tsahal. Il s'est également engagé en faveur du processus de paix israélo-palestinien et a participé à l'Initiative de Genève.

Il a été récompensé par une dizaine de prix internationaux et surtout par le prestigieux grand prix de Littérature d'Israël pour l'ensemble de son oeuvre. Il a su conquérir le public français avec notamment *L'Amant* (1979), *Un divorce tardif* (1983), *L'Année des cinq saisons* (1990), *Monsieur Mani* (1992), *Voyage vers l'an mil* (1998), *La Mariée libérée* (2003) et *Le Responsable des ressources humaines* (2005), tous publiés chez Calmann-Lévy.

**Yehoshua, Abraham B.** *Monsieur Mani*. Paris : Calmann-Lévy, 1992.

Cote : R YEO M

Épopée familiale, chronique couvrant l'histoire de six générations, *Monsieur Mani* est composé de cinq conversations remontant progressivement dans le temps, du début des années 80 à la moitié du XIXe siècle. Dans un kibboutz du Néguev en 1982, pendant l'occupation allemande de la Crète en 1944, en 1918 dans une Jérusalem contrôlée par l'armée britannique, dans un village polonais au tournant du siècle dernier, à Athènes en 1848, des conversations, des dialogues tournés en monologues - seule une voix est chaque fois restituée - se font écho à travers les années, les pays et les événements.

Au-delà de l'intrigue historique et de l'intérêt porté aux membres de la famille Mani, le roman de A.B. Yehoshua renvoie constamment à une expérience présente, vivante et universelle : celle de la transmission entre les mères et les fils, hors de la simple procréation. Démission des pères, héroïsme des fils, ingratitude des fils, générosité des pères, c'est ainsi que Yehoshua scande le nom des Mani.

Votre lecture :

*Cinq conversations, cinq chapitres et le monologue d'une personne qui parle et l'autre qui écoute. L'interlocuteur ne s'exprime pas. En 1982, rencontre dans un kibboutz, puis on remonte le cours de l'histoire. Il y a toujours un membre de la famille Mani.*

*On comprend vite pourquoi on revient en arrière. Cela m'a fait penser à la saga de Diane Meur « Les vivants et les ombres ». La notion de persécution, de survie et de transmission entre père et fils est toujours présente.*

## **Zein, Ramy Khalil**

Ramy Khalil Zein est né à Beyrouth en 1965. Il vit et enseigne au Liban. Il est l'auteur de *Partage de l'infini* (Arléa, 2005) et de *Je viens de tuer ma femme* (Arléa, 2006).

**Zein, Ramy Khalil.** *Partage de l'infini.* Paris : Arléa, 2005.

Cote : R ZEI P

C'est de paix que nous parle Ramy Khalil Zein. Et même si le quotidien d'une famille palestinienne dans les territoires occupés semble fait le plus souvent d'humiliations, de violences et de peur, le livre pose une question qui recèle en elle-même le début d'un espoir : comment vivre avec l'autre ? L'autre, celui qui, à coup d'implantations et de harcèlements de toutes sortes rend la vie difficile, voire impossible.

D'un côté, une famille palestinienne, meurtrie dans sa chair, deux fils martyrs, une fiancée restée seule, un père qui meurt de chagrin, une mère émouvante et tragique, de l'autre deux frères israéliens que tout oppose. Le premier, soldat engagé, le second militant dans un mouvement pacifiste. Au centre de tout, la terre, une terre, celle qui sépare, celle qu'on se dispute, dans une spirale de violence toujours recommencée. De ces chemins particuliers à chacun, de ces destins pourrait-on dire, qui, et c'est la force romanesque de ce récit, vont s'entrecroiser, Ramy Khalil Zein tisse une histoire dans l'Histoire, sans grandiloquence, sans parti pris, avec toujours une justesse de ton qui nous mène lentement à la seule interrogation fondamentale : Qu'est-ce qu'un ennemi ? Est-il si différent de nous ? Peut-on, à un moment, le considérer comme un semblable ? Et nous revenons à la phrase de Henry Wadsworth Longfellow qui ouvre ce beau livre : « Si nous pouvions lire l'histoire secrète de nos ennemis, nous trouverions dans la vie de chaque homme un chagrin et une souffrance suffisants pour désarmer toute hostilité ».

Votre lecture :

*Roman bouleversant qui nous raconte avec délicatesse la souffrance infinie d'une famille palestinienne et comment cette souffrance conduit à l'engrenage de la haine et de la violence et au rejet de l'autre.*

*Les histoires de deux familles israélienne et palestinienne s'entrecroisent, chapitre après chapitre. Le récit s'ouvre avec Seyf qui va perpétrer un attentat, puis et au fur et à mesure des chapitres nous faisons connaissance des autres membres des deux familles. Portraits magnifiques du père Abou Hassan et du petits fils Mahmoud qui grandit top vite dans ce monde en guerre, épisode tragique de la destruction de leur maison et avec elle la perte de tout espoir pour la famille. L'engrenage du désespoir, de la haine est suggéré de façon magistrale à travers l'évolution de la psychologie des personnages.*

*Nous sommes aussi aux côtés de deux frères israéliens Haïm et Ron, l'un soldat qui participe à la démolition de la maison, s'interroge et s'engage pour aider à la reconstruction ; l'autre fanatiquement engagé dans l'implantation des colonies israéliennes dans les territoires occupés. Les femmes sont le socle de cette famille, Oum Hassan, la mère de Seyf et Hassan, déjà mort en prison, Hayatte la mère de Mahmoud et Leyla, la fiancée de Seyf qui va rejoindre la lutte armée pour retrouver Seyf dans la mort et qui croisera le chemin de Haïm. L'écriture simple et belle, met davantage en évidence l'atrocité de cette guerre où personne n'est épargné et où même l'enfance n'est plus protégée. Ce livre m'a profondément touché.*

## **Zenatti, Valérie.**

Née à Nice en 1970 dans une famille juive, Valérie Zenatti a émigré en Israël à l'âge de 13 ans. Avec sa famille, elle a vécu à Beer-Sheva, ville du sud d'Israël. De 1988 à 1990, elle effectue son service militaire comme toutes les jeunes Israéliennes de son âge. « J'avais toujours cette impression de ne pas être au bon endroit. Je me sentais ashkénaze, mais ma famille était séfarade. J'ai rejeté la religion, tout en vouant une véritable passion à la Bible et au Talmud. J'adorais Jérusalem, mais je faisais tout pour aller à Tel-Aviv. » (extrait d'un entretien de l'auteur avec Émilie Grangeray, *Le Monde* 27 septembre 2002) Elle revient en France pour y suivre des études d'histoire et d'hébreu (qu'elle a approfondi à l'Inalco). Elle est d'abord journaliste, puis passe le Capes pour devenir professeur d'hébreu, son premier poste est à Lille.

Depuis 1999, Valérie Zenatti écrit des romans pour la jeunesse et traduit en français l'œuvre de l'écrivain israélien Aaron Appelfed.

## **Zenatti, Valérie.** *Une bouteille dans la mer de Gaza.* Paris : L'École des Loisirs, 2005.

Cote : R ZEN

C'est une journée ordinaire à Jérusalem, un attentat moyen : un kamikaze dans un café, six morts, deux jours d'info à la télévision. Oui, depuis trois ans, l'horreur est devenue routine, et la Ville sainte va tout droit en enfer. Tal, elle, ne s'habitue pas. Elle aime trop sa ville et la vie. Elle veut mourir très, très vieille et très, très sage. Un jour, en plein cours de biologie, une ampoule s'allume au-dessus de sa tête, comme dans un dessin animé. Voilà des jours qu'elle écrit ce qu'elle a sur le cœur, ses souvenirs, la fois où elle a vu ses parents pleurer de joie, le jour de la signature des accords de paix entre Israéliens et Palestiniens, et puis la désillusion, la révolte, la terreur, et l'espoir quand même. Ce qu'elle pense, ce qu'elle écrit, quelqu'un doit le lire. Quelqu'un d'en face. Elle l'imagine déjà, cette amie ennemie inconnue aux cheveux noirs. Eytan, le frère de Tal, fait son service militaire à Gaza. Elle glisse ses feuillets dans une bouteille et la lui confie.

Votre lecture :

*Suite à un attentat à Jérusalem, une jeune fille décide de mettre un message dans une bouteille confiée à son frère soldat. A la suite de ce geste, elle pense correspondre avec une fille israélienne, alors qu'en fait, il s'agit d'un garçon palestinien.*

## **Zenatti, Valérie.** *Quand j'étais soldate.* Paris, L'École des Loisirs, 2002.

R ZEN (Livres Jeunesse)

Le journal de bord d'une fille effectuant son service militaire dans l'armée israélienne En Israël, même les filles doivent faire leur service. Nous sommes en 1988-1990, à l'époque de la première Intifada, et Valérie découvre un monde inconnu, son ambiance particulière, ses codes, ses secrets, ses camaraderies. Les soldats en Israël, « personne ne les regarde en particulier parce qu'il y en a trop, parce que c'est normal et que tout le monde est habitué, tout le monde a été, est ou sera un jour à l'armée. »

Dix-huit ans est synonyme de majorité, de maturité et de liberté... Mais avoir dix-huit ans en Israël, ça signifie donner les deux prochaines années de sa vie au pays, à sa défense, à sa survie. Devenir un matricule. Porter l'uniforme. Se réveiller à quatre heures et demie. Faire la vaisselle pour soixante-dix. Obéir aux consignes. Apprendre le maniement des armes. L'histoire et la géographie des pays voisins et ennemis. Les langages codés des pilotes

adverses. Et risquer sa peau. Qu'on soit un garçon ou une fille. « Elle raconte aussi l'Uzi - cette arme pour laquelle on risque sept ans d'emprisonnement en cas de perte ou de vol. Bref, elle dit cette vie où l'armée fait figure de rite de passage à l'âge adulte : "À un âge où on a envie de se singulariser, c'est très dur d'être un mouton dans un troupeau." Se singulariser, Valérie Zenatti le fera pourtant puisqu'elle intègre rapidement les services secrets. Elle, la petite Niçoise, se retrouvera donc, avec des fils d'ambassadeurs et de généraux, à écouter les conversations de chefs d'État.

« L'histoire débute alors que la jeune fille se prépare à passer son baccalauréat, un rituel qui pourrait lui permettre, dans tout autre pays, d'entrer dans l'âge adulte, mais en Israël, ce n'est qu'après son service que l'on est véritablement considéré comme mature. "C'est pour le pays, c'est bien, il faut donner au pays... C'est une expérience, l'école de la vie", lui déclarent les employés du magasin où elle travaille chaque après-midi; et chacun de lui offrir conseils et encouragements : "Prends les choses comme elles viennent. De toute façon, tu ne décides rien. Ils choisissent ton rôle, ta place, tu seras une soldate parmi d'autres, un tout petit maillon de Tsahal, lui explique un ami. Mais chaque jeune fille compte aussi sur l'armée pour "trouver, dans cet immense catalogue de garçons âgés de dix-huit à vingt et un ans, celui qu'elle attend et qui tarde à venir" ! » (extrait d'un article de B.Longre, Sitartmag, (juillet 2002)

Votre lecture :

*-Roman largement autobiographique qui décrit la période du baccalauréat où les jeunes partent à l'armée. Ils n'ont pas conscience qu'ils vont aussi à la guerre, donc à la mort. Ils sont précipités dans le monde de l'armée. La jeune fille nous livre ses interrogations. Elle traverse le territoire palestinien, découvre pour la première fois ce peuple, « l'Autre ». C'est un témoignage intéressant sur la jeunesse israélienne.*

*-Magnifique roman sur la vie de jeune fille de Valérie Zenatti, qui a accompli son service militaire après le bac, comme tous les jeunes gens en Israël. Elle aime lire, il y a de nombreuses références à des écrivains français dans son récit. Elle y évoque l'attentat de Jénine.*

## À lire aussi

### **Abécassis, Eliette.**

Philosophe, essayiste et romancière, Eliette Abécassis est l'un des écrivains les plus remarquables de sa génération depuis le succès de son premier roman, *Qumran*, traduit en dix-huit langues. Elle est l'auteur d'une douzaine d'autres oeuvres, dont *La Répudiée*, *Mon père* et *Un heureux événement*, ainsi que du scénario qu'elle a écrit pour le film *Kadosh*, réalisé par Amos Citai. Elle écrit aussi des albums pour enfants.

**Abécassis, Eliette.** *La répudiée*. Paris : Le Livre de poche, 2002.

Au premier regard, Rachel a aimé Nathan, le mari qu'on lui destinait. Et c'est avec bonheur qu'elle a accepté son destin de femme pieuse dans ce quartier traditionaliste de Méa Shéarim, à Jérusalem, où elle a grandi. Mais au fil des années se dessine le drame qui la brisera : le couple n'a pas d'enfant. Et la loi hassidique donne au mari,



au bout de dix ans, la possibilité de répudier la femme stérile. Comment Rachel accepte le verdict en silence, alors même qu'elle sait n'être pas en cause, c'est ce que nous conte la romancière de *Qumran* dans ce livre intimiste et dépouillé. Un bouleversant roman d'amour qui a été le point de départ du film d'Amos Gitai, *Kaddosh*.

Votre critique :

*Rachel vit dans le milieu orthodoxe juif, elle travaille et son mari ne fait qu'étudier la Thora. Ils s'aiment, mais au bout de 10 ans, ils n'ont toujours pas d'enfant, ce qui va provoquer sa répudiation. On est à la fois révolté par cette situation et en même temps touché par la délicatesse avec laquelle le sujet est traité.*

## **Haddad, Hubert.**

Né à Tunis en 1947 d'un père tunisien alors tailleur de pierre et d'une mère d'origine algérienne, Hubert Abraham Haddad n'a rien oublié de ses origines judéo berbères. Depuis *Un rêve de glace*, son premier roman, jusqu'aux interventions borgésiennes de *l'Univers*, étonnant roman dictionnaire, sans oublier *le Camp du bandit mauresque*, récit d'enfance, *le Nouveau Magasin d'écriture* ou *Oholiba des songes*, autre fiction déjà hantée par le conflit du Proche-Orient -, Hubert Haddad nous implique magnifiquement dans son engagement d'intellectuel et d'écrivain.

**Haddad, Hubert.** *Palestine*. Cadelhan : Zulma, 2007.

Cote: R HAD P

Quelque part en Cisjordanie, entre la Ligne verte et la " ceinture de sécurité " une patrouille israélienne est assaillie par un commando palestinien. Un soldat tombe sous le feu, un autre est enlevé par le commando bientôt en pleine déroute... Blessé, sous le choc, l'otage perd tout repère, en oublie son nom. C'est, pour lui, la traversée du miroir. Seul survivant, sans papiers, en vêtements civils et keffieh, le jeune homme est recueilli, soigné puis adopté par deux Palestiniennes. Il sera désormais Nessim, frère de Falastin, étudiante anorexique, et fils d'Asmahane, veuve aveugle d'un responsable politique abattu dans une embuscade. C'est ainsi que Nessim découvre et subit les souffrances et tensions d'une Cisjordanie occupée...

Dans ce bouleversant roman, Hubert Haddad transfigure avec Falastin - moderne Antigone - toute l'horreur du conflit en une tragédie emblématique d'une grande beauté. Hubert Haddad a remporté le prix Renaudot "poche" avec *Palestine*. Déjà distingué par le Prix des cinq continents de la francophonie 2008 et le prix Louis Barthou, décerné en 2008 par l'Académie française, *Palestine* porte un regard singulier sur un événement pourtant ultramédiatisé : le conflit israélo-palestinien. C'est au cœur d'un reportage poétique qu'Hubert Haddad plonge son lecteur

Votre lecture :

*-Tragédie contemporaine à l'écriture poétique et lumineuse. Un soldat israélien tombe dans une embuscade le jour de sa permission. Il perd la mémoire, est recueilli par une famille palestinienne et devient l'un des leurs. Il est confronté à l'armée israélienne. C'est une sorte de parabole, qui nous montre que les gens deviennent victimes parmi d'autres victimes.*

*-Langue magnifique, ses personnages sont dignes d'Homère, avec cet homme qui perd son identité et la retrouve. Il y a une fille écorchée vive, c'est Antigone, et une grand-mère sereine. Il y a des enchaînements dramatiques splendides, une description de la Palestine superbe.*

*-Très beau livre, poétique qui parle du conflit israélo palestinien, à travers l'histoire d'un soldat israélien enlevé lors d'une embuscade et « adopté » par une famille palestinienne. Il a perdu la mémoire. Ecriture magnifique, épurée.*

## **Harder, Jens.**

Né en 1970 à Weisswasser (Allemagne), Jens Harder a étudié de 1996 à 2002 le graphisme à Berlin, ville où il travaille. Il est l'un des fondateurs du collectif d'artistes Monogatari (créé en 1999). Il a participé à plusieurs albums collectifs et travaille pour divers magazines allemands. *La Cité de Dieu* est sa première bande dessinée personnelle. En 2005, il travaille sur un projet du Goethe Institut de Tel Aviv et séjourne en Israël.

**Harder, Jens.** *La cité de Dieu.* Angoulême : Editions de l'an 2, 2006.

Cote : BDA HAR

Plus qu'une bande dessinée, c'est un véritable travail de témoin, de journaliste que nous livre ici l'Allemand Jens Harder. Sujet de l'ouvrage : Jérusalem. Sans doute la ville la plus médiatisée du monde, donc la ville dont nous avons la vision la plus erronée, la plus étriquée, que nous croyons connaître par coeur alors que rien de ce qui s'y passe hors champ, là où la caméra ne regarde pas, ne nous est familier. Ville symbole, ville sainte à l'importance démesurée pour les trois grandes religions monothéistes, cette cité de Dieu nous est ici dévoilée avec justesse par les dessins soignés et les rapports objectifs et détachés de l'auteur. La tension ambiante cache un monde bien différent, un monde tantôt comme le nôtre, tantôt si différent, où le commerce est présent comme partout sur la planète, où la folie semble être un syndrome local.

Sans parti pris, sans dénonciation, sans révélations tonitruantes, le témoignage de Harder frappe par sa justesse et sa simplicité. Il se contente de suivre, de voir, d'observer, de capter tel ou tel détail de son oeil précis, pour nous le retranscrire sous un dessin épuré, réaliste, plus ou moins mis en page, sans scénarisation particulière. De quoi entrer dans la vie de Jérusalem, sentir ses odeurs et rencontrer ses habitants, loin de clichés du rabbin sévère, de soldat nerveux ou de la solennité du Mur de Lamentations. Comme quoi, quand ils sont tracés avec une vraie volonté de réalisme, quelques dessins peuvent nous en apprendre beaucoup plus que des heures de journaux télé.

Votre critique :

*- Le graphisme est propre ! La bande dessinée se partage en deux parties, dans l'une nous sont présentées les trois religions qui se partagent Jérusalem et dans l'autre ce sont des croquis de la vie quotidienne à Jérusalem. Le lien entre les deux parties est la ville de Jérusalem.*

*- L'auteur rend compte, sans parti pris, du comportement des habitants de Jérusalem. Avec une précision dans le dessin, accentuée par le crayon « noir & blanc », il montre comment cohabitent les trois religions monothéistes, la vie au quotidien de cette foule de personnages qui s'entrecroisent. La préface d'Eliette Abecassis est à lire et à relire, ne serait-ce que par « l'espace d'une minute de Paix » au regard de la « dernière bulle » Quant aux*

*pages de gauche tout au long de l'ouvrage, pour ma part je pense qu'il s'agit de croquis pris « sur le vif », les planches de droite « racontant » Jérusalem tel que l'auteur la perçoit.*

## **Mirail, Chantal**

**Mirail, Chantal.** *Des figues contre un Mur de Barbarie.* Lyon : Ancre et encre, 2003.

Cote : 956 MIR

Les Missions Civiles pour la Protection du peuple Palestinien ont pour objectif, entre autres de témoigner. En février 2003, Chantal Mirail fait partie de la 49e mission civile et pour ne pas oublier, écrit ce témoignage sous forme de fiction, décrivant ce que représente la construction par Israël du mur en Palestine. L'auteur nous conte l'histoire de Dounya, jeune fille étudiante, comme il en existe de part le monde. Rêveuse, écrivant des poèmes, amoureuse, heureuse de vivre. Son histoire pourrait se révéler ordinaire, mais Dounya est Palestinienne et le mur qui se construit détruit la normalité. L'auteur mélange le roman et le témoignage, nous approchant au plus près de la détresse de ceux qui vivent ce mur comme une plaie ouverte.

Votre lecture :

*Une jeune fille française accompagne une mission civile pour la protection du peuple palestinien pour découvrir la réalité de la vie d'une famille de propriétaires terriens, pendant 18 jours.*

*C'est dommage que l'auteur ait voulu en faire un roman. Ce n'est pas très bien écrit, il s'agit d'un témoignage. Elle a tout concentré, les difficultés pour aller étudier à Naplouse, le petit frère assassiné ... tous les clichés sont réunis.*

## **Rees, Matt.**

Après ses études de littérature anglaise à Oxford University, Matt Beynon poursuit avec des études de journalisme à la University of Maryland. Après six ans comme journaliste financier à New York, il travaille comme correspondant à Londres, Washington et New York, avant de s'installer à Jérusalem en 1996 comme correspondant pour The Scotsman et Newsweek.

De 2000 à 2006, il dirige le bureau de Jérusalem pour Time Magazine. Rees a été récompensé pour avoir couvert la bataille de Jenin durant la dernière Intifada. En 2004, il publie un essai '*Cain's Field : Faith, Fratricide, and Fear in the Middle East*' (inédit en français) dans lequel il dénonce la corruption et les conflits internes qui sévissent dans les deux camps de la dispute Israélo-Palestinienne.

Après avoir démissionné de Time, il se consacre à l'écriture du premier roman de ce qui est prévu devenir une série de sept romans. Il publie '*Le Collaborateur de Bethléem*' en 2007.

**Rees, Matt.** *Le collaborateur de Béthléem.* Paris : Albin Michel, 2007.

Cote : RP REE C

Professeur d'histoire dans un camp de réfugiés à Bethléem, devenu détective à son corps défendant, Omar Youssef fait une entrée remarquée dans le monde du polar.

Après l'assassinat d'un combattant palestinien et l'inculpation d'un de ses anciens élèves pour fait de collaboration avec l'ennemi, cet homme tranquille, soudain déterminé à sauver un innocent de la peine capitale, se lance dans une contre-enquête dangereuse, quand tant d'intérêts conspirent à étouffer la vérité...

Au travers de ce personnage atypique et charismatique, Matt Rees, journaliste et écrivain à Jérusalem, pose un regard inédit et passionné sur une société palestinienne minée par la violence, la corruption et la guerre. Le premier d'une série de romans particulièrement originale, salué par une presse unanime.

Votre lecture :

*C'est un polar qui se lit bien. Mais j'ai éprouvé un malaise profond. Les palestiniens sont présentés comme des mafieux, avec un certain manichéisme, il décrit le chaos social engendré par ceux qui le subissent. Je n'ai pas aimé cette posture.*

## **Sand, Shlomo.**

Shlomo Sand, né en 1946 à Linz en Autriche, est un historien israélien spécialisé dans l'histoire contemporaine. Il fait partie des Nouveaux historiens israéliens. Il est professeur à l'Université de Tel Aviv depuis 1985. Il sera professeur invité à l'Université du Québec à Montréal durant le semestre d'automne 2010.

Shlomo Sand a passé ses deux premières années de vie en camps de réfugiés juifs polonais, en Allemagne. Il a grandi en Israël où ses parents ont émigré. Après l'expérience traumatisante de la guerre des Six Jours (1967) à laquelle il a participé comme simple soldat, il a milité dans l'extrême gauche israélienne favorable à un État binational judéo-palestinien. Au milieu des années 1970, il a complété ses études universitaires à Paris où il a soutenu, sous la direction de Madeleine Rebérioux, une maîtrise sur Jean Jaurès et une thèse sur Georges Sorel qu'il a rédigée et soutenue en français. Il a relancé en France les études soréliennes en y organisant le premier colloque sur Sorel, en 1982, et en cofondant en 1983 les Cahiers Georges Sorel, devenus ensuite Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle. Retourné en Israël, il s'est intéressé à l'histoire du cinéma, à l'histoire des intellectuels et, plus récemment, à l'histoire du peuple juif.

**Sand, Shlomo ; Cohen-Wiesenfeld, Sivan ; Frenk, Levana.** *Comment le peuple juif fut inventé.* Paris : Flammarion, 2010.

Quand le peuple juif fut-il créé ? Est-ce il y a quatre mille ans, ou bien sous la plume d'historiens juifs du XIXe siècle qui ont reconstitué rétrospectivement un peuple imaginé afin de façonner une nation future ? Dans le sillage de la " contre histoire " née en Israël dans les années 1990, Shlomo Sand nous entraîne dans une plongée à travers l'histoire " de longue durée " des juifs.

Les habitants de la Judée furent-ils exilés après la destruction du Second Temple, en l'an 70 de l'ère chrétienne, ou bien s'agit-il d'un mythe chrétien qui aurait infiltré la tradition juive ? L'auteur montre comment, à partir du XIXe siècle, le temps biblique a commencé à être considéré par les premiers sionistes comme le temps historique, celui de la naissance d'une nation. Ce détour par le passé conduit l'historien à un questionnement beaucoup plus contemporain : à l'heure où certains biologistes israéliens cherchent encore à démontrer que

les juifs forment un peuple doté d'un ADN spécifique, que cache aujourd'hui le concept d'"État juif", et pourquoi cette entité n'a-t-elle pas réussi jusqu'à maintenant à se constituer en une république appartenant à l'ensemble de ses citoyens, quelle que soit leur religion ? En dénonçant cette dérogation profonde au principe sur lequel se fonde toute démocratie moderne, Shlomo Sand délaisse le débat historiographique pour proposer une critique de la politique identitaire de son pays.

Votre critique :

*L'auteur, Shlomo Sand est né en Autriche en 1946 et arrive à Jaffa avec ses parents en 1948. Il a fait ses études à Tel-Aviv et à Paris. Il enseigne l'histoire contemporaine à l'université de Tel-Aviv.*

*Dans son livre, il explique que l'histoire d'Israël ne fait pas partie des matières enseignées à l'université d'Histoire de Tel-Aviv. Les questions qu'il se pose sont les suivantes : Le peuple juif a-t-il été créé il y a 4000 ans ou sous la plume des historiens juifs ?*

*Dans l'avant-propos, il présente trois récits, celui d'un groupe d'immigrés, d'un poète et d'étudiantes juives. Puis il précise les notions de peuple et de nation. Dans les chapitres suivants, il démonte ce que dit l'histoire officielle, l'historiographie en étudiant les archives et l'archéologie des années 80. La plupart des penseurs sionistes pensaient comme lui.*

## **Seurat, Marie.**

Marie Seurat est née à Alep, en Syrie, où elle a vécu dix-sept ans dans une de ces familles chrétiennes d'Orient qui ont subi un exil après l'autre. Avec une mère qui était l'incarnation même de la grande bourgeoisie du Levant, une classe arc-boutée sur l'Occident et qui se méfiait des musulmans. Avec un père qui avait fui les massacres de 1915 en Turquie, puis fait fortune en cultivant le blé et le coton dans son pays d'accueil.

Elle a fait des études de graphiste à Oxford, et a vécu en Angleterre, aux Etats-Unis et au Liban où elle a épousé Michel Seurat (otage tué au Liban) avec qui elle a eu deux filles. Elle est l'auteur des *Corbeaux d'Alep*, d'*Un si proche Orient*, de *Mon royaume de vent* et de *Salons-Coton-Révolution*.

**Seurat, Marie.** *Les corbeaux d'Alep*. Paris : Gallimard, 1988.

Cote : 848 SEU

Les souvenirs et les réflexions de la veuve de Michel Seurat, otage français assassiné au Liban, qui évoquent les jardins de l'enfance, les délires de la guerre à Beyrouth et la mort de l'époux.

Votre critique :

*Marie Seurat, femme de Michel Seurat, chercheur, arabisant, utopiste, pris en otage en 1985. Ce livre nous dit l'angoisse de cette femme dans l'attente, l'horreur de la guerre. C'est très bien écrit, avec esprit et simplicité. Elle nous révèle aussi les limites de la diplomatie, où l'homme compte si peu. Son mari aurait pu être sauvé. Elle dresse un portrait magnifique de cet homme qui était une belle âme.*

## Sfar, Joann.

Né en 1971 à Nice, scénariste-dessinateur, Sfar est déjà reconnu dans la bande dessinée comme un auteur talentueux et prolifique, passant avec un égal bonheur du dessin au scénario. Maîtrise de philo en poche, il s'inscrit aux Beaux Arts où il fréquente le département de morphologie.

Dans ses histoires, on retrouve des golems, des momies, des mousquetaires, des rabbins hauts en couleurs et des jeunes filles amoureuses. Avec le conteur Pierre Dubois, il a créé le personnage *Petrus Barbygère* (éditions Delcourt) qui doit autant au baron de Munchhausen qu'à Merlin l'enchanteur. C'est son premier album en couleurs.

On lui doit aussi "*La fille du Professeur*" avec Guibert au dessin (éditions Dupuis), "*Troll*" avec Morvan et Boiscommun (éditions Delcourt) ainsi que *Les Potamok* avec le dessinateur Munuera aux éditions Delcourt également.

En mars 99, il publie "*Donjon*", une saga humoristique et médiévale réalisée à quatre mains avec Lewis Trondheim et, en avril 99, "*Le Professeur Bell*", une série victorienne et fantômatique, dont il fait seul le texte et le dessin, toujours chez Delcourt. Chez Dargaud, en avril 99, il crée une nouvelle série : *Merlin*, avec le dessinateur Munuera.

Tantôt dessinateur, tantôt scénariste, cet amateur éclairé de Sherlock Holmes et d'Albert Cohen anime plusieurs séries et ne cesse de louvoyer entre le loufoque et la philosophie.

**Sfar, Joann.** *Le chat du rabbin*. Paris : Dargaud.

Cote : BDA S

Au début du XXe siècle, le chat d'un rabbin d'Alger raconte sa vie et ses dialogues avec son maître. En effet, ce chat parle depuis qu'il a dévoré le perroquet de la maison mais il ne dit que des mensonges ou des vérités blessantes. Craignant la mauvaise influence que son chat parlant pourrait exercer sur sa fille Zlabya, le rabbin les sépare et décide de lui enseigner la Torah, le Talmud, la Michna, la Guemara pour le remettre sur le droit chemin.

La motivation principale de l'animal à devenir « un bon juif [qui] ne ment pas » est que son maître l'autorise de nouveau à passer du temps avec Zlabya. Durant son apprentissage, le chat ne manque pas de contredire son rabbin, et le rabbin de son rabbin, tout en observant avec perspicacité les autres disciples du rabbin.

Ce conte au prétexte apparemment fantaisiste permet à l'auteur une exploration de la religion juive et de la culture juive d'Algérie, deux thèmes également négligés par la bande dessinée — mais pas par la littérature : on lira de-ci de-là des clins d'œil appuyés aux romans d'Albert Cohen, par exemple. Contre toute attente, cette série a obtenu un succès très important, y compris en dehors du public des amateurs de bande dessinée.

Votre lecture :

*L'histoire est racontée du point de vue du chat. La fille du rabbin vient de se marier. Le jeune homme amène sa femme voir sa famille à Paris. Le rabbin veut à tout prix les accompagner.*

*Le chat, lui, observe et relève toutes les incongruités de ses maîtres et de leur entourage. Par exemple, le rabbin ne peut pas toucher d'argent le jour du sabbat, mais en même temps, il va dans un restaurant non casher et mange du porc. La fille du rabbin est complexée devant ses belles-sœurs parisiennes et son mari met les pieds dans le plat chaque fois qu'il lui répond.*

*Le rabbin retrouve son neveu qu'il croit chanteur reconnu et découvre qu'en fait, il se déguise en chanteur arabe, parce que les Juifs du Maghreb « ça n'intéresse pas les touristes » et lui, il ne sait pas imiter les Juifs polonais.*

*Très drôle, beaucoup d'humour et les dessins sont très expressifs. Le livre est un coup de cœur particulier.*

## *Bibliographie*

### *Fiction et documentaires*

## Israël

**Appelfeld, Aharon. L'amour, soudain ; traduit par Valérie Zenatti. - L'Olivier, 2004.**  
Cote: R APP A.

**Appelfeld, Aharon. Badenheim 1939;** traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot. - Paris : L'Olivier, 2009.  
Cote: R APP B.

**Appelfeld, Aharon. Et la fureur ne s'est pas encore tue ;** traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti. - Paris : L'Olivier, 2009.  
Cote: R APP E.

**Appelfeld, Aharon. Histoire d'une vie ; traduit par Valérie Zenatti. - L'Olivier, 2004.**  
Cote: R APP H.

**Avera, Omri Teg'Amlak. Aseraï. - Actes sud, 2009.**  
Cote: R AVE A.

**Barbash, Benny. My first Sony : Roman ;** traduit de l'hébreu par Dominique Rotermund . - Zulma, 2008.  
Cote: R BAR M.

**Castel-Bloom, Orly. Parcelles humaines ; traduit par Rosie Pinhas-Delpuech. - Actes-sud, 2004.**  
Cote: R CAS P.

**Gour, Batya. Le Meurtre du samedi matin : Un crime psychanalytique ;** traduit par Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz. - Fayard, 1993.  
Cote: RP GOU M.

**Gour, Batya. Meurtre sur la route de Bethléem ;** traduit par Laurence Sendrowicz. - Fayard, 2001.  
Cote: RP GOU M.

**Govrin, Michal. Sur le vif : Roman / ;** traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti. - Sabine Wespieser, 2008.  
Cote: R GOV S.

**Grossman, David. J'écoute avec mon corps: deux nouvelles ;** traduit par Sylvie Cohen et Rosie Pinhas-Delpuech. - Seuil, 2005.  
Cote: R GRO J.

**Hedaya, Yael. Trois histoires d'amour ; traduit par Katherine Werchowski. Actes-sud, 2002.**  
Cote: R HED T.

**Kashua, Sayed. Les Arabes dansent aussi / ; traduit par Katherine Werchowski. - Belfond, 2003.**  
Cote: R KAS A.

**Kenan, Amos. La Route d'Ein Harod : Roman / ;** traduit de l'hébreu par Christiane Rochefort. - Albin Michel, 1984.  
Cote: R KEN R.



**Kimhi, Alona. Moi, Anastasia** : Nouvelles /; traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech . - Paris : Gallimard, 2008.

*Cote:* R KIM M.

**Kimhi, Alona. Suzanne la pleureuse** ; trad. de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech. - Gallimard, 2003.

*Cote:* R KIM S.

**Leshem, Ron. Beaufort** : Roman ; traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche. - Seuil, 2008.

*Cote:* R LES B.

**Levy, Itamar. Lettres de soleil, lettres de lune** ; traduit par Laurent Schuman. - Actes sud, 1997.

*Cote:* R LEV L.

**Nevo, Eshkol. Quatre maisons et un exil** : Roman ; traduit de l'hébreu par Raïa Del Vecchio . - Gallimard, 2008.

*Cote:* R NEV Q.

**Oz, Amos. Une Histoire d'amour et de ténèbres /; traduit par Sylvie Cohen.** - Gallimard, 2004.

*Cote:* R OZ H.

**Oz, Amos. Mon Michaël** ; traduit par Rina Viers. - Calmann-Lévy, 1973.

*Cote:* R OZ M.

**Oz, Amos. Vie et mort en quatre rimes** ; traduit par Sylvie Cohen. - Gallimard, 2008.

*Cote:* R OZ V.

**Pinhas-Delpuech, Rosie. Tel-Aviv avenir** : Recueil ; traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech. - Paris : Joelle Losfeld, 2008.

*Cote:* R PIN T.

**Shahar, David. Lune de miel et d'or** ; traduit par Madeleine Neige. - Bourin, 1991.

*Cote:* R SHA L.

**Shahar, David. Les Petits péchés** : nouvelles ; traduit par Madeleine Neige. - Julliard, 1994.

*Cote:* R SHA P.

**Shalev, Meir. Le Pigeon voyageur** : Roman ; traduit de l'hébreu par Katherine Werchowski . - Les Deux terres, 2009.

*Cote:* R SHA P.

**Shalev, Zeruya. Mari et femme** ; trad. de l'hébreu par Laurence Sendrowicz. - Gallimard, 2004.

*Cote:* R SHA M.

**Shalev, Zeruya, Thèra** ; traduit par Laurence Sendrowicz. - Gallimard, 2007.

*Cote:* R SHA T.

**Yehoshu, Abraham B. . Monsieur Mani** - Calmann-Lévy, 1992.

*Cote:* R YEH M.

*Et aussi...*

**Rees, Matt. Le Collaborateur de Bethléem** : Une enquête d'Omar Youssef /; traduit par Odile Demange. - Albin Michel, 2007.

*Cote:* **RP REE C.**

**Liban**

**Batbout** / traduit par Praline Gay-Para ; illustré par Jiang Hong Chen. - L'Ecole des Loisirs, 2001.

*Cote:* **C ORI GAY.**

**Al-Joundi, Darina. Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter** ; Mohamed Kacimi. - Actes sud, 2008.

*Cote:* **848 ALJ.**

**Al-Ameer, Racha. Le Jour dernier** : Confessions d'un imam : Roman; traduit de l'arabe par Youssef Seddik . - Sindbad : Actes sud, 2009.

*Cote:* **R ALA J.**

**Awad, Jocelyne J. Khamsin** / - Albin Michel, 1994.

*Cote:* **R AWA K.**

**Barakat, Hoda. Les illuminés** ; traduit par François Zabbal. - Actes sud, 1999.

*Cote:* **R BAR I.**

**Barakat, Hoda. Le laboureur des eaux** ; traduit par Frédéric Lagrange. - Actes sud, 2001.

*Cote:* **R BAR L.**

**Barakat, Najwa. Le bus des gens bien** ; traduit par France Meyer. - Stock, 2002.

*Cote:* **R BAR B.**

**Chedid, Andrée. Le message** : Roman / - Flammarion, 2000.

*Cote:* **R CHE M.**

**Cheikh, Hanan el-. Poste restante Beyrouth** ; traduit par Michel Burési et Jamal Chehayed. - Actes sud, 1995.

*Cote:* **R CHE P.**

**Cheikh, Hanan el-.Londres mon amour** ; traduit par Rania Samara. - Actes sud, 2002.

*Cote:* **R CHE L.**

**EI-Daïf, Rachid. Fais voir tes jambes, Leïla !** : Roman; traduit de l'arabe par Yves Gonzalez-Quijano . - Actes sud, 2006.

*Cote:* **R ELD F.**

**EI-Daïf, Rachid. Passage au crépuscule** ; traduit par Luc Barbulesco et Philippe Cardinal. - Actes sud, 1992.

*Cote:* **R ELD P.**

**EI-Daïf, Rachid. Qu'elle aille au diable, Meryl Streep !** : Roman; trad. de l'arabe par Edgard Weber. - Actes sud, 2004.

*Cote:* **R ELD Q.**

- Fawaz, Ghassan. Les Moi volatils des guerres perdues** - Seuil, 1996.  
*Cote: R FAW M.*
- Gibran, Khalil. Le Prophète ; traduit par Camille Aboussouan.** - Casterman, 1956.  
*Cote: 892.7 GIB.*
- Khoury, Elias. Le Coffre des secrets** : Roman /; traduit de l'arabe par Rania Samara. - Arles : Actes sud, 2009.  
*Cote: R KHO C.*
- Khoury, Elias. La Porte du soleil ; traduit par Rania Samara.** - Actes Sud/Sinbad, 2001.  
*Cote: R KHO P.*
- Khoury, Elias. Yalo** ; traduit par Rania Samara. - Actes sud ; Sindbad, 2004.  
*Cote: R KHO Y.*
- Khoury-Ghata, Vénus. La Maestra** - Actes sud, 1996.  
*Cote: R KHO M.*
- Khoury-Ghata, Vénus. Une maison au bord des larmes** : Roman - Balland, 1998.  
*Cote: R KHO M.*
- Maalouf, Amin. Les Echelles du Levant** - Grasset, 1996.  
*Cote: R MAA E.*
- Maalouf, Amin. Léon l'Africain** - Le livre de poche, 1986.  
*Cote: R MAA L.*
- Maalouf, Amin. Origines** - Grasset, 2004.  
*Cote: R MAA O.*
- Maalouf, Amin. Le Périple de Baldassare** - Grasset, 2000.  
*Cote: R MAA P.*
- Maalouf, Amin. Le Premier siècle après Béatrice** - Grasset, 1992.  
*Cote: R MAA P.*
- Maalouf, Amin. Le Rocher de Tanios** - Grasset, 1993.  
*Cote: R MAA R.*
- Maalouf, Amin. Samarcande** - Lattès, J.C., 1988.  
*Cote: R MAA S.*
- Majdalani, Charif. Caravansérail** : Roman - Paris : Seuil, 2007.  
*Cote: R MAJ C.*
- Majdalani, Charif. Histoire de la grande maison** : Roman - Seuil, 2006.  
*Cote: R MAJ H.*
- Massabki, Jacqueline. La Mémoire des cèdres** : Roman /; François Porel. - Robert Laffont, 1989.  
*Cote: R MAS M.*
- Najjar, Alexandre. Berlin 36** : Roman . - Paris : Plon, 2009.  
*Cote: R NAJ B.*
- Najjar, Alexandre. Les Exilés du Caucase** - Grasset, 1995.

*Cote:* **R NAJ E.**

**Najjar, Alexandre. Le Roman de Beyrouth** - Plon, 2005.

*Cote:* **R NAJ R.**

**Samra, Mohamed Abi. L'Homme que je fus** ; traduit par Franck Mermier. - Actes Sud/Sinbad, 2007.

*Cote:* **R SAM H.**

**Sobh, Alawiya. Maryam ou le passé décomposé** ; traduit par Rachida Damahi Haidoux et Batoul Jalabi Welnitz. - Gallimard, 2007.

*Cote:* **R SOB M.**

**Traboulsi, Yasmina. Amers** : Roman - Mercure de France, 2007.

*Cote:* **R TRA A.**

**Yared, Hyam. Sous la tonnelle** : Roman - Paris : Sabine Wespieser, 2009.

*Cote:* **R YAR S.**

**Zein, Ramy Khalil. Partage de l'infini** : Roman - Arléa, 2005.

*Cote:* **R ZEI P.**

## **Palestine**

**Abulhawa, Susan. Les Matins de Jénine** : Roman; traduit de l'américain par Michèle Valencia. - Pocket, 2009.

*Cote:* **R ABU M.**

**Aburish, Said K. Les Enfants de Béthanie** ; traduit par Marion Scali. - Grasset et Fasquelle, 1990.

*Cote:* **R ABU E.**

**Amiry, Souad. Cappuccino à Ramallah** : Journal de guerre ; trad. de l'anglais par Pascal Loubet. - Stock, 2004.

*Cote:* **848 AMI.**

**Barakat, Ibtisam. Une Enfance palestinienne**; traduit de l'anglais par Karine Suhard-Guié . - Milan, 2009.

*Cote:* **R BAR**

**Darwich, Mahmoud. Une Mémoire pour l'oubli** : Le temps, Beyrouth, le lieu, un jour d'août 1982 ; récit traduit de l'arabe par Yves Gonzalez-Quijano et Farouk Mardam-Bey. - Actes sud, 2007.

*Cote:* **848 DAR.**

**Darwich, Mahmoud. Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude?** traduit par Elias Sanbar. - Arles : Actes sud, 1996.

*Cote:* **892.71 DAR.**

**Darwich, Mahmoud. La Trace du papillon** : Pages d'un journal, été 2006-été 2007 ; traduit de l'arabe par Elias Sanbar. - Actes sud, 2009.

*Cote:* **848 DAR.**

**Ellis, Déborah. Trois vœux :** Paroles d'enfants palestiniens et israéliens ; traduit par Raphaëlle Eschenbrenner. - *Le livre de poche jeunesse, 2004.*

*Cote:* **R ELL T.**

**Hawa-Tawil, Raymonda. Palestine, mon histoire ; préfacé par Jean Lacouture.** - *Seuil, 2001.*

*Cote:* **848 HAW.**

**Khalifa, Sahar. Un Printemps très chaud :** Roman ; traduit de l'arabe par Ola Mehanna et Khaled Osman. - *Seuil, 2008.*

*Cote:* **R KHA P.**

**Khoury-Tadié, Arlette. Une enfance à Gaza 1942-1958 ; préfacé par André Miquel.** - *Maisonneuve & Larose, 2002.*

*Cote:* **848 KHO.**

**Saïd, Edward W. A contre-voie, mémoires ; traduit par Brigitte Caland et Isabelle Genet.** - *Le Serpent à Plumes, 2002.*

*Cote:* **848 SAI.**

**Sanbar, Elias. Le bien des absents:récit.** - *Actes sud, 2001.*

*Cote:* **848 SAN.**

**Shahid, Sirine Husseini. Souvenirs de Jérusalem ; traduit par Odile Demange.** - *Fayard, 2005.*

*Cote:* **848 SHA.**

#### A lire aussi

**Palestine / Hubert Haddad.** - *Cadeilhan : Zulma, 2007.*

*Cote:* **R HAD P.**

#### Bandes dessinées

**Abirached, Zeina. Mourir, partir, revenir, le jeu des hirondelles** - *Cambourakis, 2007.*

*Cote:* **BDA ABI.**

**Folman, David. Valse avec Bachir.** ; textes et dessins de David Polonsky. - *Arte Editions, 2009.*

*Cote:* **BDA FOL.**

**Harder, Jens. La Cité de Dieu ; traduit par Jean-Paul Jennequin.** - *Editions de l'an 2, 2006.*

*Cote:* **BDA HAR.**

**Modan, Rutu. Exit Wounds ; traduit par Rosie Pinhas-Delpuech.** - *Actes sud, 2007.*

*Cote:* **BDA MOD.**

**Sfar, Joann**

**Le Chat du rabbin (n° 1) :** La Bar-Mitsva / scénario de et dessins de Joann Sfar ; *Dargaud, 2002.*

*Cote:* **BDA SFA B.**

**Le Chat du rabbin (n° 2) : Le Malka des lions / scénario de et dessins de Joann Sfar.** - Dargaud, 2002.  
Cote: **BDA SFA M.**

**Le Chat du rabbin (n° 3) : L'Exode / scénario de et dessins de Joann Sfar** - Dargaud, 2003.  
Cote: **BDA SFA E.**

**Le Chat du rabbin (n° 4) : Le Paradis terrestre / scénario de et dessins de Joann Sfar** - Dargaud, 2005.  
Cote: **BDA SFA.**

**Le Chat du rabbin (n° 5) : Jérusalem d'Afrique / scénario de et dessins de Joann Sfar** - Dargaud, 2006.  
Cote: **BDA SFA.**

## Documentaires

**Les Identités meurtrières. Malouf, Amin** - Paris : Grasset, 2004.  
Cote: **306 MAA.**

**Dans la peau de Gisela : Politique et création littéraire / David Grossman** ; traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen . - Seuil, 2008.  
Cote: **320.956 GRO.**

**Le Liban / Edith Soonckindt ; Marc Altéa.** - Les Créations du Pélican, 1995.  
Cote: **910.2 LIB.**

**Histoire de l'autre / Sami Adwan ; préfacé par Pierre Vidal-Naquet ; traduit par Rachid Akel et Rosie Pinhas-Delpuech.** - Liana Lévi, 2004.  
Cote: **956 ADW.**

**Orient-Occident, le choc ? : Les impasses meurtrières / Christian Chesnot ; Antoine Sfeir.** - PARIS : Calmann-Lévy, 2009.  
Cote: **956 CHE.**

**Conflits et identités au Moyen-Orient (1919-1991) / Georges Corm.** - Arcantere, 1992.  
Cote: **956 COR.**

**Pourquoi ils se battent: voyages à travers les guerres du Moyen-Orient / Renaud Girard.** - Paris : Flammarion, 2005.  
Cote: **956 GIR.**

**Israël, Palestine ; Vérités sur un conflit / Alain Gresh.** - Fayard, 2001.  
Cote: **956 GRE**

**Vers la terre d'Israël / Anne Grynberg.** - Gallimard, 1998.  
Cote: **956 GRY**

**Au temps d'Azur et Asmar / Sandrine Mirza ; Michel Ocelot.** - Paris : Nathan, 2006.  
Cote: **956 MIR.**

**Des figues contre un mur de barbarie** : Roman Témoignage en palestine / **Chantal Mirail**. - Lyon : Ancre et encre, 2003.

*Cote:* **956 MIR**.

**Chrétiens** / **Jean Rolin**. - Paris : Gallimard, 2003.

*Cote:* **956 ROL**.

**Les Palestiniens dans le siècle** / **Elias Sanbar**. - Gallimard, 1999.

*Cote:* **956 SAN**.

**Beyrouth la brûlure des rêves** / **Jade Tabet**. - Autrement, 2002.

*Cote:* **956 TAB B**.

**A tombeau ouvert la crise de la société israélienne** / **Michel Warschawski**. - La fabrique, 2003.

*Cote:* **956 WAR**.

**Par-delà les murs** : Un réfugié palestinien et un Israélien revisitent leur histoire /

**Mohammed Al-Asaad, Joseph Algazy**. - Sindbad ; Arles : Actes sud, 2005.

*Cote:* **956.94 ALA**.

**Auschwitz et Jérusalem** / **Hannah Arendt**. - Deuxtemps Tierce, 1993.

*Cote:* **956.94 ARE A**.

**Aujourd'hui, ou peut-être jamais** : Pour une paix américaine au Proche-Orient / **Elie**

**Barnavi**. André Versaille, 2009.

*Cote:* **956.94 BAR**.

**Les Emmurés** : La société israélienne dans l'impasse / **Sylvain Cypel**. - La Découverte, 2005.

*Cote:* **956.94 CYP**.

**Jérusalem, une leçon d'humilité** / **Batya Gour** ; traduit par Sylvie Cohen. - Gallimard, 2000.

*Cote:* **956.94 GOU**.

**Allers-retours** / **Ilan Halevi**. - Flammarion, 2005.

*Cote:* **956.94 HAL**.

**Israël, état en quête d'identité** / **Claude Klein**. - Casterman : Giunti, 1999.

*Cote:* **956.94 KLE**.

**L'Etat d'Israël** / **N. List**. - La Documentation Permanente, 1951.

*Cote:* **956.94 LIS**.

**Les Conflits du Proche-Orient** / **François Massoulié** - Casterman : Giunti, 1994.

*Cote:* **956.94 MAS**.

**Aidez-nous à divorcer!** ; Israël Palestine: deux Etats maintenant / **Amos Oz**. - Gallimard, 2004.

*Cote:* **956.94 OZ**

**Palestine: une terre, deux peuples** / **Dominique Perrin**. - Presses universitaires du

Septentrion, 2000.  
Cote: **956.94 PER.**

**Israël, Palestine l'égalité ou rien / Edward W. Saïd** - La fabrique, 1999.  
Cote: **956.94 SAI.**

**Sur la frontière / Michel Warschawski.** - Stock, 2002.  
Cote: **956.94 WAR.**

## **Revue**

**Les Collections de L'Histoire N° 39 d'avril 2008 : Israël-Palestine / Michel Winock.**  
Cote: **956.94 WIN.**

**Les Collections de L'Histoire : N° 42 de janvier 2009 : De la Perse à l'Iran : De Cyrus à Ahmadinejad .** Cote: **956 COL.**

**Courrier international HS n°27 du dimanche 1 février 2009 : Juifs & Arabes : Les haines, les conflits, les espoirs.**  
Cote: **956.94 COU.**

**Le Monde 2. N° 207 du samedi 7 février 2009 : Aux origines du Hamas. Pierre Jullien.**  
Cote: **956.94 JUL.**

**Lire N° 363 de mars 2008 : La Littérature juive.**

**Terre sauvage N°206 du mois de juin 2005 : Israël, au commencement était la nature. Les Secrets de la mer rouge.**